



I.G.H

J.G. Ballard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SCIENCE-FICTION
J.G. Ballard

I.G.H.



J.G. BALLARD

I.G.H.

Traduit de l'Anglais
par Robert Louit



Presses Pocket

MASSE CRITIQUE

PLUS tard, installé sur son balcon pour manger le chien, le Dr Robert Laing réfléchit aux événements insolites qui s'étaient déroulés à l'intérieur de la gigantesque tour d'habitation au cours des trois derniers mois. Maintenant que les choses avaient repris leur cours normal, il constatait avec surprise l'absence d'un début manifeste, d'un seuil précis au-delà duquel leurs existences avaient pénétré dans une dimension nettement plus inquiétante. Avec ses quarante étages et ses mille appartements, ses piscines et son supermarché, sa banque et son école primaire – tout cela, en fait, livré à l'abandon en plein ciel –, la tour n'offrait que trop de possibilités de violences et d'affrontements. Son propre deux-pièces au vingt-cinquième étage était bien le dernier endroit que Laing eût envisagé comme théâtre d'un premier accrochage. S'il avait acheté, après son divorce, cette cellule hors de prix, fichée comme à l'aveuglette dans le front de falaise de l'immeuble, c'était précisément à cause de sa tranquillité et de son anonymat. Mais curieusement, malgré les efforts prodigués par Laing pour rester à l'écart de ses deux mille voisins et de l'ordinaire de querelles futiles ou de sautes d'humeur qui constituaient leur seule forme de vie communautaire, c'était ici, à n'en pas douter, qu'avait pris place le premier incident significatif – sur ce même balcon où il se tenait à présent, accroupi devant un feu allumé à l'aide d'un annuaire, avec son cuissot de berger alsacien rôti, avant d'aller donner son cours à la faculté de médecine.

Tandis qu'il préparait son breakfast, un samedi matin peu après onze heures, trois mois plus tôt, le Dr Laing avait sursauté au bruit d'une explosion qui venait de se produire à l'extérieur de son salon. Une bouteille de mousseux, tombée d'un étage quelque vingt mètres plus haut, avait ricoché contre une corniche pour terminer sa chute en éclats sur le carrelage du balcon.

La moquette du salon était tavelée d'écume et de tessons. Nupieds parmi les fragments acérés, Laing observait la progression crépitante du liquide effervescent dans les fentes du carrelage. Loin au-dessus de lui, au trente et unième étage, une réception battait son plein. Il pouvait entendre les échos de conversations exagérément animées et le hurlement agressif d'une chaîne haute-fidélité. Un invité

trois démonstratif avait certainement heurté la bouteille posée sur la balustrade. La destination finale de ce missile était naturellement le moindre souci des fêtards. Laing avait déjà eu l'occasion de constater que les habitants des tours ne se soucient guère de ceux qui leur sont inférieurs de plus de deux étages.

Laing enjamba la flaque de mousse frappée pour chercher à repérer l'appartement. Il n'aurait eu qu'à rester là pour se retrouver avec la plus longue gueule de bois du monde. Il se pencha au-dessus de la balustrade et se mit à scruter la façade de l'immeuble en comptant soigneusement les balcons. Comme d'habitude, la masse de cette tour de quarante étages lui donna le vertige. Il baissa les yeux vers les carreaux de son balcon et s'appuya à l'encadrement de la porte-fenêtre. L'immense volume d'espace libre qui séparait cette construction de la tour voisine, à quatre cents mètres de là, perturbait toujours son sens de l'équilibre. Parfois, il lui semblait vivre dans la nacelle d'une grande roue suspendue en permanence à cent mètres au-dessus du sol.

Malgré cela, Laing avait conservé son enthousiasme initial. La tour où il vivait faisait partie d'un complexe comprenant cinq unités identiques, elle avait été achevée et habitée en premier. Le tout occupait deux kilomètres carrés d'une zone d'entrepôts désaffectés sur la rive nord du fleuve. Les cinq tours situées le long du périmètre Est de l'ensemble donnaient sur une pièce d'eau décorative – c'est-à-dire, pour l'instant, sur un bassin de béton vide que bordaient des parkings et des matériaux de construction. On apercevait sur la rive opposée la salle de concert récemment terminée, flanquée de la faculté de médecine où Laing enseignait et des nouveaux studios de télévision. Le gigantisme de cette architecture de verre et de béton, sa situation spectaculaire à un coude du fleuve accentuaient le contraste entre le complexe et les zones d'habitation qui l'entouraient, constituées d'alignements de pavillons victoriens en piètre condition et d'usines vides déjà réparties en zones pour une future opération urbanistique.

Bien que la ville ne fût distante que de trois kilomètres, en suivant le fleuve vers l'Ouest, dans le temps comme dans l'espace, les tours de bureaux du centre de Londres appartenaient à un autre univers. Les rideaux de verre de leurs façades et les antennes de leurs systèmes de télécommunication, obscurcis par le smog, faisaient écran aux souvenirs que Laing avait gardés d'une époque passée. Six mois auparavant, lorsqu'il avait cédé le bail de sa maison de Chelsea pour s'installer dans la sécurité de la tour, Laing avait avancé de cinquante années dans le temps ; il avait annulé les trottoirs encombrés, les embarras de la circulation, les trajets en métro à l'heure de pointe vers le vieux centre hospitalier universitaire où il donnait ses cours, dans une salle partagée avec d'autres enseignants.

Espace, lumière et plaisirs d'un anonymat d'une espèce subtile, telles étaient, par contraste, les dimensions de sa nouvelle existence. Il ne lui fallait que cinq minutes pour se rendre en voiture au département de physiologie de la faculté de médecine, au centre du complexe. Cette expédition mise à part, l'autorégulation de la vie de Laing dans la tour était aussi complète que celle du bâtiment lui-même. Tout le projet formait en réalité une petite ville verticale : deux mille habitants emboîtés dans le ciel ; l'immeuble était en copropriété et un gérant-résident, assisté d'une équipe, se chargeait des tâches administratives.

La gamme des services, compte tenu de l'énormité de la tour, était impressionnante. Tout le dixième étage était occupé par une galerie commerciale, aussi vaste qu'une plate-forme de porte-avions : supermarché, banque et salon de coiffure, piscine et gymnase, marchand de vins et spiritueux bien approvisionné, école primaire pour les rares très jeunes enfants de l'immeuble. Loin au-dessus de Laing, au trente cinquième étage, il y avait une autre piscine, plus petite, un sauna et un restaurant. Bêat, rassasié de confort, Laing fit de moins en moins d'efforts pour sortir de la tour. Il déballa sa collection de disques et se laissa entraîner dans sa nouvelle existence à la vitesse de rotation de sa platine : assis sur son balcon, il laissait son regard errer sur les parkings et les esplanades de béton du complexe. Bien que son appartement ne fût situé qu'au vingt-cinquième étage, il eut pour la première fois l'impression de devoir baisser les yeux vers le ciel. Jour après jour, les tours et les bureaux du centre de Londres reculaient dans le lointain ; ils n'étaient plus dans son esprit que le paysage d'une planète abandonnée qui s'estompait avec lenteur. Par contraste avec la géométrie calme et dépouillée de la salle de concert et des studios de télévision que Laing avait sous les yeux, le profil déchiqueté de la capitale évoquait l'encéphalogramme tourmenté d'une crise mentale non résolue.

L'appartement avait coûté fort cher ; la salle de séjour, l'unique chambre, la cuisine et la salle de bains s'emboîtaient de façon à économiser l'espace et supprimer les couloirs. En présence de sa sœur, Alice Frobisher, qui vivait avec son éditeur de mari dans un appartement plus vaste, deux étages au-dessous, Laing avait un jour déclaré : « L'architecte a dû passer ses années de formation à l'intérieur d'une capsule spatiale... je m'étonne que les murs ne s'incurvent pas... » Au début, Laing voyait dans ce paysage bétonné une source d'aliénation : cette architecture avait été conçue pour la guerre, au moins à un niveau inconscient. Après toutes les tensions occasionnées par son divorce, Laing n'avait pas la moindre envie de contempler chaque matin au réveil un alignement de bunkers.

Toutefois, Alice eut tôt fait de le persuader du charme impalpable

de la vie dans un grand immeuble résidentiel. Alice était son aînée de sept ans et sut mesurer avec perspicacité les besoins de son frère au cours des mois qui suivirent le divorce. Elle souligna le côté pratique des services installés dans la tour, la parfaite intimité des appartements. « Tu pourrais vivre tout seul ici, dans un immeuble vide – songes-y un peu, Robert. » Puis, inconsciente du paradoxe, elle ajouta : « D'ailleurs, on y trouve en abondance le genre de personnes que tu aurais intérêt à rencontrer. » Ce dernier point n'avait pas échappé à Laing lors de ses premières visites. Les deux mille occupants formaient un ensemble à peu près homogène de représentants aisés des professions libérales : avocats, médecins, experts financiers, universitaires et cadres publicitaires, auxquels se mêlaient en nombre plus réduit des pilotes de ligne, des techniciens de cinéma et des hôtes de l'air qui habitaient à trois dans certains appartements. Selon les critères habituels, niveau d'études et de revenus, les gens de la tour étaient sans doute plus proches les uns des autres que les membres de toute autre communauté envisageable ; ils partageaient les mêmes goûts et les mêmes attitudes, adoptaient les mêmes modes, les mêmes styles – cela se reflétait avec netteté dans le choix des voitures qui emplissaient les parkings avoisinants, dans le mobilier élégant mais quelque peu standardisé des appartements, dans l'assortiment de produits raffinés que l'on trouvait dans les magasins d'alimentation, dans le ton des voix, plein d'assurance. En somme, cet arrière-plan donnait à Laing les moyens rêvés de se fondre dans l'anonymat. Lorsque Alice s'enthousiasmait à la vision de son frère seul dans un bâtiment vide, elle était plus proche de la vérité qu'elle ne l'imaginait. La tour était une immense machine conçue pour servir, non les occupants pris collectivement, mais l'habitant isolé. L'ensemble formé par le conditionnement de l'air, les ascenseurs, les vide-ordures et l'installation électrique assurait à la perfection une quantité de tâches qui, un siècle plus tôt, auraient requis la présence d'une armée de domestiques infatigables.

À cela venait s'ajouter la récente nomination de Laing à une chaire de physiologie, dans la nouvelle faculté de médecine : l'acquisition d'un appartement dans un des blocs résidentiels voisins n'était plus dès lors pour lui qu'affaire de bon sens. Cette décision lui fournissait également une raison de reculer, une fois de plus, tout projet d'abandonner l'enseignement au profit de l'ouverture d'un cabinet. Il en était encore à attendre l'apparition de ses vrais patients – peut-être les trouverait-il ici même, dans la tour ? C'est ainsi que, justifiant à ses propres yeux ses réserves concernant le coût élevé de l'appartement, Laing avait signé un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans et s'était installé dans sa millième portion de falaise.

Les bruits de la fête lui parvenaient toujours d'en haut, amplifiés par les bouffées de vent qui se heurtaient en désordre autour du bâtiment. Le reste de vin gouttait dans la rigole d'écoulement du balcon et se perdait en pétillant dans les tuyaux de descente immaculés, venant encore ajouter à leur éclat. Laing posa son pied nu sur le carrelage froid et, du bout de l'orteil, détacha l'étiquette du tesson auquel elle adhéraït encore. Il reconnut aussitôt la marque : celle d'un faux champagne qu'on pouvait se procurer, déjà frappé, chez le marchand de vins du dixième étage, et qui remportait un vif succès.

Ce même vin avait été servi la veille à la soirée d'Alice, une réunion aussi désordonnée, par certains côtés, que celle qui se déroulait à présent au-dessus de sa tête. Au sortir d'un après-midi de travaux pratiques dans les laboratoires de physiologie, Laing n'aspirait plus qu'à la détente et couvait du regard l'une des invitées, mais il s'était trouvé sans raison engagé dans une escarmouche avec ses voisins immédiats du vingt-cinquième étage, un jeune et ambitieux chirurgien-dentiste spécialiste en orthodontie, nommé Steele, et son envahissante épouse modéliste. Au beau milieu de leur conversation d'ivrognes, Laing s'était soudain rendu compte qu'il avait gravement offensé le couple à propos d'une histoire de vide-ordures dont ils partageaient l'usage. Mari et femme avaient acculé Laing contre le bar d'Alice et Steele le tenait sous un feu roulant de questions insidieuses, en bon dentiste sourcilieux qu'irriterait l'attitude irresponsable d'un patient envers sa propre cavité buccale. Son visage mince se rapprochait toujours davantage. Steele portait la raie au milieu, détail qui, dans l'esprit de Laing, signalait toujours quelque bizarrerie de caractère : il s'attendait presque à voir le jeune chirurgien-dentiste introduire de force une pince de métal ou un écarteur entre ses dents. Son épouse sophistiquée, le regard inquisiteur, suivait le mouvement. Elle semblait prendre comme un défi la désinvolture de Laing, son air de traiter à la légère la grande affaire qu'était la vie dans la tour. Le goût de Laing pour les apéritifs-cocktails, ses séances de bronzage intégral sur le balcon et son expression volontiers ironique lui portaient de toute évidence sur les nerfs. Elle considérait sans aucun doute qu'à l'âge de trente ans, Laing aurait dû travailler douze heures par jour dans un cabinet à la mode et afficher à tout instant la mine avantageuse, respectable, de son mari. Laing était à ses yeux une sorte d'évadé de la profession médicale qui avait découvert un tunnel secret vers un monde où les responsabilités pesaient moins lourd.

Cette futile prise de bec étonna Laing, qui n'avait cependant pas mis longtemps, après son installation, à sentir autour de lui un nombre considérable d'antagonismes à peine voilés. La tour possédait une vie cachée. Au cours de la soirée d'Alice, la conversation se déroulait à

deux niveaux : la dure carapace des rivalités personnelles n'était jamais loin sous l'écume des ragots professionnels. Laing éprouva plusieurs fois le sentiment qu'ils attendaient tous que quelqu'un commît un impair.

Après avoir achevé son breakfast, Laing ôta les débris de verre du balcon. Deux des carreaux décoratifs avaient été fêlés. Agacé, Laing ramassa le goulot intact, auquel tenaient encore le fil de fer qui entourait le bouchon et le papier d'argent, et il lança le tout par-dessus la balustrade. Quelques secondes plus tard, il entendit le bruit du verre brisé sur le toit des voitures.

Reprenant ses esprits, Laing risqua un coup d'œil prudent vers le bas, il aurait bien pu étoiler un pare-brise. Il rit tout haut de l'absurdité de son geste et releva la tête en direction du trente et unième étage. Que pouvaient-ils célébrer à onze heures trente du matin ? Laing écouta le vacarme augmenter à mesure que de nouveaux invités faisaient leur apparition. S'agissait-il d'une réunion qui, par quelque concours de circonstances, débutait un peu plus tôt, ou bien d'un raout qui s'était prolongé toute la nuit et trouvait à présent son second souffle ? Le temps intérieur à la tour, comme un microclimat psychologique artificiel, obéissait à ses rythmes propres, créés par un mélange d'alcool et d'insomnie.

Sur le balcon voisin du sien, mais un étage plus haut, Charlotte Melville disposait un plateau de boissons sur une table. Douloureusement conscient de son foie fatigué, Laing se rappela qu'au cours de la soirée chez Alice, il avait accepté une invitation à prendre l'apéritif. Charlotte l'avait charitablement tiré des griffes du chirurgien aux obsessions vide-ordurières. Laing était trop ivre pour pouvoir aller bien loin avec cette jolie veuve de trente-cinq ans ; cependant, il avait appris qu'elle était rédactrice dans une petite, mais dynamique, agence de publicité. La proximité de son appartement, la décontraction de ses manières plaisaient à Laing, faisaient naître en lui un troublant mélange de lubricité et d'aspirations romantiques – de fait, à mesure qu'il vieillissait, Laing se sentait devenir à la fois plus sentimental et plus grossier dans son désir.

Le sexe, se répétait-il volontiers, était une denrée que la tour pouvait fournir en abondance. Des épouses désœuvrées, parées comme pour une soirée de gala sur la terrasse d'observation, traînaient autour des piscines et du restaurant durant les heures creuses du début d'après-midi, ou bien se promenaient bras dessus, bras dessous le long de la galerie commerciale du dixième étage. Laing suivait leurs évolutions d'un œil fasciné mais circonspect. Malgré son affectation de cynisme, il se savait, en ces mois d'après-divorce, dans une position vulnérable : une liaison réussie, avec Charlotte Melville ou une autre, et il filerait droit vers un nouveau mariage. Pendant quelque temps, la

seule présence de sa sœur, avec son cortège d'évocations de leur mère – une femme nerveuse qui sombrait doucement dans l'alcoolisme depuis la mort de son mari médecin – lui avait paru un peu trop envahissante à son goût.

Charlotte eut tôt fait d'apaiser ses craintes. Elle avait encore l'esprit obnubilé par le décès de son époux – emporté par la leucémie – par l'éducation de son fils de six ans, et aussi, elle ne s'en cacha pas à Laing, par son insomnie – un mal endémique dans la tour. Tous les habitants que Laing avait pu rencontrer, lorsqu'ils apprenaient sa qualité de médecin, ne tardaient pas à se plaindre de leurs difficultés à trouver le sommeil. Dans les soirées, ils en parlaient du même ton qu'ils adoptaient pour discuter des divers vices de construction de l'immeuble. Au petit matin, les deux mille occupants étaient emportés par une marée silencieuse de séconal.

Laing avait d'abord fait la connaissance de Charlotte à la piscine du trente-cinquième étage, qu'il fréquentait de préférence à celle du dixième, pour avoir la paix et éviter l'afflux d'enfants qui accaparaient le bassin. Lorsqu'il l'invita à déjeuner au restaurant attenant, elle s'empressa d'accepter mais lui déclara sans détour, tandis qu'ils s'asseyaient à une table : « Vous savez, je ne désire qu'une chose et c'est parler de moi-même. »

Laing avait aimé cela.

Un autre invité se trouvait déjà dans l'appartement de Charlotte lorsque Laing y fit son entrée, à midi : un producteur de télévision nommé Richard Wilder, homme râblé et d'allure combative, ancien professionnel de rugby, qui vivait avec sa femme et ses deux fils au deuxième étage de la tour. Les soirées bruyantes qu'il donnait en compagnie de ses amis des niveaux inférieurs – des pilotes de ligne et des hôtesses de l'air – avaient déjà placé Wilder au centre de diverses chamailleries. Du fait de leurs horaires irréguliers, les occupants des étages les plus bas s'étaient trouvés coupés dans une certaine mesure de leurs voisins plus haut placés. Alors qu'elle se sentait en veine de confidences, la sœur de Laing avait chuchoté à l'oreille de celui-ci qu'il y avait un bordel en activité quelque part dans la tour. Les mystérieuses évolutions des hôtesses de l'air, dans le cours de leur vie sociale fort agitée – surtout lorsque les jeunes femmes accédaient aux niveaux supérieurs au sien –, agaçaient visiblement Alice, comme si elles perturbaient de quelque manière l'ordre social naturel de la tour, son système de préséances, fondé entièrement sur l'altitude. Laing n'avait pas été sans remarquer qu'à l'instar de ses pairs, il acceptait avec beaucoup plus d'indulgence les bruits et les nuisances venus d'en haut que ceux qui pouvaient se produire au-dessous de lui. Néanmoins, Wilder ne lui déplaisait pas, avec sa grosse voix et ses

manières de demi de mêlée. Il apportait une nécessaire note d'insolite à l'immeuble. La nature de ses rapports avec Charlotte Melville n'était pas facile à estimer – son potentiel considérable d'agressivité sexuelle était doublé d'une agitation frénétique. Rien d'étonnant à ce que sa femme, une pâle créature dotée de titres universitaires, qui faisait la critique des livres pour enfants dans un hebdomadaire littéraire, eût toujours l'air exténué.

Tandis que Laing, debout sur le balcon, acceptait le verre que lui offrait Charlotte, les bruits de la fête se déversaient toujours sur eux dans l'air transparent, comme si le ciel même avait servi de baffle. Charlotte montra du doigt, sur le balcon de Laing, un fragment de verre qui avait échappé à la balayette.

« Seriez-vous bombardé ? J'ai entendu tomber quelque chose, tout à l'heure. » Elle interpella Wilder, qui se prélassait sur le canapé en examinant ses jambes solides. « Ce sont ces gens du trente et unième. »

« Quels gens ? » demanda Laing, persuadé qu'elle faisait allusion à un groupe précis d'acteurs de second rôle ou d'experts financiers un peu trop braillards, ou peut-être à quelque absurde assemblée de dipsomanes. Mais Charlotte se contenta de hausser vaguement les épaules, comme si toute autre indication était superflue. Elle semblait avoir tracé dans son esprit une ligne de démarcation, comparable à son propre système sommaire d'identification des gens selon leur étage.

« À propos, que sommes-nous tous en train de célébrer ? » demanda-t-il en regagnant le salon avec Charlotte.

« Vous ne savez donc pas ? » lança Wilder en embrassant toute la pièce d'un geste. « *Le full*. Nous avons atteint la masse critique. »

« Richard veut dire que le millième appartement est occupé », expliqua Charlotte. « Soit dit en passant, les promoteurs avaient promis de donner une fête gratuite lorsque le dernier logement aurait été vendu. »

« Ça m'intéressera de voir s'ils vont tenir parole », dit Wilder, qui ne semblait pas perdre une occasion de critiquer la tour.

« L'insaisissable Anthony Royal était censé fournir la gnôle. Vous l'avez rencontré, je suppose : c'est l'architecte qui a conçu notre paradis suspendu. »

« Nous faisons ensemble quelques parties de squash », répliqua Laing. Puis, conscient de la nuance de défi dans la voix de Wilder, il ajouta : « Une fois par semaine. En réalité, je le connais à peine – mais je l'aime bien. »

Wilder se pencha en avant, berçant sa tête massive entre ses poings. Laing remarqua qu'il ne cessait de se palper d'une manière ou d'une autre : il examinait les poils de ses mollets épais ou reniflait le

dos de ses mains couturées, comme s'il venait de faire la découverte de son propre corps. « C'est un rare privilège de l'avoir rencontré », dit Wilder. « J'aimerais savoir pourquoi il en est ainsi. C'est un type qui se tient à l'écart. Je devrais lui en vouloir, mais il me fait plutôt pitié lorsque je pense à lui, en train de tourner au-dessus de nous comme une espèce d'ange déchu. »

« Il vit dans un logement en terrasse », enchaîna Laing, qui ne voulait pas se laisser provoquer à un quelconque bras-de-fer verbal à propos de sa récente amitié avec Royal. Lorsqu'il avait rencontré cet architecte comblé par le succès, ancien membre de l'équipe responsable de la conception du grand ensemble, Royal achevait de se remettre d'un accident de la route sans trop de gravité. Laing l'avait aidé à installer un complexe exerciceur dans l'appartement où l'architecte passait tout son temps, objet de la curiosité fascinée des autres occupants. Chacun ne cessait de répéter que Royal habitait « au sommet », comme s'il s'était construit là-haut une sorte de cabane sophistiquée.

« Royal a été le premier à s'installer ici », dit Wilder. « Il y a en lui quelque chose d'étrange et je n'ai pas encore mis le doigt dessus. Un sentiment de culpabilité, peut-être – il traîne là-haut comme s'il attendait d'être démasqué. Je pensais qu'il serait parti voici des mois. Il a une femme jeune et riche, alors pourquoi s'obstine-t-il à rester dans cette H.L.M. dorée ? » Avant que Laing pût émettre la moindre protestation, Wilder enchaîna : « Je sais que Charlotte a ses propres réserves au sujet de la vie ici – le problème de ce genre d'endroit, c'est qu'il n'est pas conçu pour les enfants. Le seul espace libre qu'on y trouve est une place de parking. Au fait, docteur, je dois vous dire que je prépare une enquête sur les tours, pour la télé, un document vraiment sans complaisance sur les tensions physiques et psychologiques liées à la vie dans un grand ensemble tel que celui-ci. »

« Ce n'est pas le matériau qui vous fera défaut. »

« J'en ai de trop, comme toujours. Je me demande si Royal accepterait de participer – vous pourriez lui poser la question, docteur. En tant qu'architecte et premier occupant, son point de vue ne manquerait pas d'intérêt. Le vôtre non plus, d'ailleurs... »

Wilder parlait à toute allure et les mots s'échappaient de sa bouche plus vite que la fumée de sa cigarette. Laing se tourna pour regarder Charlotte. Elle observait le producteur avec une attention soutenue et hochait la tête à l'énoncé de chaque argument. La détermination qu'elle apportait à défendre ses intérêts et ceux de son jeune fils plut à Laing, qui songea à son propre mariage, un désastre de courte durée, mais total. Avec un parfait esprit de discernement, il s'était lié à une jeune doctoresse ambitieuse et exaltée, spécialiste des maladies tropicales, et le refus de Laing (déjà suspect en soi)

d'abandonner l'enseignement pour se consacrer aux aspects directement politiques de la médecine préventive était devenu une source inépuisable d'affrontements et de querelles. Au bout de six mois à peine de vie commune, elle avait brusquement rallié un mouvement international de lutte contre la famine et elle était partie pour une tournée de trois ans. Laing n'avait fait aucun effort pour la suivre. Sans qu'il pût encore s'en expliquer les raisons, il avait reculé à l'idée de quitter l'enseignement et la sécurité, discutable sans doute, que constituait la compagnie d'étudiants dont l'âge n'était pas si éloigné du sien.

Charlotte comprendrait cela, pensait-il. Laing essaya d'imaginer le cours possible d'une liaison avec elle. Le jeu du proche et du lointain propre à la tour, ce vide émotionnel qui pouvait servir d'arrière-plan aux rapports les plus étranges, avaient commencé d'intéresser Laing pour eux-mêmes. Néanmoins, il se surprit à redouter cette liaison encore imaginaire ; il pressentait que leurs vies étaient déjà mêlées beaucoup plus intimement qu'il n'y paraissait. Un réseau presque tangible d'intrigues et de rivalités les liait ensemble.

Comme il l'avait deviné, même cette rencontre apparemment impromptue dans l'appartement de Charlotte servait un but, qui était de le sonder sur son attitude face aux occupants des niveaux supérieurs et à leur tentative d'exclure les enfants de la piscine du trente-cinquième étage.

« Les termes de nos contrats nous garantissent l'égalité d'accès à toutes les installations », expliqua Charlotte : « Nous avons décidé de former un comité d'action des parents. » « Dans ce cas, ne suis-je pas éliminé ? » « Nous avons besoin d'un docteur dans nos rangs. Vous pourriez faire valoir le point de vue du pédiatre avec beaucoup plus de force, Robert. »

« Ma foi, peut-être... » Laing hésitait à s'engager. Il se voyait déjà tenir un rôle dans une vaste enquête télévisée, ou participer à un sitting devant le bureau du gérant de l'immeuble. Peu soucieux pour le moment de se laisser attirer dans une petite guerre entre étages, Laing se leva et prit congé. Alors qu'il quittait l'appartement, Charlotte, liste de revendications en main, s'installait à côté de Wilder et entreprenait d'énumérer les doléances à soumettre au gérant, telle une institutrice consciencieuse qui prépare le programme du prochain trimestre.

La fête du trente et unième étage avait pris fin lorsque Laing fut de retour chez lui. Debout sur son balcon, entouré maintenant de silence, il prenait plaisir à observer les splendides jeux de la lumière sur la façade de la tour voisine, à quatre cents mètres de là. L'immeuble venait d'être achevé, et il se trouvait que les premiers habitants emménageaient ce même matin où le dernier appartement

de son propre bâtiment était occupé. Un camion de déménagement manœuvrait devant l'accès au monte-charge ; bientôt, tapis, baffles, coiffeuses et lampes de chevet gagneraient les pièces où ils s'assembleraient pour constituer un univers privé.

Laing ne put s'empêcher de comparer la bouffée de plaisir, l'enthousiasme que ressentiraient les nouveaux occupants lorsqu'ils contempleraient pour la première fois le panorama depuis leur corniche au flanc de la falaise avec l'échange qu'il venait de surprendre entre Wilder et Charlotte Melville. Malgré toutes ses réticences, il lui fallait bien à présent reconnaître une évidence qu'il avait toujours cherché à se dissimuler : les six derniers mois n'avaient été qu'une période de querelles incessantes entre ses voisins, un enchaînement de futilités chamailleries au sujet du mauvais fonctionnement des ascenseurs ou de la climatisation, des inexplicables pannes d'électricité, du bruit, des luttes pour les places de parking ; en somme, de tout le catalogue de nuisances banales que les architectes étaient justement censés avoir éliminées de ces coûteuses habitations. Les antagonismes sous-jacents entre occupants étaient remarquablement vifs, atténués seulement en partie par le ton urbain qui était de mise dans l'immeuble et par le besoin évident de faire de l'ensemble du projet une réussite.

Laing se rappela un incident mineur mais déplaisant qui avait pris place dans la galerie commerciale du dixième étage l'après-midi précédent : une altercation s'était produite à l'entrée de la piscine tandis qu'il faisait la queue pour encaisser un chèque à la banque. Un groupe d'enfants encore mouillés après leur bain reculait devant l'imposante silhouette d'un expert-comptable du dix-septième étage. Face à lui, Helen Wilder tentait de soutenir une lutte inégale. La combativité de son mari l'avait depuis longtemps vidée de toute assurance. Tout en s'efforçant avec nervosité de contenir la troupe d'enfants, elle écoutait stoïquement les remontrances du comptable et se contentait d'y opposer de temps à autre un faible argument.

Laing quitta le guichet de la banque, dépassa les caisses du supermarché où se pressait une foule, puis les rangées de femmes sous le casque dans le salon de coiffure, pour s'approcher du groupe. Pendant qu'il se tenait près de Mrs Wilder, attendant de se faire reconnaître d'elle, il eut le temps de comprendre que le comptable accusait les enfants de la jeune femme d'avoir uriné dans la piscine, et pas pour la première fois.

Laing s'interposa un instant, mais le comptable disparaissait déjà en trombe à travers les portes va-et-vient, certain d'avoir inspiré à Mrs Wilder une terreur salutaire et chassé sa marmaille à tout jamais.

« Merci d'avoir pris mon parti. Richard devait venir me rejoindre. » Elle balaya une mèche humide de ses yeux. « Ce n'est vraiment plus possible : nous réservons certaines heures aux enfants, mais les adultes viennent tout de même. » Elle prit le bras de Laing et jeta un coup d'œil inquiet en direction de la galerie encombrée. « Ça ne vous ferait rien de m'accompagner jusqu'à l'ascenseur ? Vous allez me croire paranoïaque, mais je suis poursuivie par l'idée qu'un jour ou l'autre nous serons agressés physiquement... » Elle frissonna sous sa serviette humide et poussa ses enfants en avant. « *On dirait presque que tous ces gens ne sont pas ceux qui vivent réellement dans l'immeuble.* »

Au cours de l'après-midi, Laing médita sur cette observation de Helen Wilder. Malgré son apparente absurdité, elle ne manquait pas d'une certaine justesse. De temps à autre, les voisins de Laing, le chirurgien-dentiste et sa femme, venaient sur leur balcon et lui jetaient un regard sévère, comme pour exprimer leur désapprobation devant la décontraction qu'il affichait, lové sur son fauteuil-relax. Laing essaya de se représenter leur vie conjugale, leurs passe-temps, leurs conversations, leurs rapports sexuels. Il était difficile de leur attribuer une réalité domestique ; les Steele ressemblaient à une paire d'agents secrets essayant sans trop y parvenir de se faire passer pour un couple marié. Par contraste, la réalité de Wilder ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais le producteur n'était pas à sa place dans le monde de la tour.

Laing s'installa sur son balcon et regarda le crépuscule glisser sur les façades environnantes. La taille des immeubles semblait changer selon les jeux de la lumière sur les panneaux de verre. Parfois, quand il rentrait de la faculté, il éprouvait la certitude que la tour avait réussi à s'étirer au cours de la journée. Dressé sur ses pattes de béton, le bloc de quarante étages paraissait plus élevé encore, comme si les ouvriers qui travaillaient sur le chantier des studios avaient profité de leur pause pour ajouter négligemment un niveau. Les cinq bâtiments du périmètre Est de l'unité formaient entre eux comme une énorme palissade qui plongeait déjà les rues banlieusardes des environs dans l'obscurité alors que le jour subsistait encore.

Les tours semblaient presque jeter un défi au soleil. Anthony Royal et les architectes responsables de la conception n'avaient pu prévoir ce drame matinal de l'affrontement entre les coulées de béton et le soleil levant. La note juste était donnée par celui-ci, qui apparaissait d'abord entre les pattes des bâtiments pour s'élever ensuite au-dessus de l'horizon, comme s'il craignait de réveiller cet alignement de géants. Le matin, Laing observait le glissement des ombres sur les parkings et les esplanades, pareil au mouvement d'écluses qui admettraient le jour. Laing le premier, malgré ses

réticences, reconnaissait que ces immenses constructions avaient gagné leur pari de coloniser le ciel.

Le même soir, peu après neuf heures, une panne d'électricité plongeait momentanément dans l'obscurité les neuvième, dixième et onzième niveaux. En repensant à cet épisode, Laing s'étonna du degré de confusion qui avait régné pendant ce black-out accidentel d'un quart d'heure. Quelque deux cents personnes se trouvaient alors dans la galerie commerciale et il y eut de nombreux blessés au cours de la ruée vers les ascenseurs et les escaliers. Les empoignades sévères se multiplièrent entre ceux qui tentaient de redescendre chez eux, aux niveaux inférieurs, et ceux des étages élevés, qui voulaient à toute force gagner des hauteurs plus respirables. Deux des vingt ascenseurs qui desservaient la tour furent mis hors d'usage durant la panne ; le système de climatisation fut arrêté et une femme, bloquée dans un ascenseur entre le dixième et le onzième étage, eut une crise de nerfs – peut-être avait-elle été victime d'une agression sexuelle mineure. Le retour de la lumière ne manqua pas de révéler l'habituel bouquet de rapprochements illicites, qui avaient eu le temps de s'épanouir dans l'obscurité complice comme une espèce de plante carnivore.

Laing se dirigeait vers le gymnase lorsque la panne se produisit. Peu désireux d'être pris dans la mêlée, il s'installa dans une salle de classe déserte de l'école primaire. Assis devant un des minuscules pupitres et entouré par les taches pâles des dessins d'enfants épinglés aux murs, il écoutait les parents vociférer en se colletant dans le hall d'accès aux ascenseurs. Quand la lumière revint, il se mit en marche parmi les habitants surpris et fit de son mieux pour calmer les esprits. Il surveilla le dégagement de la femme hystérique de l'ascenseur et son transport sur une des banquettes du hall d'attente. Cette créature solidement charpentée se cramponna au bras de Laing pour ne le lâcher qu'à l'apparition de son mari, un bijoutier du quarantième étage.

La foule se dispersait à présent, et dans les ascenseurs de nombreux doigts se pressaient pour frapper les touches des différents étages. Soudain, Laing remarqua deux enfants, qui s'étaient réfugiés tout à l'heure dans une autre salle de classe. Ils se trouvaient à l'entrée de la piscine et semblaient une fois encore reculer devant la formidable silhouette de l'expert-comptable du dix-septième niveau. Le gardien des eaux improvisé brandissait comme une arme bizarre une longue épuisette.

Hors de lui, Laing se précipita en avant. Mais les enfants n'étaient l'objet d'aucune menace. Ils s'écartèrent à l'arrivée de Laing. Le comptable se tenait au bord du bassin et manœuvrait maladroitement l'épuisette à la surface calme de l'eau. Vers la partie la plus profonde,

trois nageurs, qui étaient restés à barboter durant toute la panne, opéraient un rétablissement pour se sortir du bain. L'un d'eux, que Laing remarqua sans y prêté attention, était Richard Wilder. Sous les yeux des enfants, Laing saisit le manche de l'épuisette et aida le comptable à pousser l'instrument. Le cadavre d'un lévrier afghan flottait au centre de la piscine.

FESTIVITÉS

DURANT les jours qui suivirent la noyade du chien, l'atmosphère fébrile qui régnait dans la tour s'apaisa peu à peu, mais pour le D^r Laing, ce calme relatif semblait plus lourd encore de menaces. La piscine du dixième étage demeura vide, en partie, se dit Laing, parce que les gens devaient considérer que l'eau avait été contaminée par le cadavre du lévrier. Un miasme presque palpable s'était amassé au-dessus de la surface étale, comme si l'esprit de la bête morte attirait à lui toutes les puissances du châtiment et de la juste vengeance présentes dans l'immeuble.

Un matin, quelques jours après l'incident, Laing s'arrêta au dixième étage avant de se mettre en route pour la faculté. Il devait disputer sa partie hebdomadaire de squash avec Anthony Royal le soir même et s'occupa de louer un terrain, puis se dirigea vers l'entrée de la piscine. Le tumulte et la panique de l'autre soir étaient encore présents à son esprit. Par contraste, la galerie commerciale semblait aujourd'hui presque vide ; un client solitaire passait sa commande chez le marchand de vins. Laing franchit les portes de la piscine et entreprit de se promener le long du bassin. Les cabines de bain étaient fermées, et les rideaux tirés devant les douches. Le surveillant, un professeur d'éducation physique à la retraite, n'occupait pas sa place habituelle derrière les plongeoirs. De toute évidence, il n'avait pas supporté la profanation de ses eaux.

Laing s'arrêta sur le bord carrelé du grand bain, sous la lumière invariable des tubes fluorescents. De temps à autre, le léger mouvement latéral de la tour dans les masses d'air environnantes faisait naître une ride prémonitoire à la surface de l'eau – quelque immense monstre pélagique bougeait peut-être dans son sommeil. En évoquant la récupération du lévrier mort, Laing se rappela avoir été surpris par la légèreté du corps de la bête. Avec sa robe magnifique, gorgée d'eau chlorée, répandue sur les carreaux de couleur, le chien lui avait fait penser à une grande hermine. Pendant qu'ils attendaient que sa maîtresse, une actrice de télévision du trente-septième étage, vînt le récupérer, Laing avait examiné soigneusement l'animal. Le corps ne portait aucune blessure apparente ou marque de violence. Le chien avait dû sortir de l'appartement de la comédienne et se faufiler dans un ascenseur, pour surgir ensuite au dixième étage plongé dans

le noir ; au milieu de la confusion générale, il était tombé dans la piscine où il avait fini par mourir d'épuisement. Non, cette explication ne tenait pas ; la panne n'avait guère duré plus de quinze minutes, et un chien de cette taille pouvait nager pendant des heures. D'ailleurs, il lui aurait suffi de gagner le petit bain et de s'y tenir sur ses pattes. Par contre, s'il avait été jeté dans la piscine et si, à la faveur de l'obscurité, un bon nageur lui avait maintenu la tête sous l'eau...

Surpris de ses propres soupçons, Laing fit une nouvelle fois le tour du bassin. Quelque chose lui affirmait que la noyade du chien avait été une provocation délibérée, l'invite à de nouvelles mesures de rétorsion. La présence d'une cinquantaine de chiens dans la tour était depuis longtemps une pomme de discorde. Presque tous les animaux appartenaient aux occupants des dix étages les plus élevés ; la plupart des enfants vivaient dans les dix étages inférieurs. Les chiens formaient une coterie de favoris à pedigree, bichonnés par des maîtres assez peu soucieux du bien-être des autres copropriétaires. Ils aboyaient autour des parkings pendant leurs promenades du soir et souillaient les allées entre les voitures comme s'ils cherchaient désespérément à évaluer les dimensions de cet immense territoire de béton. À maintes reprises, les habitants avaient trouvé les portes des ascenseurs aspergées d'urine. Helen Wilder s'était plainte devant Laing que les propriétaires des chiens, qui disposaient d'ascenseurs ultrarapides avec entrée séparée pour se rendre directement aux étages supérieurs, utilisaient de préférence les ascenseurs ordinaires et encourageaient leurs bêtes à les transformer en latrines.

Cette rivalité entre habitants à chiens et à petits enfants avait d'une certaine manière contribué à la bipolarisation de la vie de l'immeuble. La masse des appartements entre les plus hauts et les plus bas niveaux – en gros, du dixième au trentième étage – formait un État-tampon. Pendant le bref interrègne qui suivit la noyade du chien, une espèce de calme prégnant s'établissait dans la portion médiane de la tour, comme si les habitants avaient déjà compris ce qui se tramait dans leurs murs.

Laing prit conscience de cet état de choses le soir même à son retour de la faculté. D'ordinaire, à six heures, la surface du parking attribuée aux niveaux vingt à vingt-cinq était prise d'assaut et Laing devait se résoudre à abandonner sa voiture dans le coin réservé aux visiteurs, situé à trois cents mètres du bâtiment. La répartition des zones du parking s'était faite, avec quelque apparence de logique, selon la règle qui voulait que l'habitant de l'étage le plus élevé (soumis au trajet d'ascenseur le plus long) disposât de la place la plus proche de l'entrée. Les occupants des bas étages – les hôtes et les techniciens – devaient quotidiennement parcourir à pied des distances considérables jusqu'à leur véhicule, et le spectacle, Laing s'en était

rendu compte, avait quelque chose de satisfaisant. La tour s'arrangeait pour nourrir les pulsions les plus mesquines.

Ce soir-là, cependant, l'attitude des gens de l'immeuble était toute de bienveillance et cela ne manqua pas d'étonner Laing alors qu'il se présentait aux grilles du parking en même temps que le D^r Steele. Au lieu de se précipiter, comme il était d'usage, vers la dernière place libre et d'emprunter des ascenseurs séparés jusqu'à leur étage commun, ils se livrèrent à un extravagant assaut de politesse, l'un attendit que l'autre eût garé sa voiture et tous deux se dirigèrent ensemble vers l'entrée principale.

Dans le hall, une troupe d'habitants assiégeait le bureau du gérant et s'en prenait bruyamment à la secrétaire de ce dernier. L'installation électrique du neuvième étage ne fonctionnait toujours pas et tout s'y trouvait plongé dans les ténèbres dès le soir venu. Les journées étaient encore longues à cette période de l'année, mais la gêne des occupants n'en demeurait pas moins considérable. Les divers appareils électroménagers de leurs appartements étaient inutilisables et il n'avait pas fallu longtemps pour atteindre les limites de la coopération entre voisins d'étages proches.

Steele leur jeta un regard dépourvu de sympathie. Bien qu'il n'eût pas tout à fait la trentaine, son comportement était déjà celui d'un bourgeois rassis. Fasciné, Laing se surprit à observer sa raie médiane immaculée : c'était presque un orifice.

« Ils sont toujours à se plaindre de quelque chose », lui confia Steele tandis qu'ils pénétraient ensemble dans l'ascenseur. « Quand ce n'est pas ci, c'est ça. On dirait qu'ils refusent d'admettre qu'il faut quelque temps pour que les services d'un immeuble neuf soient bien en place. »

« D'un autre côté, ce ne doit pas être drôle d'être privé de courant. »

Steele hocha la tête. « Écoutez, s'ils ne s'obstinaient pas à faire sauter le disjoncteur avec leurs stéréos alambiquées et tout un appareillage superflu... des garde-bébés électroniques parce que les mères sont trop paresseuses pour se tirer de leurs fauteuils-relax, des hache-légumes spéciaux pour leurs gosses... »

Laing attendait la fin du trajet et regrettait cette solidarité nouvelle ébauchée avec son voisin. Steele le rendait nerveux. Laing s'en voulait décidément de n'avoir pas demandé un appartement situé au-dessus du trentième étage. Les ascenseurs ultra-rapides étaient une bénédiction.

« Les enfants qui vivent ici m'ont l'air en assez bonne santé », remarqua-t-il lorsqu'ils débarquèrent au vingt-cinquième niveau.

Le dentiste lui saisit le coude avec une force inattendue, mais eut un sourire rassurant qui découvrit une bouche pareille à une mini-

cathédrale d'ivoire poli. « Croyez-moi, Laing. Moi, je vois leurs dents. »

Le ton comminatoire de Steele surprit Laing : on eût dit qu'il décrivait une bande d'ouvriers immigrés, tous des incapables, naturellement, et non ses voisins nantis. Laing connaissait quelques occupants du neuvième étage : un sociologue, ami de Charlotte Melville, et un aiguilleur du ciel. Ce dernier montait fréquemment répéter des trios pour cordes chez un habitant du vingt-cinquième étage ; c'était un homme amusant et raffiné avec qui Laing échangeait volontiers quelques mots lorsqu'il le rencontrait dans l'ascenseur, toujours porteur de son violoncelle. Mais l'éloignement menait à l'indifférence.

Laing ne mit pas longtemps à mesurer combien les alliances étaient fragiles et soumises à la topographie. C'était l'heure de sa partie de squash avec Anthony Royal et il emprunta l'ascenseur jusqu'au quarantième étage. Comme d'habitude, il avait dix minutes d'avance et put monter un moment sur la terrasse. La vue impressionnante sur le complexe rappelait toujours à Laing l'ambivalence du sentiment qu'il éprouvait à l'égard de ce paysage de béton : une partie de sa séduction venait, il le comprenait trop bien, du fait que ce n'était pas un environnement construit pour l'homme, mais pour son absence.

Laing s'appuya contre le parapet, abritant son regard des bouffées de vent qui fouettaient la paroi de la tour et montaient vers lui. Un frisson agréable parcourait son corps, sous ses vêtements de sport. Loin vers le bas, le toit de l'auditorium, les courbes de la voirie de desserte et les lignes droites du cloisonnage métallique des immeubles, assemblés en grappes, composaient une singulière fantaisie géométrique – cela évoquait moins une architecture d'habitat, se dit-il, que le diagramme inconscient d'un mystérieux événement psychique.

À une quinzaine de mètres sur la gauche de Laing se déroulait une cocktail-party. Un buffet avait été dressé sur deux tables recouvertes de nappes blanches ; des plateaux de petits fours circulaient et un extra servait les boissons derrière un bar mobile. Une trentaine d'invités en tenue de soirée s'entretenaient par petits groupes. Laing les ignore pendant quelques minutes et, prenant un air dégagé, se mit à frapper légèrement le parapet de son étui de raquette ; cependant, il y avait quelque chose dans le ton des voix et le bavardage un peu trop animé qui l'obligea à se retourner. Plusieurs personnes regardaient dans sa direction : il ne faisait aucun doute qu'on était en train de parler de lui. La fête s'était déplacée. Les invités les plus proches ne se trouvaient pas à plus de trois mètres de Laing. Tous habitaient les trois derniers étages de la tour. Mais le plus insolite était la correction étudiée de leur toilette. Laing avait assisté à un certain nombre de

soirées dans l'immeuble et jamais personne ne s'était présenté autrement qu'en tenue d'été. Ici, les hommes portaient smoking et les femmes longues robes du soir. Leur attitude avait quelque chose de calculé, comme s'ils s'étaient rendus non à un cocktail mais à une conférence au sommet.

La silhouette immaculée d'un riche marchand de tableaux s'avancait vers Laing. L'homme, menaçant, le touchait presque et les revers de son smoking battaient au vent comme un soufflet manié frénétiquement. Les épouses entre deux âges d'un agent de change et d'un photographe mondain l'accompagnaient ; le regard qu'elles jetèrent sur les vêtements de sport blancs de Laing et sur ses tennis n'avait rien d'indulgent.

Laing empoigna ses raquettes et son sac de sport et voulut s'éloigner, mais d'autres gens barraient l'accès de l'escalier. La foule des invités s'était déplacée sur la terrasse, l'extra demeurait seul entre le bar et les tables du buffet.

Laing s'appuya contre le parapet, conscient pour la première fois de la hauteur considérable qui le séparait du sol. Le groupe qui l'encerclait en respirant bruyamment se tenait si près de lui que Laing pouvait sentir les effluves mêlés d'after-shave et de parfums coûteux. Il se demandait avec curiosité ce que ses collègues-résidents allaient faire, conscient en même temps que d'un instant à l'autre un acte de violence gratuit risquait d'être commis.

« Docteur Laing... Mesdames, voudriez-vous bien libérer le docteur ? » Au tout dernier moment, une silhouette familière aux mains habiles et à la démarche feutrée avait lancé un appel rassurant. Laing reconnut le bijoutier dont il avait rapidement examiné l'épouse hystérique après la panne de courant. Lorsque l'homme s'approcha pour saluer Laing, les invités s'éloignèrent avec nonchalance comme un groupe de figurants qu'on dirige vers un autre décor. Sans plus penser à l'incident, ils revinrent aux petits fours et aux boissons.

« Serais-je donc arrivé au bon moment ? » Le bijoutier examinait Laing, surpris, semblait-il, de sa présence en ce domaine réservé. « Vous êtes venu jouer au squash avec Anthony Royal ? Je crains qu'il n'ait décidé de décliner votre offre. » Il ajouta, pour lui-même autant que pour Laing : « Ma femme aurait dû se trouver là. C'est épouvantable, vous savez, la façon dont elle a été traitée... ils étaient comme des bêtes... »

Légèrement ébranlé, Laing gagna l'escalier en compagnie du bijoutier. Il se retourna pour jeter un regard vers la cocktail-party et ses invités aux bonnes manières. Avait-il rêvé qu'une agression sur sa personne était imminente ? Qu'auraient-ils pu faire, après tout ? L'auraient-ils vraiment jeté dans le vide ?

Tandis qu'il remuait le problème dans son esprit, Laing remarqua

la présence, dans l'atelier qui dominait le nord de la terrasse, d'un homme dont il connaissait bien la silhouette coiffée de cheveux pâles. Vêtu d'une saharienne blanche, Anthony Royal se tenait appuyé d'une main sur l'exerciseur. Son berger alsacien au pelage d'une blancheur polaire – prince parmi les chiens de la tour – était couché à ses pieds. Sans faire le moindre effort pour se dissimuler, l'architecte observait Laing d'un air pensif. Son expression reflétait comme toujours un mélange troublant d'arrogance et de quant-à-soi ; on aurait dit qu'il n'était que trop conscient des insuffisances de cet énorme bâtiment qu'il avait aidé à concevoir, mais se tenait prêt à faire baisser les yeux à ses contradicteurs, dût-il pour cela recourir à des accessoires de théâtre tels que la saharienne blanche ou le chien. Bien qu'il eût dépassé la cinquantaine, ses cheveux clairs tombant sur ses épaules lui donnaient un aspect étrangement jeune et laissaient supposer que l'air plus froid des hauteurs de la tour l'avait préservé des phénomènes ordinaires du vieillissement. Son front osseux, qui portait encore les marques de l'accident, était incliné d'un côté : Royal semblait vérifier la bonne conclusion d'une expérience qu'il avait mise en place.

Tandis que le bijoutier le reconduisait avec un peu trop d'empressement vers les étages inférieurs, Laing agita un bras vers Royal en signe de salut, mais son geste demeura sans réponse. Pourquoi l'architecte n'avait-il pas annulé leur partie de squash par téléphone ? Laing resta un moment persuadé que Royal, sachant que la réunion avait commencé, l'avait délibérément laissé monter sur la terrasse à seule fin d'observer les réactions et le comportement des invités.

Le lendemain matin, Laing se leva de bonne heure, impatient de se mettre en mouvement. Il se sentait dispos, l'esprit clair, mais ne sut s'expliquer pourquoi il avait décidé de prendre sa journée. À neuf heures précises, après avoir marché de long en large depuis son réveil, il téléphona à la faculté de médecine pour reporter la séance de travaux pratiques de l'après-midi. Comme sa secrétaire lui formulait des souhaits de prompt rétablissement, Laing l'interrompit : « Tout va bien, je ne suis pas malade. Il s'est produit quelque chose d'important. »

Mais quoi ? se demanda-t-il. Étonné de sa propre conduite, Laing se remit à errer dans le petit appartement. Charlotte Melville était aussi chez elle. Vêtue d'un tailleur strict, elle ne semblait pourtant pas décidée à se rendre à son bureau. Elle invita Laing à monter prendre un café, mais lorsque celui-ci se présenta une heure après, elle lui tendit d'un air distrait un verre de xérès. Laing se rendit vite compte qu'elle ne l'avait appelé que pour faire examiner son fils. Le garçon jouait dans sa chambre, mais, selon Charlotte, n'était pas assez bien

portant pour descendre à l'école du dixième niveau. Et la jeune sœur d'une femme de pilote du premier étage ne pouvait malheureusement pas venir s'occuper de lui.

« C'est vraiment ennuyeux. D'habitude, elle ne demande pas mieux. J'ai pu compter sur elle pendant des mois. Mais au téléphone, elle a eu l'air vague, on aurait dit qu'elle cherchait à éluder... »

Laing l'écouta d'un air compatissant tout en se demandant s'il ne devrait pas offrir ses services comme garde d'enfant. Rien, pourtant, dans la voix de Charlotte, n'indiquait qu'elle attendît une telle proposition. Laing joua un peu avec le garçon et se rendit compte qu'il était en parfaite santé. Aussi animé qu'à son habitude, il demanda à sa mère l'autorisation de descendre l'après-midi rejoindre ses camarades de jeu au troisième étage. Charlotte refusa sans se donner la peine de réfléchir. Laing l'observa avec un intérêt croissant. Comme lui, elle attendait que quelque chose se passe.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps. Au début de l'après-midi, un premier incident opposa les étages rivaux, annonçant une nouvelle série de provocations. Les rouages de la division et de l'hostilité se remettaient en marche. On en resta à de simples escarmouches, mais Laing connaissait à présent la profondeur des antagonismes qui venaient ainsi crever à la surface de la vie de la tour en des points toujours plus nombreux. Certaines de leurs causes avaient toujours été claires : disputes au sujet du bruit ou du mauvais usage de l'équipement collectif, rivalités autour des appartements les mieux situés (loin du bourdonnement incessant des ascenseurs et des monte-charge). Une sorte de jalousie mesquine s'exerçait même aux dépens des femmes des niveaux supérieurs, qu'on disait plus séduisantes. Laing s'était amusé à vérifier cette croyance fort répandue. Pendant la panne de courant, une inconnue avait agressé, dans le salon de coiffure, la jeune épouse – elle était âgée de dix-huit ans – d'un photographe de mode du trente-huitième. En guise de représailles sans doute, trois hôtesse de l'air du deuxième avaient passé un mauvais moment entre les mains d'un commando de matrones d'en haut entraîné par la robuste femme du bijoutier.

Laing suivit le déroulement de la première offensive depuis le balcon de Charlotte. Debout, verre en main, à côté de cette femme charmante, il se sentait empli d'une certaine allégresse. Au neuvième étage, une réunion d'enfants battait son plein. Les parents ne faisaient aucun effort pour contenir leurs rejets et semblaient plutôt les encourager à augmenter leur tapage. Au bout d'une demi-heure, les adultes, imbibés d'alcool, prirent le relais de la marmaille. Charlotte riait très fort au spectacle des boissons gazeuses qu'on déversait à présent sur les voitures garées en bas, en aspergeant de préférence les

pare-brise et les toits des coûteuses limousines ou des coupés de sport qui occupaient les premiers rangs du parking.

Des centaines d'habitants vinrent à leur balcon observer les réjouissances. Décidés à flatter leur public, les parents aiguillonnaient leur progéniture et la situation ne tarda pas à leur échapper. Des enfants ivres titubaient un peu partout. Au trente-septième étage, une avocate se mit à hurler, enragée à la vue des dégâts causés à sa décapotable sport, dont les sièges de cuir noir étaient couverts de glace fondue.

Il régnait une joyeuse ambiance de carnaval. Voilà qui changeait au moins du style un peu cérémonieux auquel on était habitué dans la tour, se dit Laing. Charlotte et lui ne purent s'empêcher de rire et d'applaudir, eux aussi, spectateurs de la représentation improvisée d'un cirque amateur.

On donna ce soir-là un nombre considérable de réceptions. Les festivités étaient d'ordinaire réservées pour le week-end, mais dans cette nuit du mercredi, chaque habitant de la tour se trouva mêlé à l'une ou l'autre des beuveries. Les téléphones sonnaient sans arrêt. Charlotte et Laing ne furent pas conviés à moins de six réunions.

« Il faudrait que je me fasse donner un coup de peigne. » Charlotte prit le bras de Laing, et parut sur le point d'enlacer le docteur. « Et cette fois, que célébrons-nous au juste ? »

La question surprit Laing, qui entoura les épaules de Charlotte d'un geste protecteur. « Dieu seul le sait – mais ça n'a rien d'un petit jeu innocent. »

L'une des invitations venait de Richard Wilder. Ils refusèrent aussitôt l'un et l'autre d'un seul élan.

« Pourquoi avons-nous eu la même réaction ? » demanda Charlotte, qui tenait encore le combiné. « Il s'attendait à ce que nous refusions. »

« Les Wilder habitent au deuxième », dit Laing. « Les choses sont un peu... tumultueuses, là-bas. »

« Robert... vous essayez simplement de nous justifier. »

Tandis que Charlotte parlait, le téléviseur posé sur le sol derrière elle diffusait un reportage sur une révolte de prisonniers. Le son avait été baissé et les images muettes de gardiens et de policiers accroupis, celles aussi d'alignements de cellules occupées, scintillaient entre ses jambes. Tous les habitants de la tour regardent la télévision en baissant le son, observa Laing. Les mêmes images brillaient chez ses voisins lorsqu'il redescendit chez lui. Pour la première fois, les gens laissaient leurs portes entrouvertes et passaient librement d'un appartement à l'autre. Toutefois, cette intimité nouvelle s'établissait étage par étage et ne s'étendait pas au-delà. La bipolarisation de l'immeuble se maintenait solidement. Laing constata qu'il était à court

de whisky et prit l'ascenseur jusqu'au dixième niveau. Comme il s'y attendait, la demande en alcool était forte : de longues files se formaient devant la boutique du marchand de spiritueux. Laing aperçut sa sœur près du comptoir et tenta d'obtenir son aide. Elle refusa catégoriquement, pour se lancer ensuite dans une vigoureuse diatribe contre le chahut de l'après-midi. Elle paraissait associer Laing aux coupables des bas étages : elle l'identifiait à Richard Wilder et sa horde tapageuse.

Tandis que Laing attendait son tour, une sorte d'expédition punitive venue d'en haut sema le désordre dans la piscine. Parmi ces représentants belliqueux des trois derniers niveaux se trouvait l'actrice dont le lévrier afghan avait été noyé. Toute la troupe se mit à s'ébrouer dans le bassin en éclaboussant les gens qui s'échappaient des cabines de bain. Ils burent du champagne allongés sur les matelas gonflables, en infraction au règlement de la piscine. Après un futile essai d'intervention, le vieux surveillant se retira dans sa loge, derrière les plongeurs.

Les bousculades se multipliaient dans les ascenseurs ; les touches des différents niveaux clignotaient en désordre et les cages résonnaient du martèlement des poings sur les portes. Charlotte et Laing, qui étaient en route pour une réception au vingt-septième étage, furent quelque peu malmenés lorsque leur ascenseur se trouva détourné en direction du troisième par un trio de pilotes ivres qui, bouteilles en main, tentaient de rallier la galerie commerciale depuis une demi-heure. L'un des pilotes prit joyeusement Charlotte par la taille, puis la traîna jusqu'à la petite salle de cinéma attenante à l'école et réservée d'ordinaire aux films d'enfants. Une projection privée de films pornographiques était en cours. L'un d'eux, apparemment, avait été réalisé à l'intérieur de la tour avec des acteurs recrutés sur place.

La réception du vingt-septième niveau était donnée par Adrien Talbot, un psychiatre efféminé mais non sans charme, attaché à la faculté de médecine. Laing se sentit enfin détendu en pénétrant chez lui. Il remarqua aussitôt que tous les invités venaient des appartements voisins. Leurs voix et leurs visages avaient quelque chose de rassurant, de familier. En un sens, ainsi qu'il le fit remarquer à Talbot, ils étaient entre eux comme les habitants d'un village.

« Clan serait peut-être un mot plus exact », commenta le psychiatre. « La population de cet immeuble est loin d'être aussi homogène qu'il y paraît au premier abord. Nous en serons bientôt à refuser d'adresser la parole à qui que ce soit hors de notre tribu. » Il s'interrompit avant d'ajouter : « Cet après-midi, le pare-brise de ma voiture a été pulvérisé par la chute d'une bouteille. Est-ce que je ne pourrais pas revenir me garer sur votre territoire ? » En tant que

membre du corps médical, Talbot pouvait utiliser les places de parking les plus proches de la tour. Laing, qui en avait peut-être pressenti les dangers, n'avait jamais usé de ce privilège. La requête du psychiatre fut aussitôt satisfaite – aucun membre du clan n'eût songé à se dérober à son devoir de solidarité.

La soirée chez Talbot fut une des plus réussies auxquelles Laing eût assisté. L'atmosphère y était stimulante et un entrain véritable remplaçait les habituels cancons professionnels échangés entre gens de bonne compagnie. Presque toutes les femmes étaient ivres avant qu'une demi-heure se fût écoulée, et Laing avait souvent eu recours à ce critère pour juger de la qualité d'une réception.

Pourtant Talbot observa une réserve prudente quand Laing alla le féliciter. « Il souffle comme un petit vent de folie, d'accord, mais de la bonne humeur ? De la franche camaraderie ? J'ai plutôt l'impression du contraire. »

« Et ça ne vous inquiète pas ? »

« Bizarrement, moins que ça ne le devrait – mais n'est-ce pas le cas pour nous tous ? »

Ces quelques observations suavement formulées mirent Laing sur ses gardes. Il prêta l'oreille aux conversations animées qui se déroulaient autour de lui et fut frappé de constater avec quelle virulence l'hostilité dirigée contre les occupants d'autres niveaux s'y donnait libre cours. L'humour malveillant, l'empressement qu'on apportait à croire les racontars les plus ahurissants qui illustraient l'apathie des gens d'en bas ou l'arrogance des gens d'en haut, tout cela avait l'intensité des préjugés raciaux.

Mais Talbot avait eu raison tout à l'heure : Laing n'éprouvait aucune inquiétude devant cet état de choses. Il prit même un plaisir assez grossier à participer aux ragots et à regarder Charlotte Melville, d'ordinaire si réservée, descendre encore quelques verres de plus après quelques verres de trop. Ils auraient au moins ce langage en commun.

Un incident déplaisant se produisit devant l'entrée des ascenseurs au vingt-septième niveau, au moment où la réception prenait fin. Il était dix heures passées, mais le tumulte régnait dans tout l'immeuble. Les habitants surgissaient chez l'un, chez l'autre, en coup de vent ; ils criaient dans les escaliers comme des enfants qui refusent d'aller se coucher. Les mémoires des ascenseurs, saturées par l'incessant matraquage des touches correspondant aux divers niveaux, ne fonctionnaient plus, et des hordes impatientes de candidats au voyage se pressaient dans les halls. Bien que leur prochaine destination, une soirée donnée chez un lexicologue du vingt-sixième, ne fût distante que d'un étage, les invités de Talbot refusaient absolument d'emprunter l'escalier. Charlotte elle-même, qui, les joues empourprées, titubait joyeusement au bras de Laing, plongea dans la

mêlée et se mit à tambouriner de ses poings solides sur la porte d'un ascenseur.

Une cabine s'arrêta enfin à leur niveau pour révéler à l'ouverture des portes la présence d'une passagère solitaire, une jeune masseuse neurasthénique aux maigres épaules qui vivait au cinquième avec sa mère. Laing reconnut aussitôt en elle l'une des « errantes ». Il nommait ainsi les nombreuses ménagères désœuvrées ou jeunes filles sans occupation qui cherchaient à tromper leur ennui en passant une bonne partie de leur temps dans les ascenseurs ou le long des coursives, dérivant sans fin à la recherche d'un frisson, d'un changement, de quelque chose.

Affolée à la vue de cette foule d'ivrognes qui roulait vers elle, la jeune femme sortit brusquement de sa rêverie et pressa une touche au hasard. Son geste souleva un tollé chez les fêtards chancelants ; en quelques secondes, elle fut extirpée de l'ascenseur et soumise à une parodie d'interrogatoire ; l'épouse surexcitée d'un statisticien, qui invectivait la malheureuse d'une voix perçante, finit par passer un bras musclé au premier rang des tourmenteurs et la gifla.

Laing s'arracha un instant à Charlotte, puis s'avança. La foule était mauvaise, mais sans doute peu dangereuse. Ses voisins se comportaient comme une bande de figurants inexpérimentés qu'on aurait engagés pour une scène de lynchage.

« Venez, je vais vous accompagner jusqu'à l'escalier. » Il prit la jeune femme par ses épaules pointues et tenta de la conduire jusqu'à la porte de communication, mais un concert de protestations incrédules s'éleva de l'assemblée. Les épouses présentes poussèrent de côté leurs maris et se mirent à boxer la poitrine et les bras de la jeune femme.

Laing abandonna la partie et se tint à l'écart. Il vit la masseuse commotionnée disparaître entre deux haies de poings serrés ; elle dut tourner un moment au centre de ce maelström de coups avant d'être enfin autorisée à s'éclipser par l'escalier. Le réflexe chevaleresque de Laing, son esprit d'apaisement, ne pouvaient rien devant les anges vengeurs qui composaient cette escadrille de vétérans. Gare, Laing, songea-t-il, peu rassuré, ou quelque femme d'agent de change t'eunuquera avec le savoir-faire qu'elle réserve d'ordinaire à l'énucléation d'une paire d'avocats.

La nuit s'acheva dans le bruit incessant des manœuvres de couloir, l'écho des cris et du verre brisé dans les cages d'ascenseur, l'éclat des musiques jetées dans l'air sombre.

MORT D'UN HABITANT

UN ciel sans nuages, aussi figé que l'air dans une chambre froide, coiffait les murs de béton et la voirie du complexe. Dès l'aube, au sortir d'une nuit confuse, Laing se mit à son balcon et contempla l'étendue silencieuse des parkings. À un kilomètre au sud, le fleuve fuyait la ville comme à l'habitude. Laing scrutait le vaste paysage, persuadé qu'il allait découvrir un changement fondamental. Enveloppé dans sa robe de chambre, il massait ses épaules meurtries. Il mesurait seulement maintenant toute l'étendue des violences de la nuit précédente. Il toucha la peau fragile, palpa un muscle après l'autre à la recherche du Laing plus ancien, le physiologiste qui, six mois auparavant, avait signé le bail d'un appartement calme dans ce luxueux immeuble. Les choses commençaient à échapper à tout contrôle. Constamment dérangé par le bruit, il n'avait guère dormi plus d'une heure. Le silence régnait à présent sur la tour, mais la dernière des cent réceptions de la nuit ne s'était achevée que cinq minutes plus tôt.

Loin au-dessous de lui, les voitures garées dans les premiers rangs du parking étaient éclaboussées d'œufs brisés, de vin et de glace fondue. Une douzaine de pare-brise avaient été pulvérisés par des bouteilles. Malgré l'heure matinale, une vingtaine d'habitants se tenaient déjà sur leurs balcons et contemplaient l'amas de détritux au pied de leur falaise.

Laing avait l'esprit flottant. Il prépara son breakfast et jeta distraitement presque tout son café avant de l'avoir goûté. Il lui fallut faire un effort pour se rappeler qu'il était attendu au département de physiologie ce matin-là. Il revenait constamment aux événements de la tour, comme si l'immeuble et ses deux mille habitants n'existaient que dans son esprit, et risquaient de disparaître s'il cessait de penser à eux. Laing alla se placer devant la glace de la cuisine. Il contempla ses mains tachées de vin, son visage dont la belle couleur le surprit, malgré le menton couvert de barbe. Il s'efforça de rétablir le courant dans sa tête. Allez, Laing, pour une fois, tire-toi de ton crâne tout seul. L'image obsédante de la brigade de bourgeoises mûres en train de tabasser la jeune masseuse ancrerait tout ce qui l'entourait dans une réalité différente. Sa propre réaction – le pas de côté vite fait – en disait long sur l'évolution de la situation.

À huit heures, Laing se mit en route pour la faculté. L'ascenseur était plein de débris de verre et de boîtes de bière. Une partie du tableau de commande avait été endommagée dans le but évident d'empêcher les locataires d'en bas d'appeler la cabine. Laing se retourna dans le parking pour regarder l'immeuble une dernière fois. Il savait qu'il laissait derrière lui une partie de son cerveau. Le monde au-delà de la tour semblait appartenir à une sorte de rêve. En marchant le long des couloirs déserts de la faculté, il éprouva quelque peine à remettre en place dans son esprit chaque bureau, chaque amphithéâtre. Il passa dans les salles de dissection du département d'anatomie, longea les tables de verre, observa les cadavres partiellement découpés. L'amputation régulière par les groupes d'étudiants des membres, des thorax, des têtes et des abdomens, qui réduirait en fin de trimestre chaque corps à un sac d'os muni d'une plaque d'identification, reproduisait idéalement le processus d'érosion du monde autour des quarante étages de l'immeuble.

Laing donna normalement son cours, déjeuna au réfectoire en compagnie de ses collègues, mais à chaque instant il repensait à la tour, à cette boîte de Pandore dont les mille couvercles un à un allaient s'ouvrir de l'intérieur. Les occupants vainqueurs, ceux qui s'étaient le mieux adaptés à cette forme de vie, n'étaient ni les pilotes de ligne ou les techniciens des bas niveaux, ni les épouses mal embouchées des riches conseillers financiers des sommets ; non, bien que ces gens parussent au premier regard responsables de toutes les tensions, les vrais coupables étaient ceux qui ne demandaient rien à personne, les habitants bien tranquilles comme le chirurgien-dentiste Steele et sa femme. Un nouveau type social allait naître dans la tour, une personnalité nouvelle, plus détachée, peu accessible à l'émotion, imperméable aux pressions psychologiques de la vie parcellaire, n'éprouvant pas un grand besoin d'intimité : une machine d'une espèce perfectionnée qui tournerait fort bien dans cette atmosphère neutre. L'habitant satisfait de ne rien faire sinon rester assis dans son appartement trop coûteux, regarder la télévision avec le son baissé et attendre que le voisin fasse un faux pas.

Les récents incidents de la tour n'avaient-ils représenté, de la part de Wilder et de son clan, qu'une ultime tentative de rébellion contre le déroulement implacable de cette logique ? Malheureusement, ils n'avaient guère de chances de réussir, car leurs adversaires étaient des gens satisfaits de leur vie dans la tour, des représentants d'une nouvelle race qui ne voyaient aucun inconvénient à vivre dans un paysage anonyme de béton et d'acier, qui ne cillaient pas devant l'invasion de leur vie privée par des officines gouvernementales et des organismes de classement de fiches et d'analyse de données – mieux : qui accueillaient peut-être favorablement ces manipulations invisibles,

certains de pouvoir les utiliser à leurs propres fins. Ils étaient les premiers à maîtriser un nouveau mode d'existence du XX^e siècle finissant. L'écoulement rapide des amitiés et connaissances, l'absence de contact réel avec autrui avaient tout pour les satisfaire ; l'autonomie de leurs existences était complète puisque n'ayant besoin de rien, ils n'étaient jamais déçus.

D'un autre côté, leurs besoins réels se feraient peut-être sentir par la suite. À mesure que la vie dans l'immeuble deviendrait plus aride et plus dénuée de sentiment, l'éventail des possibilités qu'elle offrait s'élargirait. Grâce à l'efficacité du mode de vie qu'elle engendrait, la tour supportait, si l'on ose dire, l'ensemble de l'édifice social et en assurait à elle seule le fonctionnement. Pour la première fois dans l'histoire, il devenait inutile de réprimer les comportements asociaux, et les gens se trouvaient libres d'explorer tranquillement leurs déviations et leurs fantasmes. C'est sur ce terrain que se développeraient les aspects les plus intéressants, et les plus importants, de l'existence des habitants. Bien à l'abri dans la coque de leur immeuble comme les passagers d'un long-courrier branché sur le pilote automatique, ils seraient libres de se conduire comme ils le voudraient, libres d'explorer les recoins les plus sombres qu'ils pourraient découvrir. De bien des manières, la tour représentait l'achèvement de tous les efforts de la civilisation technologique pour rendre possible l'expression d'une psychopathologie vraiment « libérée ».

Laing dormit tout l'après-midi dans son bureau, n'attendant que le moment de quitter la faculté et de rentrer chez lui. Quand il put enfin partir, il fonça en voiture jusqu'aux studios de télévision en construction, où il fut retardé cinq minutes par l'entrée d'un convoi de transporteurs de béton en masse sur le chantier. C'est à cet endroit précis que Royal avait été blessé au cours de la collision entre sa voiture et une niveleuse qui avait surgi en marche arrière. Laing était souvent frappé par l'ironie de la chose, qui illustrait bien à ses yeux la personnalité ambiguë de l'architecte : première victime de la route, parmi les occupants du complexe, Royal avait de plus aidé à concevoir le théâtre de son accident.

Agacé par ce contretemps, Laing s'impatientait derrière son volant. Quelque chose le persuadait que des événements importants s'étaient déroulés dans la tour pendant son absence. Il ne se trompait pas. Dès son arrivée, à six heures, il apprit qu'il y avait eu de nouveaux incidents. Après s'être changé, il monta prendre un verre chez Charlotte Melville. Inquiète pour son fils, Charlotte avait quitté son agence de publicité avant la pause du déjeuner.

« Je n'étais pas tranquille de le savoir seul ici – il faut tellement se méfier des gardes d'enfants. » Elle servit les whiskies et agita la carafe

d'un air inquiet, comme si elle allait la lancer par-dessus la balustrade. « Robert, que se passe-t-il ? Tout semble aller de travers. Nous sommes en état de crise – j'ai peur de prendre l'ascenseur toute seule. »

Laing s'entendit répondre que la situation n'était pas si grave et qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter.

Le pensait-il vraiment ? Il fut frappé, en s'écoutant parler, de sa propre force de conviction. La liste des désordres était longue, pour un seul après-midi. L'un après l'autre, deux groupes d'enfants des premiers niveaux s'étaient vu refuser l'accès au jardin de jeux de la terrasse. Cette enceinte aménagée sur le toit et équipée de balançoires, de manèges et de sculptures éducatives avait été prévue par Anthony Royal pour l'amusement des enfants de la tour, mais les grilles étaient à présent cadenassées. Tout enfant surpris près de la terrasse devait aussitôt faire demi-tour. Dans le même temps, certaines femmes des niveaux supérieurs se plaignaient d'agressions dans les ascenseurs. En prenant leur voiture ce matin-là, plusieurs habitants avaient trouvé leurs pneus tailladés. Des vandales s'étaient introduits dans les salles de cours de l'école primaire pour déchirer les dessins d'enfants. Les halls d'attente des cinq premiers niveaux avaient été mystérieusement souillés par des chiens : pelles et balayettes étaient entrées en action et le caca avait promptement remonté par ascenseur ultra-rapide jusqu'au dernier étage.

Laing éclata de rire en entendant cette histoire. Charlotte se mit à tambouriner sur son bras comme pour le tirer du sommeil.

— Robert ! Vous devriez prendre tout ça au sérieux.

— Mais c'est ce que je fais...

— Non, vous êtes... vous êtes en transe.

Laing baissa les yeux vers elle et se rendit compte que cette femme intelligente, aimable, ne comprenait rien à la situation. Il l'enlaça. Il ne fut pas surpris de la sauvagerie qu'elle mit à répondre à son étreinte. Elle s'appuya contre la porte de la cuisine, que son jeune fils tentait d'ouvrir, et attira Laing vers elle. Elle lui malaxait les bras comme pour se convaincre qu'il se passait enfin un événement dont elle pourrait orienter le cours.

Il leur fallut attendre une heure que le petit garçon fût endormi, et les mains de Charlotte ne quittèrent pas un instant le corps de Laing. Mais celui-ci savait, avant même de s'allonger sur le lit de la jeune femme, que leur premier acte sexuel mettrait fin à leurs rapports plutôt que d'en marquer une nouvelle phase. Telle était la logique paradoxale de la tour. En réalité, le fait de coucher ensemble les éloignerait l'un de l'autre au lieu de les rapprocher. La même logique voulait que l'intérêt, l'affection qu'il portait à la jeune femme étendue à son côté lui parussent moins refléter une tendresse authentique qu'une certaine forme d'insensibilité – cela, parce qu'il n'existait

aucun lien entre leurs émotions et les réalités qui les entouraient. Les gages qu'ils devraient échanger, ceux qui les lieraient réellement, seraient faits d'un matériau plus ambigu : leur affection réciproque s'exprimerait par l'érotique et le pervers.

Quand elle fut endormie, le soir venu, Laing se glissa hors de chez elle. Il partit en quête de ses nouveaux amis.

Il y avait beaucoup de monde dans les coursives et les halls d'attente. Peu pressé de regagner son appartement, Laing passait d'un groupe à l'autre et prêtait l'oreille aux conversations. Ces rassemblements spontanés allaient bientôt acquérir un statut presque officiel : c'étaient des sortes de forums où les habitants venaient exprimer librement leurs doléances et exposer leurs problèmes. Laing remarqua que la plupart des récriminations étaient à présent dirigées contre les occupants eux-mêmes, et non contre l'administration du bâtiment. Les gens des niveaux supérieurs ou inférieurs, non les architectes ou les responsables de l'équipement collectif, se voyaient reprocher le mauvais fonctionnement des ascenseurs.

Le vide-ordures que Laing partageait avec les Steele était de nouveau bouché. Laing tenta de téléphoner au gérant mais celui-ci, épuisé, était assailli de réclamations de toutes sortes. Plusieurs membres de son équipe avaient donné leur démission – ceux qui tenaient encore consacraient toute leur énergie à assurer le fonctionnement des ascenseurs et à s'efforcer de rétablir le courant au neuvième étage.

Laing rassembla les outils qu'il avait sous la main, puis entreprit de dégager lui-même la goulotte. Le jeune chirurgien-dentiste vint aussitôt à son aide, armé d'une sorte de coupoir compliqué à lame d'acier. Pendant que les deux hommes s'échinaient à décroincer un ballot de rideaux en brocart qui obstruait le conduit et retenait une colonne de détritrus, Steele régala aimablement Laing d'une description des occupants fautifs des étages voisins.

« Il y en a quelques-uns qui engendrent les ordures les plus singulières, Laing. Le genre de choses qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans un endroit pareil. Ça va des déchets industriels à certains articles qui ne manqueraient pas d'intéresser la brigade mondaine. Cette esthéticienne du trente-troisième, et les deux soi-disant radiologues qui habitent ensemble au vingt-deuxième... curieuses créatures, même pour notre époque. »

Laing approuvait, dans une certaine mesure. Ces commentaires pouvaient sembler mesquins, mais il n'en était pas moins vrai que la propriétaire quinquagénaire du salon de coiffure passait son temps à redécorer son appartement du trente-troisième niveau et qu'elle fourrait de vieilles carpettes – voire du petit mobilier – dans le vide-ordures.

Steele recula devant l'avalanche graisseuse des détritux enfin libérés qui dégringolaient dans le conduit.

« Plus le corps d'une femme est beau, Laing, plus il semble sécréter un flot continu de saletés mucilagineuses. » Le dentiste avait pris Laing par le bras et il le tira de côté pour éviter une boîte de bière qui traînait dans le couloir. « Enfin, sans doute sommes-nous tous également coupables. J'ai entendu dire qu'en bas, ils déposent leurs ordures par petits sacs devant leur porte. Écoutez, vous entrerez bien prendre un verre ? Ma femme a très envie de vous voir. »

Laing ne mit aucune hésitation à accepter, malgré le souvenir de leur récente dispute. Comme il s'y attendait, dans le climat d'hostilité généralisée, toute gêne entre eux fut vite dissipée. Impeccablement coiffée, Mrs Steele s'affairait autour de lui avec le charmant sourire d'une tenancière de bordel débutante qui accueille sa première pratique. Elle alla jusqu'à complimenter Laing sur ses goûts musicaux, dont elle pouvait se faire une assez bonne idée grâce aux cloisons mal insonorisées. Laing écouta sa description pleine de verve du mauvais fonctionnement de l'équipement collectif et des actes de vandalisme commis dans un ascenseur ou dans les cabines de bain de la piscine du dixième niveau. Elle parlait de la tour comme de quelque gigantesque entité qui faisait sentir sa présence autour d'eux et surveillait d'un œil expert le déroulement des événements. Cette façon de voir ne manquait pas de justesse : les ascenseurs pompant dans leurs cages évoquaient des contractions cardiaques, les habitants circulant dans les couloirs étaient les globules d'un réseau artériel, les lampes de leurs appartements figuraient les neurones d'un cerveau.

Laing promenait son regard sur le front brillamment illuminé de la tour la plus proche et se rendit à peine compte que d'autres invités venaient d'arriver. Ceux-ci s'installaient sur les sièges autour de lui. Il y avait Paul Crosland, un présentateur de la télévision, et Eleanor Powell, critique cinématographique. Laing connaissait bien cette dernière, une rousse qui buvait sec, pour l'avoir fréquemment rencontrée dans l'ascenseur, l'esprit embrumé, bondissant d'un étage à l'autre dans un effort désordonné pour trouver la sortie de l'immeuble.

Crosland était devenu le chef officiel de leur clan – un agrégat composé d'une trentaine d'appartements contigus des vingt-quatrième, vingt-cinquième et vingt-sixième niveaux. Ensemble, ils projetaient pour le lendemain une descente en masse au supermarché du dixième étage, telle une bande de joyeux campagnards en route pour la tournée des grands ducs dans une ville sans loi.

Pendant que Crosland, dans son style fleuri d'homme de télévision, exposait les grandes lignes de son plan concernant la sécurité des appartements, Eleanor Powell le regardait d'un œil vitreux. De temps à autre, elle avançait une main, comme si elle

voulait régler l'image du présentateur – modifier les rapports de couleurs de ses joues rebondies, peut-être, ou bien baisser le son de sa voix.

Laing, assis sur le canapé à côté d'Eleanor Powell, se mit à lui parler. « Votre appartement n'est-il pas situé à côté du hall des ascenseurs ? Il va falloir vous barricader. »

« Et pourquoi donc ? Je laisse ma porte grande ouverte. » Devant l'air étonné de Laing, elle ajouta : « Est-ce que ça ne fait pas partie du jeu ? »

« Vous pensez que, secrètement, nous sommes ravis de la situation ? »

« N'est-ce pas votre avis ? Ça ne m'étonnerait guère, Docteur. La solidarité, c'est cogner ensemble sur un ascenseur vide. Pour la première fois depuis que nous n'avons plus trois ans, ce que nous faisons n'a pas la moindre importance. C'est vraiment très intéressant, si on y réfléchit... »

Quand elle se laissa aller contre lui et posa sa tête sur son épaule, Laing se redressa. « On dirait que la climatisation est dérégulée... l'air sera plus frais sur le balcon. »

Elle ramassa son sac à main et se suspendit au bras de Laing. « D'accord. Soulevez-moi. Vous êtes un débauché timide, Docteur... »

Ils se trouvaient devant la porte-fenêtre quand l'explosion se produisit, quelque part au-dessus d'eux. Des fragments de verre filèrent dans l'air de la nuit comme des poignards. Une masse informe et lourde passa en tourbillonnant à quelques mètres du balcon. Surprise, Eleanor chancela et se raccrocha à Laing. Comme ils se redressaient, le fracas métallique d'une collision brutale leur parvint d'en bas, pareil à celui d'un accident de voiture. Un moment de silence, bref mais total, suivit. Le premier silence véritable de la tour depuis des jours, se dit Laing.

Les autres vinrent les rejoindre. Steele et Crosland s'empoignaient comme si chacun voulait empêcher l'autre d'enjambrer la balustrade. Poussé au premier rang, Laing eut le temps d'apercevoir son propre balcon, vide, à quinze mètres de là. Dans un absurde instant d'affolement, il se demanda s'il n'était pas lui-même la victime. Tout autour, des gens émergeaient de leurs salons, verre en main, et se mettaient à scruter l'obscurité.

Loin au-dessous d'eux, le corps d'un homme vêtu d'un smoking était enchâssé dans le toit d'une voiture garée au premier rang du parking. Eleanor Powell, le visage décomposé, s'écarta de la balustrade et courut dans le salon en bousculant Crosland au passage. Laing, hébété et excité tout à fois, serrait la rampe métallique de toutes ses forces. Presque tous les balcons étaient à présent occupés. Les habitants regardaient dans la même direction. Ils semblaient

installés dans les loges d'un immense théâtre de verdure.

Personne ne vint s'approcher du corps incrusté dans la carrosserie. À la vue du smoking éclaté et des minuscules souliers de cuir verni, Laing reconnut le bijoutier du quarantième étage. Ses lunettes à lentilles en cristal de roche reposaient sur le sol devant les roues de la voiture. Leurs verres intacts réfléchissaient les lumières brillantes de la tour.

À L'ASSAUT

PENDANT la semaine qui suivit la mort du bijoutier, les événements prirent rapidement une tournure plus inquiétante. Vingt-trois niveaux au-dessous du Dr Laing, Richard Wilder était plus exposé, et de ce fait plus conscient des tensions qui naissaient à l'intérieur de la tour. Il fut l'un des premiers à comprendre l'étendue des transformations qui venaient de se produire.

Wilder était resté absent trois jours, pris par le tournage d'un documentaire sur l'agitation dans les prisons. La récente grève menée en province par un groupe de prisonniers – largement couverte par les journaux et la télévision – lui offrait la chance d'injecter dans son émission un métrage d'une actualité brûlante. Pendant toute la durée du tournage, il avait téléphoné à sa femme chaque soir depuis son hôtel, et l'avait minutieusement questionnée sur la situation dans la tour. Helen n'avait fait état d'aucun grief particulier, mais le vague de ses réponses préoccupait encore Wilder lorsqu'il se présenta à l'entrée du parking par un début d'après-midi.

Après s'être garé et avoir extrait du véhicule sa lourde carcasse, Wilder parcourut d'un regard attentif la façade de l'immense construction. À première vue, tout semblait normal. Les centaines de voitures étaient rangées en ordre impeccable à l'intérieur du parking. Les alignements de balcons brillaient sous le soleil ; les plantes en pot étaient à leur place derrière les balustrades. Pendant un moment, Wilder éprouva presque de la déception – toujours partisan de l'action directe, il avait apprécié les escarmouches de la semaine passée et pris un certain plaisir à rudoyer ses voisins agressifs, tout particulièrement les occupants des niveaux supérieurs qui rendaient la vie difficile à Helen et aux deux garçons.

La seule fausse note dans le paysage était la fenêtre brisée du quarantième étage par où le malheureux bijoutier avait fait sa dernière sortie. Il y avait deux appartements en vis-à-vis au quarantième : celui situé à l'angle nord était occupé par l'architecte Anthony Royal, l'autre par le bijoutier et sa femme. La vitre n'avait pas été changée et l'astérisque de verre brisé prenait aux yeux de Wilder l'allure d'une annotation en code, ou encore d'une de ces marques peintes sur les fuselages des bombardiers pendant la guerre pour célébrer le succès d'une mission.

Wilder ouvrit son coffre et en tira sa valise, ainsi qu'un fourre-tout plein de cadeaux destinés à Helen et aux enfants, puis alla prendre sur le siège arrière la caméra légère dont il comptait se servir pour filmer quelques centaines de mètres de bouts d'essai en vue de son émission sur les immeubles de grande hauteur. Le décès du peu regretté bijoutier n'avait fait que renforcer sa conviction qu'il trouverait dans la vie de cette tour de quoi extraire un documentaire remarquable – peut-être ce récent accident lui fournirait-il un point de départ. Qu'il habitât dans le même bâtiment que le disparu était une coïncidence particulièrement heureuse : le caractère autobiographique de l'émission lui donnerait encore plus d'impact. Lorsque l'enquête de la police aurait pris fin, l'affaire serait portée devant les tribunaux et un immense point d'interrogation resterait suspendu au-dessus de ce qu'il se plaisait à nommer son gourbi de luxe – ce palais suspendu qui engendrait des complots et abritait les germes de sa propre destruction.

Il souleva ses bagages d'une poigne solide et se mit en marche vers la tour. Son appartement était situé à la verticale de l'entrée principale, et la vision de Helen apparaissant au balcon pour lui adresser un signe de bienvenue consolait d'habitude Wilder du long trajet qu'il devait accomplir depuis le coin le plus éloigné du parking. Or aujourd'hui, tous les stores sauf un étaient baissés.

Wilder accéléra l'allure. À l'approche des premiers rangs du parking, l'illusion de normalité commençait à se dissiper. Les véhicules étaient couverts de détrit ; les carrosseries, naguère resplendissantes, rayées et tachées. Bouteilles, boîtes de conserve et débris de verre jonchaient les allées ; leur entassement laissait supposer qu'il y avait eu bombardement ininterrompu depuis les balcons.

Lorsque Wilder y pénétra, le hall d'entrée était désert et silencieux. La tour semblait abandonnée. Deux des ascenseurs ne fonctionnaient pas. Le bureau du gérant était fermé et le courrier, non trié, traînait sur le sol dallé près des portes vitrées. Sur le mur qui faisait face aux ascenseurs, on avait griffonné un message, maintenant à demi effacé – premier d'une série de slogans et de signaux codés qui couvriraient bientôt chaque surface libre du bâtiment. Ces graffiti reflétaient naturellement l'intelligence et la bonne éducation des habitants. Pourtant, malgré leur esprit et l'imagination dont ils faisaient preuve, ces complexes acrostiches, ces palindromes, ces obscénités sophistiquées, pulvérisés à l'atomiseur sur les murs furent bientôt réduits à l'état de gribouillis bariolés mais indéchiffrables, guère différents des papiers peints qu'on peut voir dans les laveries automatiques et les agences de voyage que les gens de la tour affectaient de mépriser si fort.

Impatienté, Wilder boxait rageusement les touches d'appel des ascenseurs, mais toutes les cabines demeuraient insensibles à sa détresse. Perpétuellement suspendues entre le vingtième et le trentième, elles se contentaient de faire la navette entre ces niveaux. Wilder ramassa ses bagages et se dirigea vers l'escalier.

Il trouva le couloir du deuxième étage plongé dans l'obscurité et trébucha sur un sac de plastique bourré de détritiques qui obstruait sa porte.

Parvenu dans l'entrée, sa première impression fut que Helen était partie définitivement en emmenant les deux garçons avec elle. Les stores du salon étaient baissés, la climatisation coupée. Des jouets et des vêtements traînaient sur le sol.

Wilder ouvrit la porte de la chambre d'enfants. Ses deux garçons dormaient et respiraient avec peine dans l'air vicié. Un plateau garni des restes d'un repas de la veille était posé entre les lits.

Dans sa propre chambre, de l'autre côté du salon, Wilder constata qu'un des stores avait été levé. Un trait de lumière figée barrait les murs blancs. Wilder songea à la cellule qu'il avait filmée deux jours auparavant, dans l'aile « psychiatrique » de la prison. Helen reposait tout habillée sur le lit soigneusement fait. Il la crut endormie, mais comme il traversait la pièce sur la pointe des pieds, il s'aperçut qu'elle le suivait d'un regard sans expression.

« Richard... ça ne fait rien. » Sa voix était calme. « Je suis réveillée – depuis hier, depuis que tu as téléphoné. Le voyage était bon ? »

Elle voulut se redresser, mais Wilder lui maintint la tête sur l'oreiller. « Helen, les enfants... qu'est-ce qui se passe ici ? » « Rien. » Elle lui prit la main, lui adressa un sourire rassurant. « Ils avaient envie de dormir. Je n'ai rien dit. Ils n'ont pas autre chose à faire. Le soir, il y a trop de bruit. Je m'excuse de tout ce désordre. »

« Peu importe le désordre ! Pourquoi les enfants ne sont-ils pas à l'école ? » « C'est fermé – c'est fermé depuis ton départ. » « Et pourquoi donc ? » La passivité de sa femme énervait Wilder, qui se mit à tordre ses mains puissantes. « Helen, tu ne peux pas rester effondrée comme ça toute la journée. Et le jardin sur le toit ? Et la piscine ? »

« Tout ça n'existe que dans ma tête, je crois. C'est trop difficile... » Elle désigna la caméra posée aux pieds de Wilder. « C'est pourquoi ? »

« Je vais peut-être filmer un peu de métrage. Pour l'émission sur les tours. »

« Encore un documentaire sur les prisons ! » Son sourire ne portait pas trace d'humour. « Je peux te dire par où commencer. »

Wilder prit le visage de sa femme entre ses mains. Il éprouva la minceur des os sous ses doigts, comme pour s'assurer que la fragile armature était toujours en place. Il tirerait Helen de son apathie, d'une

manière ou d'une autre. Lorsqu'il l'avait connue, sept ans auparavant, alors qu'il travaillait pour une chaîne privée, c'était une assistante de production intelligente et pleine d'assurance, aussi prompte à la réplique que lui-même. Le temps qu'ils ne passaient pas au lit, ils le passaient à argumenter sans fin. Deux naissances plus tard et au bout d'un an dans la tour, elle était toujours plus repliée sur elle-même. Les occupations les plus élémentaires des deux garçons l'absorbaient entièrement ; même son activité de critique de livres pour enfants n'était en somme qu'une forme de retrait.

Wilder lui apporta un verre de la liqueur qu'elle aimait, puis, incertain de la meilleure attitude à adopter, il se redressa et se mit à masser les muscles de sa poitrine tout en réfléchissant. Ce qui le troublait le plus, après l'avoir quelque temps amusé, était que Helen ne remarquât plus ses liaisons avec les femmes célibataires de la tour. Lorsqu'il lui arrivait d'apercevoir Richard en conversation avec l'une d'elles, Helen s'approchait, traînant les garçons à sa suite, comme s'il ne lui importait plus désormais de savoir quelle surprise lui réservait la libido capricieuse de son mari. Plusieurs des conquêtes de Wilder étaient devenues les amies de sa femme. Ainsi de l'actrice dont il avait noyé le lévrier afghan dans la piscine, ou de la scripte qui vivait à l'étage au-dessus du leur. Cette dernière, une fille fort sérieuse qui lisait Byron en faisant la queue au supermarché, travaillait pour un producteur indépendant de films pornographiques – c'est du moins ce que Helen lui avait affirmé, le plus tranquillement du monde. « Elle doit noter les positions exactes entre chaque prise. Un travail intéressant. Je me demande quelle est la formation exigée, et quelles sont les chances de promotion... »

Wilder avait été choqué. Il était un peu prude et ne s'était jamais résolu à interroger la scripte. Lorsqu'ils faisaient l'amour dans son appartement du troisième, il éprouvait la sensation gênante qu'elle enregistrât machinalement chaque étreinte et chaque figure du congrès amoureux, de manière à pouvoir enchaîner sans faux raccord avec un autre amant si d'aventure il devait s'absenter. Le professionnalisme sans borne des gens de la tour avait parfois de quoi déconcerter.

Wilder regarda sa femme déguster la liqueur. Il caressait ses cuisses minces dans l'espoir d'obtenir d'elle une réaction. « Voyons, Helen, on dirait que tu attends la fin du monde. Nous allons tout remettre en ordre et emmener les gosses à la piscine.

Helen secoua la tête. « Il y a trop d'hostilité, ici. Il y en a toujours eu, mais à présent elle ressort. Les gens s'en prennent aux enfants – j'ai parfois l'impression qu'ils ne s'en rendent même pas compte. » Elle s'assit sur le bord du lit pendant que Wilder se changeait tout en observant par la fenêtre l'alignement des tours qui paraissait reculer

dans le lointain. « D'ailleurs, les habitants ne sont même pas en cause. C'est la tour... »

« Je sais. Mais quand l'enquête policière sera terminée, tu verras que tout se calmera. D'abord, il y aura dans tout l'immeuble un sacré sentiment de culpabilité. »

« L'enquête ? Quelle enquête ? »

« Mais au sujet de l'accident, voyons. Notre bijoutier qui est tombé de haut. »

Wilder saisit la caméra et ôta le pare-soleil de l'objectif.

« As-tu parlé à la police ? »

« Je n'en sais rien. J'essaie d'éviter tout le monde. » Elle fit un effort pour paraître moins éteinte et s'approcha de Wilder.

« Richard, as-tu jamais songé à vendre l'appartement ? Nous pourrions partir d'ici. Je parle sérieusement. »

« Helen... » Un instant abasourdi, Wilder baissa les yeux vers le petit visage résolu de sa femme. Il acheva de se dévêtir, comme si l'exhibition de sa solide poitrine et de ses lourdes hanches allait rétablir de quelque manière sa calme assurance.

« Cela équivaldrait à se laisser chasser. D'ailleurs, nous ne récupérerions jamais tout ce que nous avons payé. »

Il attendit que Helen, tête baissée, retournât vers le lit. Six mois plus tôt, à sa demande, ils avaient déjà quitté leur appartement du premier niveau. À l'époque, ils avaient sérieusement discuté la possibilité d'abandonner définitivement la tour, mais Wilder, pour des raisons qu'il ne comprit jamais pleinement, avait persuadé Helen de rester. Il refusait par-dessus tout d'admettre son échec, d'avouer qu'il n'avait pas pu traiter d'égal à égal avec les professionnels qui étaient ses voisins, qu'il n'avait pas su faire baisser les yeux à ces managers et à ces experts-comptables pleins de suffisance.

Lorsque ses deux fils, tout ensommeillés, pénétrèrent dans la chambre, Helen dit : « Peut-être pourrions-nous nous installer à un niveau supérieur ? »

Wilder réfléchissait sur la dernière remarque de Helen en rasant son lourd menton couturé d'anciennes cicatrices de rugby. Cette timide supplique revêtait une signification bien particulière – c'était comme si on avait doucement remué dans sa tête une très vieille ambition. Helen raisonnait en termes de promotion sociale, bien entendu : il s'agissait en réalité « d'emménager dans un meilleur environnement », de quitter ce faubourg prolétaire pour aller vivre dans les quartiers chics compris entre les quinzième et trentième niveaux, là où les couloirs étaient propres et où les enfants n'en seraient par réduits à aller jouer dans les rues, là où l'on respirait la tolérance et le raffinement.

Wilder avait autre chose en vue. En écoutant Helen qui parlait

aux enfants – sa voix calme, murmurante, semblait monter de l'intérieur d'un rêve profond – il s'examinait dans la glace ; il frappait sa poitrine et son abdomen musclés comme un boxeur professionnel qui se rassure avant un match. Au physique comme au moral, il était très probablement l'homme le plus fort de tout l'immeuble, et l'absence de combativité de Helen le contrariait. Il se rendait compte qu'il n'avait aucun moyen réel de venir à bout de cette sorte d'apathie. Son éducation pesait encore sur sa manière de réagir. Une mère hyperémotive l'avait entouré d'un amour exclusif en prolongeant son enfance aussi longtemps qu'elle l'avait pu ; c'est à elle qu'il devait ce qu'il se plaisait à considérer comme son inébranlable confiance en soi. Elle s'était séparée du père de Wilder – un falot personnage d'origine douteuse – alors que l'enfant était encore très jeune. Le second mariage, avec un comptable gentil mais passif et surtout passionné d'échecs, avait été entièrement dominé par les rapports entre la mère et son bouvillon de fils. Lorsqu'il fit la connaissance de Helen, Wilder crut naïvement qu'il désirait réellement être à son tour celui qui donne, et veiller entièrement sur sa future femme, lui procurer en quantité inépuisable sécurité et bonne humeur. Bien sûr, il le comprenait maintenant, jamais on ne change vraiment et, malgré ses grandes manifestations d'assurance, il avait besoin, aujourd'hui comme hier, qu'on s'occupe de lui. Une ou deux fois, dans les premiers temps de leur mariage, il s'était laissé aller à jouer à ces petits jeux qui lui plaisaient si fort quand il vivait près de sa mère. Mais jamais Helen n'avait pu se résoudre à le traiter comme un fils. Au fond, s'était dit Wilder, l'amour et le souci de l'autre sont des choses dont, pour sa part, elle ne tenait guère à s'encombrer. La dégradation de la vie dans la tour allait peut-être exaucer ses aspirations inconscientes plus vite qu'elle ne l'imaginait.

Tout en massant ses joues, Wilder prêtait l'oreille au ronflement irrégulier de l'air dans les conduits du climatiseur, derrière la douche. Trente-huit étages plus haut, les souffleries s'activaient. L'eau du robinet descendait elle aussi des réservoirs installés sur le toit, elle se précipitait dans les immenses puits vrillés au cœur de l'immeuble. Wilder songea aux infiltrations glacées des eaux souterraines dans une grotte.

Il entra dans sa détermination bien arrêtée de réaliser ce documentaire des mobiles très personnels. Le projet s'inscrivait dans une tentative soigneusement calculée pour affronter l'édifice, relever le défi physique qu'il présentait à ses yeux et enfin s'en rendre maître. Depuis quelque temps déjà, il le remarquait, il donnait les signes d'une puissante phobie de la tour. La pensée de l'immense masse de béton qui pesait sur lui ne le quittait pas, ni l'idée que son corps était le point de rencontre des lignes de force de l'immeuble ; Anthony Royal,

sans doute, avait prévu dans ses plans qu'il fût serré dans leur étau. La nuit, couché près de sa femme endormie, il s'éveillait souvent d'un rêve agité et, dans cette chambre où il étouffait, il sentait chacun des neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres appartements peser sur sa poitrine à travers le plafond et les murs, il les sentait chasser l'air de ses poumons. Il était certain d'avoir noyé le lévrier afghan, non parce qu'il détestait particulièrement la bête ou désirait faire souffrir sa maîtresse, l'actrice Jane Sheridan, mais parce qu'il voulait prendre une revanche sur les niveaux supérieurs. Quand le chien était venu tomber dans la piscine, Wilder, cédant à une impulsion cruelle mais violente, l'avait empoigné dans le noir et attiré sous l'eau. Pendant qu'il maintenait au-dessous de la surface le corps qui se débattait follement, il luttait bizarrement contre l'immeuble lui-même.

Il pensait encore à ces sommets distants en prenant sa douche. Il tourna à fond le robinet d'eau froide et laissa le jet glacé rugir sur sa poitrine et ses reins. Alors que Helen commençait à flancher, il se sentait plus résolu, tel un grimpeur enfin parvenu au pied de la montagne dont il a toute sa vie durant préparé l'ascension.

LA VILLE VERTICALE

WILDER pouvait bien tirer les plans de son ascension, choisir sa route vers les sommets – il lui apparut rapidement que si la désagrégation se poursuivait à son rythme actuel, il ne resterait bientôt plus grand-chose de la tour. Du côté des services, tout allait de travers. Il aida Helen à nettoyer l'appartement et s'efforça de ramener un peu de vie au sein de sa famille assoupie en relevant les stores et en s'ébrouant bruyamment dans le salon.

La tâche se révélait difficile. Toutes les cinq minutes, le climatiseur s'arrêtait et, avec la chaleur de l'été, un air fétide stagnait dans toutes les pièces. Wilder constata qu'il s'habituaît déjà à trouver normale cette atmosphère nauséabonde. Helen lui rapporta une rumeur qui circulait chez leurs voisins, selon laquelle les occupants des niveaux supérieurs auraient jeté des crottes de chien dans les conduits des appareils de climatisation. Au-dehors, des vents forts soufflaient sur les esplanades du complexe et venaient battre les niveaux inférieurs en s'engouffrant entre les piliers de béton. Wilder ouvrit les fenêtres dans l'espoir de laisser pénétrer un peu d'air frais, mais l'appartement fut bientôt empli de poussière de ciment. Quand il referma, une pellicule cendreuse couvrait déjà le dessus des placards et des rayonnages de la bibliothèque.

En fin d'après-midi, les habitants qui travaillaient à l'extérieur rentrèrent de leurs bureaux. Les ascenseurs étaient encombrés et bruyants. Trois d'entre eux ne fonctionnaient plus, les autres restaient bloqués par une foule d'habitants impatients de gagner leur niveau. Wilder avait ouvert sa porte et observait depuis le seuil ses voisins qui se bousculaient agressivement comme des mineurs irascibles remontant de leurs puits. Ils filaient sous son nez, attachés-cases et sacs à main brandis nerveusement comme des pièces d'armure.

Sur l'inspiration du moment, Wilder décida de mettre à l'épreuve ses droits de libre circulation dans l'immeuble et d'accès aux installations collectives, plus particulièrement à la piscine du trente-cinquième étage et au jardin en terrasse. Il prit sa caméra et se mit en route, suivi de l'aîné de ses fils. Les ascenseurs ultra-rapides, il eut vite fait de s'en rendre compte, étaient tous en dérangement, en réparation ou bien bloqués aux niveaux supérieurs par leurs portes maintenues entrouvertes. Le seul moyen d'avoir accès à eux était l'entrée privée, à

l'extérieur, et Wilder n'en possédait pas la clé.

Il ne s'en trouva que plus décidé à parvenir jusqu'au toit et attendit l'un des ascenseurs ordinaires qui l'emmènerait au moins jusqu'au trente-cinquième niveau. Lorsqu'une cabine se présenta, il joua des coudes et réussit à se faire une place parmi les passagers qui regardaient son fils de six ans avec une hostilité non déguisée. Parvenu au vingt-troisième niveau, l'ascenseur, pareil à quelque locomotive capricieuse d'une vieille ligne de banlieue, refusa d'aller plus loin. Une mêlée ouverte amena tout le monde dans le couloir. Il y eut un grand battement d'attachés-cases contre les portes des ascenseurs, geste rituel destiné sans doute à exprimer le mécontentement.

Wilder prit son fils dans ses bras, puis se dirigea vers l'escalier. Il était assez costaud pour grimper jusqu'à la terrasse. Mais, deux niveaux plus haut, un groupe d'habitants – et, parmi eux, le jeune chirurgien-dentiste agressif qui occupait l'appartement voisin de celui de Robert Laing – obstruait le passage. Ils s'affairaient à déboucher un vide-ordures. Wilder crut tout d'abord qu'ils étaient en train de trafiquer les conduits du climatiseur et se poussa vers l'avant, mais il fut promptement écarté d'un coup d'épaule par un homme en qui il reconnut le présentateur d'une chaîne rivale de télévision.

« L'accès à cet escalier est fermé, Wilder ! Vous ne comprenez donc pas ? »

« Comment ? » Le ton insultant de Crosland avait surpris Wilder.
« Que voulez-vous dire ? »

« Fermé ! Et d'ailleurs, qu'est-ce que vous faites ici ? »

Les deux hommes se firent face. L'agressivité du présentateur amusait Wilder, qui leva sa caméra comme s'il s'apprêtait à filmer le visage congestionné de son adversaire. Crosland lui intima, d'un geste impératif, l'ordre de décamper, et Wilder éprouva un instant la tentation de le mettre K.O. Mais il ne souhaitait pas bouleverser son fils, que cette atmosphère tendue énervait déjà suffisamment. Il se replia jusqu'aux ascenseurs et regagna les niveaux inférieurs. L'affrontement, tout banal qu'il fût, avait ébranlé Wilder. Ignorant Helen, il se mit à tourner en rond dans l'appartement en balançant à bout de bras sa caméra. Il ressentait une excitation confuse, due en partie à son projet de documentaire, mais aussi aux progrès de l'hostilité ambiante.

Il passa sur le balcon pour contempler les Alcatraz voisins qui le cernaient de leur hauteur. Le matériau, visuel et sociologique aussi bien, que constituaient ces immeubles était à peu près inépuisable. Il filmerait la façade de sa tour en hélicoptère, et aussi depuis le bâtiment le plus proche, à quatre cents mètres de là. Wilder imaginait déjà un zoom qui partirait d'un cadre large pour venir isoler en

soixante secondes un seul appartement, une cellule de cette termitière de cauchemar.

La première moitié de l'émission décrirait le fonctionnement de la tour en s'arrêtant aux erreurs de conception et aux nuisances mineures, tandis que la seconde moitié examinerait les retombées psychologiques de la vie dans une communauté de deux mille personnes emboîtées dans le ciel – tout, du taux de criminalité, de divorces et de déviations sexuelles au renouvellement des occupants, à leur santé, à la fréquence des insomnies et d'autres troubles psychosomatiques. Les témoignages accumulés depuis plusieurs décennies avaient eu beau laisser planer un doute sur la viabilité de la tour comme structure sociale, les considérations d'économie dans le domaine du logement social et du profit élevé chez les promoteurs privés n'en continuaient pas moins de faire jaillir vers le ciel ces villes verticales au détriment des besoins réels de leurs habitants.

Le climat mental qui règne dans les tours avait fait l'objet d'enquêtes dont les conclusions étaient accablantes. L'absence d'humour en constituait, aux yeux de Wilder, le trait le plus significatif – tous les témoignages s'accordaient sur ce point : les habitants des tours ne plaisantaient pas à leur sujet. La vie y était, au sens strict, « dépourvue d'événements ». En se fondant sur sa propre expérience, Wilder avait acquis la certitude que l'immeuble de grande hauteur n'était pas une forme d'habitat assez souple pour fournir le genre de foyer où les activités seraient encouragées, par opposition à un simple endroit où manger et dormir. La vie dans les tours exigeait un certain type de comportement, soumis, réservé, peut-être même un peu désaxé. Un psychotique prendrait son pied, ici, songea Wilder. Le vandalisme avait ravagé ces grands ensembles depuis leur mise en service. Chaque taxiphone démolì, chaque poignée arrachée à une porte coupe-feu représentait un acte de résistance contre le décervelage.

Ce qui irritait Wilder plus que tout était de voir comment un agglomérat apparemment homogène de gens aux revenus élevés avait pu se scinder en trois camps hostiles. Les vieilles divisions sociales fondées sur la puissance, le capital et l'égoïsme avaient resurgi, ici comme ailleurs.

De fait, c'était bien à une redistribution verticale des trois classes traditionnelles que la tour avait d'ores et déjà procédé. La galerie commerciale du dixième traçait une frontière nette entre le « prolétariat » des neuf premiers niveaux, qui groupait les hôtesse de l'air et d'autres techniciens de cinéma, et la section médiane, du dixième au trente-cinquième niveau – ce dernier, grâce à son restaurant et sa piscine, marquait une autre frontière. Là vivaient les classes moyennes de la tour, c'est-à-dire les représentants, égoïstes

mais dociles au fond, des professions libérales : avocats, médecins, experts-comptables et conseillers financiers ; des gens qui travaillaient non pour leur propre compte, mais pour celui de grands centres médicaux ou de vastes entreprises. Puritains et disciplinés, ils offraient au monde la façade unie de ceux qui sont prêts à se battre pour s'accommoder des secondes places.

Au-dessus d'eux, il y avait la classe supérieure des cinq derniers niveaux, la discrète oligarchie des entrepreneurs et des petits Césars d'affaires, des actrices de la télévision et des mandarins de l'université, avec leurs ascenseurs ultra-rapides et leurs services particuliers, avec leurs escaliers couverts de tapis. C'était eux, et eux seuls, qui faisaient la loi dans la tour, eux dont les doléances étaient entendues d'abord, eux qui dominaient subtilement la vie de l'immeuble, eux qui arrêtaient à quels moments les enfants pourraient utiliser la piscine et le jardin de la terrasse, eux qui décidaient des menus au restaurant et des charges élevées qui leur permettaient de s'assurer la quasi-exclusivité du territoire ; eux, surtout, dont l'habile parrainage assurait l'ordre parmi les classes moyennes, grâce à la stratégie de la carotte de l'amitié, ou de l'approbation, constamment agitée au bout d'un bâton.

La pensée de ces habitants triés sur le volet qui, depuis leurs redoutes inaccessibles, le dominaient de manière aussi absolue qu'un seigneur médiéval dominait son serf, emplissait Wilder d'un ressentiment et d'une impatience toujours croissants. Mais organiser la riposte, sous quelque forme que ce fût, n'était pas chose aisée. Il pourrait sans trop de peine jouer les meneurs populaires et devenir le porte-parole de ses voisins des niveaux inférieurs, mais ceux-ci manquaient de cohésion et même de la conscience élémentaire de leur intérêt. Ce rassemblement apathique d'employés de lignes aériennes, de techniciens et de tenanciers de boutiques dans le vent n'avait aucune chance face aux professionnels disciplinés de la section médiane. Ils étaient trop indolents ; on sentait chez eux une tendance à supporter une quantité anormale de vexations, jusqu'au moment où ils se contenteraient de plier bagages et de disparaître. L'instinct du territoire, social et psychologique, s'était en somme atrophié en eux jusqu'à les rendre mûrs pour l'exploitation.

Pour rallier ses voisins, Wilder avait besoin de quelque chose qui leur donnerait un sentiment puissant de leur identité. L'émission remplirait ce rôle à merveille ; de plus, elle le ferait en des termes qu'ils pourraient comprendre. Elle donnerait à toutes leurs rancœurs une forme dramatique, elle dénoncerait l'usage abusif des services et de l'équipement auquel se livraient les habitants d'en haut. Il y aurait lieu peut-être de fomenter en douce quelques troubles supplémentaires, afin d'envenimer les tensions dans l'immeuble.

Mais Wilder devait bientôt découvrir que son scénario était déjà écrit.

Enflammé par sa propre résolution, Wilder décida d'épargner un moment à sa femme et à ses enfants le spectacle de son continuel va-et-vient. Le climatiseur ne fonctionnait plus que cinq minutes par heure et, au crépuscule, on étouffait dans l'air moite de leur appartement. L'écho de conversations trop bruyantes et de chaînes haute-fidélité jouant à plein volume se répercutait de balcon en balcon au-dessus d'eux. Helen longea les portes-fenêtres déjà fermées et pressait ses mains gourdes contre les crémones comme si elle avait voulu repousser la nuit.

Wilder avait l'esprit trop occupé pour venir à son aide. Il sortit son maillot de bain et une serviette, puis se mit en route vers la piscine du dixième. Quelques coups de téléphone à ses voisins l'avaient assuré que ceux-ci seraient heureux de prêter leur concours à l'émission, mais il avait besoin de participants des niveaux moyens et supérieurs.

Les ascenseurs déréglés n'avaient pas été remis en service. Wilder emprunta l'escalier, dont certaines portions avaient été transformées en décharge publique par les soins des habitants d'en haut. Des débris de verre couvraient les marches et entaillèrent ses semelles.

Il y avait foule dans la galerie marchande. Des gens tournaient en rond et s'époumonaient comme s'ils attendaient l'ouverture d'une réunion politique. Normalement déserte à cette heure, la piscine était pleine de baigneurs qui folâtraient dans l'eau, poussaient leur voisin depuis le bord du bassin ou éclaboussaient les cabines. Le surveillant était parti définitivement ; sa loge était vide et, déjà, la piscine avait un petit air négligé ; des serviettes abandonnées traînaient dans les rigoles d'écoulement.

Wilder aperçut Robert Laing sous la douche. Le médecin tourna le dos à son approche, mais Wilder ignora la rebuffade et s'installa sous le jet voisin. Les deux hommes s'adressèrent quelques mots tout en observant une prudente réserve. Wilder avait toujours trouvé quelque agrément à la compagnie du physiologiste, et sa façon de reluquer les filles au passage n'était pas pour lui déplaire, mais aujourd'hui Laing semblait vouloir le prendre de haut. L'atmosphère de conflit l'avait affecté, lui aussi.

« La police est-elle déjà venue ? » demanda Wilder par-dessus le tumulte, tandis qu'ils se dirigeaient vers les plongeoirs.

« Non, vous l'attendez ? » Laing avait l'air réellement surpris.

« Ils vont vouloir interroger les témoins. Que s'est-il passé, en réalité ? A-t-il été poussé ? Sa femme a l'air assez costaud pour ça – elle cherchait peut-être une séparation rapide ? »

Laing sourit patiemment, comme si cette remarque d'un goût douteux était bien tout ce qu'il pouvait attendre de la part de Wilder. Son regard, tellement perçant d'ordinaire, restait volontairement évasif, rebelle à toute interrogation. « Je ne sais rien de cet accident, Wilder. Ce pourrait être un suicide. Êtes-vous personnellement intéressé ? »

« Pas vous, Laing ? N'est-il pas étrange qu'un homme puisse faire une chute de quarante étages sans qu'il y ait la moindre enquête ? »

Laing monta sur le plongeur. Wilder s'aperçut que son corps était remarquablement musclé, comme s'il avait pris pas mal d'exercice récemment, et fait, par exemple, régulièrement ses douzaines de tractions.

Laing attendait qu'un coin du bassin fût libre. « Je pense que nous pouvons faire confiance à ses voisins pour s'occuper de tout. »

Wilder éleva la voix. « J'ai travaillé à mon projet d'émission. La mort du bijoutier fournirait un bon point de départ, non ? »

Laing regarda Wilder avec un intérêt soudain, puis hocha la tête. « Si j'étais vous, Wilder, je laisserais tomber. » Il avança jusqu'au bord de la planche, prit un double élan et exécuta un plongeon impeccable dans l'eau jaunie.

Wilder se retira vers la partie peu profonde du bassin, où il demeura, seul, à observer les ébats de Laing et de ses amis. Quelques jours auparavant, il fût allé les rejoindre, d'autant plus qu'il y avait dans le groupe deux femmes séduisantes : Charlotte Melville, à qui, depuis plusieurs jours, il n'avait pas été reparler de leur projet d'association de parents, et l'alcoolique débutante Eleanor Powell, ex-critique cinématographique qui parlait à présent des émissions de télévision dans un magazine de mode. Wilder avait nettement été tenu à l'écart. La façon insistante dont Laing s'était adressé à lui par son nom de famille, le vague de ses propos concernant le décès du bijoutier étaient destinés à rétablir la distance entre eux, tout comme son retrait de l'émission qui, naguère, l'intéressait si fort – à vrai dire, c'était en grande partie l'approbation de Laing qui avait incité Wilder à avancer le projet jusqu'au stade d'un premier traitement. Sans doute Laing, tourmenté par un excessif besoin de quiétude, n'avait-il aucun désir de voir la folie collective des habitants de la tour, leurs jalousies et leurs querelles puériles s'étaler sur tous les écrans de télévision du pays.

Et s'il avait obéi à une impulsion toute différente – un besoin de dissimuler, aux autres mais surtout à soi-même, la conscience de ce qui était réellement en train de se passer dans l'immeuble, de façon que les événements pussent suivre leur logique propre et prendre un cours plus aberrant encore ? Malgré tout l'enthousiasme qu'il professait pour ce projet d'émission, Wilder n'en avait jamais discuté

avec quelqu'un d'extérieur à la tour. Même Helen, parlant à sa mère par téléphone dans l'après-midi, avait tenu des propos très vagues. « Tout se passe bien. Il y a quelques problèmes avec la climatisation, mais on est en train de s'en occuper. »

Cette méfiance croissante à l'égard du monde réel n'étonnait plus Wilder. Le mystère de la mort du bijoutier s'expliquait par une décision en vertu de laquelle les désordres de la tour ne regardaient que ses occupants. Un millier de personnes au moins avaient dû voir le corps. Wilder se rappelait le saisissement éprouvé, lorsqu'il avait passé sur son balcon, non à la vue du cadavre, mais à celle du public considérable qui s'étagait jusqu'au ciel. Quelqu'un s'était-il chargé de prévenir la police ? Pour Wilder la chose était allée de soi, mais à présent il avait des doutes. Il lui semblait difficile d'admettre que cet homme maniéré et imbu de lui-même eût songé à se suicider. Or, personne ne se posait la moindre question ; les gens acceptaient l'éventualité du meurtre de la même manière que les nageurs de la piscine acceptaient la présence des bouteilles de vin et des boîtes de bière qui roulaient sous leurs pieds lorsqu'ils arpentaient le sol carrelé.

Dans la soirée, les méditations de Wilder passèrent au second plan de la lutte pour préserver son équilibre mental. Comme il s'installait à table avec Helen après avoir couché les enfants, une brusque panne de courant les plongea dans l'obscurité. Assis face à face sans bouger, ils restèrent à écouter le vacarme incessant qui régnait dans le couloir – les algarades entre voisins dans le hall des ascenseurs, le hurlement des transistors par les portes entrouvertes.

Helen se mit à rire. Pour la première fois depuis des semaines, elle était détendue. « Dick, c'est un énorme goûter d'enfants qu'on ne peut plus contrôler. » Elle étendit la main pour calmer Wilder. Sous la faible lueur qui leur parvenait de la tour la plus proche, son visage mince était d'un calme presque irréel ; on aurait dit qu'elle ne se sentait plus impliquée dans les événements qui se déroulaient autour d'elle.

Wilder réussit à ne pas éclater, il se tenait ramassé dans la pénombre de son coin de table ; plus d'une fois, l'envie le prit de plonger son poing dans la soupière. Quand la lumière revint, il tenta de téléphoner au gérant. Le standard était pris d'assaut ; une voix enregistrée finit par lui répondre que le gérant était souffrant, et que toutes les plaintes lui seraient communiquées sur bande afin d'être dûment examinées.

— Seigneur, il va écouter toutes ces bandes. Il doit y en avoir des kilomètres...

— En es-tu sûr ? répliqua Helen. Peut-être que les autres sont satisfaits. Tu es peut-être le seul à te plaindre.

La panne avait affecté le système de climatisation. Les bouches d'aération des murs crachaient de la poussière. Exaspéré, Wilder se frappa les poings. La tour était un persécuteur hargneux décidé à leur faire subir toutes les brimades imaginables. Wilder s'efforça de refermer les grilles, mais au bout de quelques minutes, tout le monde fut obligé de courir se réfugier sur le balcon. Leurs voisins se pressaient tout contre leurs balustrades et tordaient le cou en direction du toit dans l'espoir d'apercevoir les coupables.

Lorsque Wilder décida de faire un tour dans la cour, Helen errait de nouveau à travers l'appartement avec l'air d'une évaporée et souriait aux jets de poussière. Wilder constata que tous les ascenseurs étaient une fois de plus bloqués dans la partie supérieure de l'immeuble. Un grand nombre de ses voisins s'étaient groupés dans le hall d'attente. Ils martelaient les portes en mesure et hurlaient à la provocation.

Wilder se fraya un chemin vers le centre de l'attroupement, où deux pilotes de ligne, juchés sur une banquette, sélectionnaient les membres d'un commando de représailles. Wilder attendit son tour en essayant d'attirer leur attention, jusqu'au moment où il comprit que la « mission » consistait uniquement à gagner le trente-cinquième niveau pour uriner publiquement dans la piscine.

Wilder s'apprêtait à argumenter, à les avertir que ce genre de contestation puérile ne pouvait que leur être dommageable, qu'il était inutile d'envisager des expéditions punitives tant qu'ils ne seraient pas organisés, car ils demeureraient trop exposés à des mesures de rétorsion, mais à la dernière minute il renonça et s'écarta du groupe. Il marcha jusqu'à la porte de communication avec l'escalier. Désormais, il le sentait, il n'était plus solidaire de cette foule d'excités qui s'exhortaient mutuellement à un futile exercice. Leur véritable ennemi n'était pas l'ordre social de la tour, la hiérarchie étagée, mais l'image de l'immeuble dans leurs esprits : toutes ces strates de béton qui les ancrèrent au sol.

Un hurra s'éleva soudain, suivi d'un concert de cris d'animaux : un ascenseur venait enfin de quitter le trente-cinquième niveau ; la course zigzagante des voyants qui s'allumaient à chaque étage permettait de suivre sa descente. Pendant qu'il se rapprochait, Wilder songeait à Helen et aux deux garçons ; déjà, il savait que sa décision de se désolidariser de ses voisins n'était pas motivée par le souci de protéger sa propre famille.

L'ascenseur était là. Ses portes s'ouvrirent, et il y eut un silence. L'un des voisins de Wilder, un aiguilleur du ciel homosexuel qui avait l'habitude de dîner au restaurant du trente-cinquième, était étendu à demi-conscient sur le sol de la cabine. Il détourna son visage tuméfié de la foule qui l'observait, et fit le geste de boutonner la chemise

déchirée qui lui pendait des épaules. Wilder put le voir en pleine lumière lorsque la foule s'écarta. Sidéré par cette preuve de violence ouverte, il entendit quelqu'un annoncer que deux nouveaux étages, le cinquième et le huitième, étaient plongés dans le noir.

DANGER DANS LES RUES DU CIEL

TOUTE la journée, Richard Wilder se prépara à son ascension. Dès le matin, au terme d'une nuit de tumulte passée à calmer ses deux fils et sa femme que secouaient des crises de rire nerveux, il partit pour les studios. Là, il annula tous ses rendez-vous et annonça à sa secrétaire qu'il serait absent les jours suivants. Pendant qu'il parlait, il ne remarqua pas la mine perplexe de la jeune femme, ni les regards curieux de ses collègues des bureaux voisins – de son visage massif, il n'avait rasé que la joue gauche, et il portait encore ses vêtements de la veille. Épuisé, il s'endormit un moment sur son bureau ; sa secrétaire le vit sombrer en ronflant parmi le courrier non ouvert. Au bout d'une heure à peine, il fourra ses affaires dans son attaché-case et regagna la tour.

Ce petit voyage vers le monde du dehors avait eu pour Wilder l'irréalité des rêves. Il abandonna sans la fermer sa voiture dans le parking et se dirigea vers l'entrée de l'immeuble. Il se sentait pénétré d'un sentiment croissant de soulagement. Même les détritiques qui jonchaient les allées, les bouteilles vides, les carrosseries maculées d'ordures, les pare-brise pulvérisés ne faisaient bizarrement que renforcer sa conviction : les seuls événements réels de sa vie étaient ceux qui se produisaient à l'intérieur de la tour.

Bien qu'il fût onze heures passées, Helen et les enfants dormaient encore. Une pellicule de poussière blanche recouvrait le mobilier. Wilder eut l'impression d'apercevoir trois dormeurs au cœur d'une forêt pétrifiée, il se sentait comme un voyageur qui retrouve sa maison après que les sédiments d'un temps immémorial s'y sont déposés. Durant la nuit, il avait colmaté les bouches d'aération ; l'appartement était vide de tout bruit comme de tout mouvement. Wilder baissa les yeux vers sa femme endormie sur le lit au milieu des livres pour enfants dont elle faisait la critique. Conscient que dans quelques heures il la quitterait, il regretta un instant qu'elle ne fût pas assez forte pour le suivre. C'est ensemble qu'ils auraient escaladé la tour.

Wilder avait besoin de réfléchir plus clairement à son projet d'ascension. Il entreprit de nettoyer l'appartement. Il balaya du balcon les mégots, les préservatifs, les débris de verre et les journaux froissés qui y avaient été jetés depuis les niveaux supérieurs. Il ne savait plus à quel moment précis était intervenue sa décision de grimper jusqu'au

sommet de la tour, et n'avait pas davantage idée de ce qu'il ferait une fois là-haut. Par contre, il était très conscient de l'abîme qui séparait la réalité de ce banal trajet jusqu'à la terrasse – il suffisait d'appuyer sur une touche d'appel – du mythe de l'ascension qui s'était emparé de son esprit.

Ce même abandon à une logique plus puissante que la raison apparaissait nettement dans le comportement des voisins de Wilder. Celui-ci put s'en rendre compte en écoutant les derniers ragots qui s'échangeaient dans le hall d'attente des ascenseurs. En début de matinée, une véritable rixe avait opposé les occupants du neuvième niveau à ceux du onzième. La galerie commerciale était bel et bien devenue un no man's land séparant deux armées ennemies. Or, personne ne semblait s'étonner de cette guerre de harcèlement, ni de la montée de la violence. Le train-train quotidien suivait son cours ; le supermarché, le salon de coiffure, le marchand de vins accueillaient leurs clients. La tour savait s'accommoder de cette logique double. Lorsque les habitants décrivaient la recrudescence des hostilités, c'était sur le ton calme et pratique des civils qui font face à un nouveau bombardement dans une ville déchirée par la guerre. Il vint à l'esprit de Wilder, pour la première fois, que tous ceux qui vivaient dans la tour se réjouissaient de la détérioration de l'équipement collectif et de l'atmosphère de conflit qui grandissait entre eux : tout cela les rapprochait et mettait fin à leur isolement glacial des mois précédents.

Wilder passa l'après-midi à jouer avec ses fils en attendant que le soir tombe. Helen circulait en silence dans l'appartement et semblait à peine consciente de sa présence. Un masque cireux dépourvu d'expression avait remplacé le visage tordu par les crises de rire nerveux de la veille. Par moments, un tic vacillait à la commissure gauche de ses lèvres et semblait refléter un profond tremblement intérieur. Assise à la table du dîner, elle arrangeait d'un geste mécanique les cheveux des enfants. Wilder se sentait incapable de l'aider. En l'observant, il fut sur le point de croire que c'était elle qui allait le quitter, et non le contraire.

Le jour commençait à décliner ; Wilder vint épier le retour au bercail. Parmi les premiers arrivants, il remarqua Jane Sheridan, la maîtresse du lévrier noyé par ses soins. Six mois plus tôt, Wilder avait mis un terme à sa brève liaison avec l'actrice – il appréciait aujourd'hui l'ironie de la chose – parce que l'effort de se rendre chez elle, au trente-septième niveau, lui paraissait trop grand. Il ne se sentait pas lui-même, dans l'appartement de Jane ; il ne parvenait pas à oublier la distance qui le séparait du sol ; sans cesse, il repensait à sa femme et à ses enfants, perdus dans les gisements profonds de l'immeuble comme les femmes et les enfants exploités dans les mines

au XIX^e siècle. Lorsqu'ils faisaient l'amour en regardant la télévision dans sa chambre aux murs tapissés de chintz, Wilder se croyait en train de survoler la ville dans un avion privé équipé d'un bar et d'un salon particulier. Leurs conversations, jusqu'à la diction et au choix du vocabulaire, étaient entièrement codées, comme celles de deux étrangers installés sur des sièges voisins à bord d'un avion de ligne.

Sous les yeux de Wilder, Jane marcha jusqu'à l'entrée réservée aux usagers des ascenseurs ultra-rapides. Elle se frayait négligemment un chemin parmi les bouteilles brisées et les boîtes de conserve vides. Un aller simple jusqu'à son appartement mènerait presque Wilder au sommet de la tour, comme un coup chanceux au jeu de l'oie. Il lui suffirait de lancer les dés une fois.

Helen s'occupait de coucher les garçons. Elle avait disposé la coiffeuse et une armoire autour de leur lit pour essayer de les protéger un peu du bruit qui se prolongerait tard dans la nuit.

« Richard... ? Tu t'en vas... ? »

À ces mots, elle parut émerger un instant du puits profond où elle s'était réfugiée, elle comprit l'espace de quelques secondes qu'elle allait se retrouver seule avec ses enfants.

Wilder attendit la fin de ce moment de lucidité. Il savait qu'il lui serait impossible de décrire à Helen la mission qu'il s'était assignée. Elle resta assise en silence au bord du lit avec une main posée sur la pile de livres d'enfants. Elle le suivit des yeux dans la glace sans changer d'expression tandis qu'il gagnait la cursive.

La montée jusqu'au trente-septième niveau ne tarda pas à se révéler plus difficile que Wilder ne l'avait prévu. Les cinq ascenseurs ultra-rapides étaient en dérangement, ou bien bloqués, portes ouvertes, tout en haut de leurs cages, comme les wagons particuliers d'un chemin de fer vertical.

Les voisins de Wilder se pressaient dans le hall d'attente du deuxième niveau. Les uns étaient en costume trois-pièces, les autres en tenue de plage et ils palabraient comme des touristes mécontents de s'être laissé surprendre par une crise monétaire. Wilder se fraya un chemin parmi eux jusqu'à l'escalier. Il aurait de meilleures chances de trouver un ascenseur au dixième niveau.

Au cinquième, il croisa une douzaine de membres du corps expéditionnaire recruté par le pilote de ligne. Mécontents, visiblement secoués, ils rentraient d'une nouvelle mission manquée et répondaient par leurs cris aux gens qui les conspuaient du haut de l'escalier. L'accès au dixième niveau avait été obstrué par des chaises et des pupitres en provenance de l'école primaire, et le commando, composé de parents d'élèves, s'était employé sans succès à remettre en place les pupitres sous le harcèlement incessant d'habitants des étages médians

qui attendaient impatiemment l'arrivée du livreur chez le marchand de vins.

Wilder se hâta de contourner le groupe. Lorsqu'il atteignit le dixième niveau, les défenseurs avaient levé le camp. Il enjamba les pupitres brisés qui encombraient les dernières marches. Crayons et stylos étaient éparpillés sur le sol. Wilder regretta de ne pas avoir pris sa caméra en apercevant deux habitants du dix-huitième niveau, un ingénieur chimiste et un directeur du personnel, qui s'étaient installés près de la porte, caméra au poing, pour filmer soigneusement la scène. Ils suivirent la montée de Wilder.

Wilder abandonna les deux hommes au tournage de leurs louches actualités privées et poussa les portes battantes qui donnaient sur la galerie commerciale. Des centaines d'habitants se bousculaient au milieu des casiers à bouteilles et des étagères où s'alignaient les paquets de détergent ; leurs chariots métalliques se heurtaient en un enchevêtrement de fil de fer chromé ; des voix irritées dominaient le chant des caisses enregistreuses. Non loin de cette cohue, une rangée de clientes assises sous le casque, dans le salon de coiffure, lisaient tranquillement leurs magazines ; imperturbables, les deux caissiers de service à la banque faisaient leurs comptes.

Wilder renonça à traverser la galerie et se dirigea vers la piscine déserte. Le niveau de l'eau avait baissé d'au moins quinze centimètres – un voleur avait-il détourné ce volume de liquide jaunâtre ? Wilder fit le tour du bassin. Une bouteille de vin, vide, flottait au centre, entourée d'emballages de cigarettes froissés et de mégots de cigare défaits. Un journal dérivait mollement sous les plongeoirs et ses gros titres flous étaient comme un message d'un autre monde.

Dans le hall d'attente, toute une foule se pressait devant les portes des ascenseurs. Leurs bras étaient chargés de paquets venant de chez le traiteur et de cartons de boissons alcoolisées, matière première des réceptions provocantes qui n'allaient pas tarder à commencer. Wilder retourna vers l'escalier. Les passagers finiraient bien par s'arrêter, à un niveau ou à un autre, et il aurait sa chance de sauter à bord.

Il grimpa les marches deux par deux. L'escalier était désert – plus on s'élevait dans l'immeuble, plus les habitants répugnaient à l'utiliser, comme si cela allait en quelque manière les déconsidérer. Tout en progressant, Wilder regardait par les fenêtres le parking diminuer à sa vue. Au loin, le bras du fleuve s'étirait vers l'horizon assombri de la capitale – étrange flèche de signalisation qui marquait la direction d'un monde oublié.

Comme il allait franchir les dernières marches, encombrées de boîtes de conserve et d'emballages de cigarettes, qui menaient au quatorzième niveau, Wilder sentit un mouvement quelque part au-

dessus de lui. Il s'arrêta et leva la tête. Le grondement de sa respiration tranchait sur le silence. Lancée trois étages plus haut, une chaise de cuisine descendait en tournoyant vers lui. Il recula en grimaçant au moment où la chaise venait ricocher contre la rampe et le frappait au bras droit avant de poursuivre sa chute.

Wilder s'accroupit contre les marches, de manière à se trouver protégé par le surplomb de l'étage supérieur. Il massa son bras meurtri. Ils étaient au moins trois ou quatre à l'attendre là-haut en raclant ostensiblement leurs gourdins contre les barreaux de la rampe métallique. Crispant les poings, Wilder se mit à chercher une arme. Danger dans les rues du ciel – sa première réaction fut de se précipiter en haut des marches et de contre-attaquer. Avec son physique, il se sentait capable de mettre en déroute n'importe quel trio de directeurs commerciaux ou d'avocats d'affaires avec bedaine mais sans entraînement – ces gens-là étaient simplement poussés par leurs épouses sur la voie d'une violence bien élevée. Toutefois, Wilder se maîtrisa et renonça à une attaque de front. Il parviendrait au sommet de la tour par la ruse plutôt que par la force brutale.

Il redescendit jusqu'au treizième palier. Le bruissement des câbles d'ascenseur lui parvenait à travers les parois. Les passagers descendaient à leurs niveaux respectifs. Mais les portes d'accès au couloir, ici, avaient été verrouillées. Il vit un visage grimacer dans sa direction ; une main aux ongles soignés l'invita poliment à disparaître.

Toutes les portes jusqu'au dixième étaient bouclées ou barricadées. Frustré dans son espérance, Wilder regagna la galerie commerciale. La foule se pressait toujours autour des ascenseurs. Apparemment, les gens s'étaient rassemblés par niveaux, et chaque groupe réquisitionnait sa propre cabine.

Wilder s'éloigna d'eux en direction du supermarché. Le personnel était parti après avoir fermé les tourniquets, et les étagères étaient vides. Wilder franchit d'un bond l'un des points de contrôle et se dirigea vers la remise, à l'arrière du magasin. Là, caché par les pyramides de cartons vides, se trouvait l'un des trois centres nerveux de l'équipement collectif de la tour, comprenant la colonne montante – les canalisations de l'électricité, de l'eau et du conditionnement de l'air – ainsi qu'un monte-charge.

La cabine qui descendait à présent lourdement vers lui avait la taille d'un pont transbordeur de porte-avions ; elle pouvait contenir des blocs-cuisine ou des salles de bains tout équipées, aussi bien que les immenses toiles d'action painting ou de peintres du pop art qui avaient la préférence des habitants.

Comme il tirait à lui la grille d'acier, Wilder vit qu'une jeune femme aux épaules maigres se dissimulait derrière le tableau de commande. Pâle, visiblement sous-alimentée, elle observait Wilder

avec intérêt, comme si elle était heureuse de l'accueillir dans ce domaine privé.

« Jusqu'où voulez-vous monter ? lui demanda-t-elle. Nous pouvons aller n'importe où. Je vous accompagnerai. »

Wilder la reconnut : c'était une masseuse du sixième niveau, l'une de ces « errantes » toujours à la dérive dans l'immeuble, dont elles formaient comme une seconde population, la faune d'un monde intérieur. « Très bien – alors, disons le trente-cinquième niveau ? »

« Les gens du trentième sont plus agréables », dit-elle. Elle manœuvra adroitement les touches de contrôle, et les lourdes grilles se refermèrent. En quelques secondes, le pesant engin prit sa vitesse d'ascension. La jeune masseuse adressa à Wilder un sourire d'encouragement. Elle paraissait s'animer, maintenant que la cabine bougeait. « Si vous voulez monter plus haut, je vous guiderai. Il y a beaucoup de conduits d'air, vous savez. L'ennui, c'est qu'on y trouve des chiens, à présent – ils commencent à devenir affamés... »

Une heure plus tard, lorsqu'il posa le pied sur la somptueuse moquette du hall du trente-septième niveau, Wilder prit conscience qu'il venait de découvrir un second immeuble niché à l'intérieur de celui qu'il avait habité jusqu'ici. La jeune masseuse était repartie pour ses montées et descentes sans fin dans les ascenseurs de service, lesquels n'étaient que les navires d'une odyssée qui se déroulait dans sa tête. Pendant sa longue randonnée en compagnie de la jeune femme – ils avaient emprunté un second monte-charge entre le vingt-cinquième et le vingt-huitième niveau, suivi un labyrinthe de passages montants et descendants près d'enclaves hostiles et pris un dernier ascenseur pour un trajet d'un étage – Wilder avait pu voir comment les habitants des sections médiane et supérieure de la tour s'étaient organisés.

Alors que ses voisins d'en bas étaient restés un ramassis confus d'aigris unis par leur seule impuissance, les gens des hauteurs s'étaient formés en groupes de trente appartements contigus choisis sur trois ou quatre étages. Il s'agissait de clans à la structure souple fondée sur l'architecture des couloirs, des halls et des puits d'ascenseur. Il y avait à présent une vingtaine de ces groupes, et chacun concluait avec ses voisins des alliances locales. Dans les domaines de l'autodéfense et de la surveillance du territoire, on redoublait d'activité. Des barricades étaient érigées, des portes coupe-feu verrouillées, des détritiques jetés dans les escaliers ou sur les paliers rivaux.

Au vingt-neuvième étage, Wilder découvrit une commune exclusivement féminine qui réunissait une grappe d'appartements sous l'autorité d'une femme âgée au physique et à la personnalité imposants, auteur de livres pour enfants. Elle partageait un appartement avec trois hôtes de l'air du premier niveau. Wilder

traversa la commune sur la pointe des pieds, bien content de la compagnie de la jeune masseuse. L'hostilité des couples de femmes qui l'interrogeaient depuis leur porte entrouverte ne laissa pas de l'inquiéter, car elle venait moins de sa qualité d'homme que de son désir évident d'accéder à un niveau supérieur au leur.

Ce fut avec soulagement qu'il émergea au trente-septième étage. Pourtant, il demeura un moment sans bouger car il trouvait louche que personne ne fût de faction dans le hall. Les occupants ne se doutaient peut-être pas de ce qui se tramait sous leurs pieds. La moquette qui recouvrait les coursives était assez épaisse pour les isoler même de l'enfer.

Il longea le couloir qui menait à l'appartement de Jane Sheridan. Elle serait peut-être surprise de le voir, mais Wilder se sentait sûr d'arriver à passer la nuit avec elle. Le lendemain, il pourrait s'installer à demeure – il rendrait désormais visite à Helen et à ses enfants en allant aux studios ou en en revenant.

La voix de Jane répondit à son coup de sonnette, grave, masculine, devenue familière après d'innombrables dramatiques à la télévision. La porte s'ouvrit, mais Jane avait mis la chaîne de sûreté. Au regard que lui lança la jeune femme – elle le reconnut tout de suite –, Wilder comprit qu'elle avait attendu son arrivée. Elle avait un air détaché et gêné à la fois, l'air de quelqu'un qu'on oblige à suivre des yeux la victime d'un accident imminent. Wilder se rappela qu'il avait dû avouer sa destination à l'une des patrouilles de femmes.

— Jane, tu m'attendais. Je suis extrêmement flatté...

— Wilder, je... je ne peux pas...

Avant qu'il ait pu répondre, la porte de l'appartement voisin s'ouvrit brutalement et deux hommes en sortirent, le regard franchement hostile : un conseiller financier du quarantième et un chorégraphe musculeux avec qui Wilder s'était souvent exercé au médecine-ball, dans le gymnase du dixième.

Wilder comprit alors qu'il avait droit à un comité d'accueil. Il fit demi-tour pour s'enfuir, mais le couloir aussi était bloqué : un groupe de six hommes venait de surgir du hall des ascenseurs. Ils portaient des survêtements et des tennis blanches ; on les aurait pris à première vue pour une équipe d'haltérophiles sur le retour, chacun balançant à bout de bras sa massue de bois verni. À la tête de ce groupe un peu croulant mais néanmoins alerte, composé d'un agent de change, de deux pédiatres et de trois universitaires, il y avait Anthony Royal, l'architecte. Il était vêtu de sa sempiternelle saharienne blanche, qui ne manquait jamais d'irriter Wilder. Ce genre de vêtement n'eût convenu qu'à un chef de corps excentrique ou à un gardien de zoo. Les lumières du couloir jouaient sur ses cheveux clairs et, détail troublant, mettaient en valeur les cicatrices de son front qui surmontaient son

expression déterminée comme une ligne de points d'interrogation railleurs. Tout en marchant Royal faisait tourner entre ses doigts, comme une canne étincelante, sa béquille chromée. Wilder avait les yeux fixés sur ce tube de métal brillant, et attendait avec plaisir le moment où il en ferait une écharpe autour du cou de l'architecte.

Bien qu'il se sût pris au piège, Wilder ne put s'empêcher d'éclater de rire à la vue de cette troupe bouffonne. Quand, après avoir faibli une première fois, les lumières s'éteignirent tout à fait, il se colla contre le mur pour laisser passer les assaillants. Dans l'obscurité, les massues se mirent à battre la mesure d'un carrousel parfaitement répété. Soudain, une torche électrique allumée sur le seuil de l'appartement de Jane isola Wilder dans son faisceau.

Autour de lui, l'équipe d'haltérophiles commença son numéro. Les premières massues tourbillonnèrent dans la lumière ; Wilder sentit une soudaine volée de coups s'abattre sur ses épaules ; avant de tomber, il put s'emparer d'une arme, mais les autres joueurs l'étendirent sur la moquette aux pieds d'Anthony Royal.

Il se réveilla sur une banquette du grand hall d'entrée, au rez-de-chaussée. Étendu de tout son long. Les tubes fluorescents tournaient autour de lui et leur lumière se réfléchissait sur les panneaux vitrés du plafond. Leur halo neutre semblait briller de toute éternité dans un coin de sa tête. Deux habitants, de retour tardif à l'immeuble, attendaient près des ascenseurs, attaché-case bien en main. Ils ne lui accordèrent pas un regard. Ils devaient le croire ivre.

Ses épaules meurtries le faisaient souffrir. Wilder porta la main derrière son oreille droite et caressa la saillie mastoïde, très douloureuse. Quand il put se tenir debout, il s'éloigna péniblement de la banquette et alla s'appuyer contre les portes de verre. Les voitures s'alignaient dans l'ombre du parking, il y en avait assez pour l'évacuer vers un millier de destinations. Il fit quelques pas dans l'air froid de la nuit en se tenant le cou et se retourna pour contempler la façade de la tour. Il parvenait presque à identifier les lumières du trente-septième niveau. Il se sentit brusquement écrasé par la masse de l'immeuble autant que par son propre échec. Sa tentative désinvolte et improvisée d'ascension s'achevait dans l'humiliation. D'une certaine manière, c'est la tour qui le rejetait, plus encore qu'Anthony Royal et ses amis.

Abaisant son regard, il aperçut sa femme, à une quinzaine de mètres au-dessus de lui. Elle contemplait la scène depuis leur balcon. Malgré ses vêtements chiffonnés et son visage tuméfié, Wilder la laissait indifférente. Elle ne semblait plus le reconnaître.

PRÉPARATIFS DE DÉPART

TRÈS loin au-dessus, au quarantième niveau, les deux premiers habitants préparaient leur départ.

Anthony Royal et sa femme avaient passé toute la journée à faire leurs valises. Après le déjeuner, dans le restaurant désert du trente-cinquième niveau, ils étaient retournés à leur appartement, où Royal passa ce qu'il savait être ses dernières heures dans la tour à fermer son atelier. Peu pressé de partir, à présent que le moment d'abandonner l'immeuble était venu, il prenait tout son temps pour accomplir cet ultime geste rituel.

Le climatiseur avait cessé de fonctionner. L'absence de son bourdonnement familial – naguère source d'agacement – indisposait Royal. Quoiqu'à regret, il était forcé de reconnaître ce qu'il essayait de se dissimuler depuis un mois, malgré les preuves qu'il avait sous les yeux : cette énorme construction qu'il avait aidé à créer était moribonde. Ses fonctions vitales s'arrêtaient l'une après l'autre – la pression de l'eau diminuait à mesure que les pompes se détraquaient ; à chaque niveau, les disjoncteurs coupaient le courant dans les sous-stations ; les ascenseurs s'échouaient dans leurs cages.

Comme par solidarité, les blessures de ses bras et de ses jambes le faisaient à nouveau souffrir. Royal s'appuya contre sa table de dessin. La douleur irradiait à partir de ses genoux et remontait jusqu'à son entrejambes. Il saisit sa béquille chromée, puis sortit de l'atelier. Dans le salon, il se força à progresser parmi les tables et fauteuils déjà recouverts de leurs housses. Au cours de l'année écoulée depuis son accident, il s'était rendu compte que l'exercice régulier contenait la douleur. Ses parties de squash avec Robert Laing lui manquaient. Comme ses propres médecins, Laing lui avait dit que les blessures reçues au cours des accidents de la route mettaient très longtemps à guérir. Toutefois, Royal s'était récemment persuadé que ces blessures remplissaient une fonction perverse qui leur était propre.

Les trois valises qu'il avait préparées ce matin même étaient déjà dans le couloir. Royal se prit à espérer qu'elles appartenaient à quelqu'un d'autre. Elles n'avaient jamais servi, et, à la pensée du rôle prépondérant qu'elles allaient jouer dans son Dunkerque personnel, l'architecte se sentit encore plus humilié.

Royal revint dans l'atelier, où il se mit à détacher les dessins

d'architecte et les études de design que des punaises fixaient au mur. Ce petit bureau aménagé dans une chambre à coucher lui avait servi pendant toute la durée de son travail sur le complexe. Mais la collection de livres et d'esquisses, de photos et de planches à dessins, destinée à l'origine à donner un sens et un but à sa convalescence, n'avait pas tardé à devenir une sorte de musée privé. La plupart de ses plans et ses créations avaient été modifiés par ses collègues après l'accident. Pourtant ces élévations rendues obsolètes de la salle de concert ou des studios de télévision, comme sa propre photo sur la terrasse de la tour, le jour de la livraison, semblaient curieusement décrire un monde plus réel que l'immeuble qu'il s'apprêtait à quitter.

La décision du départ, trop longtemps reculée, n'avait pas été prise facilement. Quoiqu'il fût étroitement associé à la tour comme l'un de ses architectes, Royal n'avait en fait apporté à sa conception qu'une contribution mineure mais qui, malheureusement pour lui, concernait précisément les éléments autour desquels les occupants avaient cristallisé l'essentiel de leur hostilité : la galerie commerciale du dixième niveau, l'école primaire, la terrasse d'observation et le jardin de jeux, le design des halls d'attente des ascenseurs et leur mobilier. Royal avait apporté un soin infini au choix des parements de mur, pour les voir maintenant recouverts de milliers de slogans obscènes vaporisés à la bombe. Peut-être était-ce stupide, mais il ne pouvait s'empêcher de prendre à son compte ces graffiti. Il n'était que trop conscient de l'hostilité générale à son égard – la béquille chromée et le berger alsacien au pelage blanc avaient cessé d'être des accessoires de théâtre.

En principe, la mutinerie de ces professionnels à revenus élevés, qui s'en prenaient à leur immeuble après l'avoir acheté en commun, ne différait en rien des douzaines d'insurrections de prolétaires dans leurs grands ensembles, insurrections qui s'étaient produites à intervalles fréquents dans l'après-guerre et sur lesquelles on possédait d'amples renseignements. Mais là encore, Royal, malgré lui, se sentait visé par ces actes de vandalisme. La désagrégation de la tour comme structure sociale était une révolte dirigée contre sa personne ; il en doutait si peu que, dans les jours qui suivirent la mort inexplicquée du bijoutier, il s'attendait constamment à être physiquement agressé.

Pourtant, la débâcle de la tour finit par renforcer sa volonté de venir à bout des difficultés, car la mise à l'épreuve de l'immeuble qu'il avait aidé à concevoir était aussi une mise à l'épreuve de lui-même. Et puis, il commençait à se rendre compte qu'il assistait à la naissance d'un nouvel ordre social. Il était convaincu que la clé de la réussite, difficile à expliquer, de ces immenses constructions, tenait à une hiérarchie rigide d'une espèce ou d'une autre. Souvent, il avait fait remarquer à Anne que certaines tours de bureaux abritant jusqu'à

trente mille travailleurs avaient pu fonctionner sans histoire pendant des décennies grâce à une structure aussi rigoureuse et précise que celle d'une fourmilière : elles affichaient un taux de criminalité, d'agitation sociale et de délits mineurs pratiquement nul. L'émergence, encore confuse, mais indiscutable, de cet ordre social nouveau – fondé apparemment sur la répartition en petites enclaves tribales – fascinait Royal. Il avait un moment songé à rester, malgré l'hostilité ambiante et quels que fussent les risques encourus, dans l'espoir de jouer un rôle d'accoucheur de l'Histoire. Seule cette considération l'avait retenu d'avertir ses collègues du chaos grandissant qui régnait dans la tour. Cet état de choses, s'était-il constamment répété, pouvait signaler la réussite du projet plutôt que son échec. Sans s'en rendre compte, il avait donné à ces gens les moyens de s'évader vers une autre vie, ainsi qu'un schéma d'organisation sociale qui deviendrait le paradigme de toutes les tours futures.

Mais rêver d'aider deux mille habitants à trouver leur nouvelle Jérusalem, cela n'avait aucun sens pour Anne. Lorsque l'installation électrique et la climatisation donnèrent des signes de faiblesse, et qu'il devint dangereux de circuler sans escorte dans les couloirs, elle annonça à Royal qu'ils partaient. Elle n'eut aucun mal à le convaincre, car elle jouait à la fois sur le souci qu'avait l'architecte de la protéger et sur ses sentiments de culpabilité concernant la faillite de l'immeuble.

Curieux de voir comment sa femme se débrouillait avec les bagages, Royal pénétra dans sa chambre. Il eut l'impression de se trouver devant la vitrine d'une maroquinerie : deux marmottes de voyage, un assortiment de valises grandes et petites, de vanity cases et de sacs à main, tout cela, ouvert, traînait sur le sol et sur la coiffeuse. Installée devant son miroir, Anne faisait ou défaisait l'une des valises. Royal avait remarqué qu'elle s'entourait de miroirs depuis quelque temps, comme si les répliques d'elle-même lui donnaient un certain sentiment de sécurité. Anne avait toujours considéré que le respect lui était dû ; c'était pour elle l'ordre naturel des choses ; aussi les dernières semaines passées à la tour, même dans la sûreté relative de leur appartement, l'avaient-elles rudement secouée. Les traits puérils de son caractère commençaient à resurgir. Peut-être essayait-elle d'être dans la note de ce trop long thé du chapelier fou auquel on la forçait d'assister, telle une Alice récalcitrante. Le voyage quotidien jusqu'au restaurant du trente-cinquième niveau était devenu une véritable épreuve, et seule la perspective d'un départ définitif donnait encore à Anne la force de durer.

Elle se leva pour embrasser Royal. Comme d'habitude, et sans y penser, elle effleura des lèvres les cicatrices de son front, essayant peut-être d'y lire un abrégé des vingt-cinq ans qui les séparaient, d'y

trouver la clé qui lui permettrait d'accéder à cette partie de la vie de son mari qu'elle ne connaissait pas. L'intérêt qu'elle portait à ses blessures n'avait pas échappé à Royal lorsque, du temps de sa convalescence, il faisait ses séances de rééducation sur l'exerciseur, ou bien restait assis derrière les fenêtres de l'appartement.

« Quel fouillis », dit-elle en jetant un regard – plein d'espoir, malgré tout – sur l'amoncellement de valises. « J'en aurai encore pour une heure à peu près. As-tu appelé un taxi ? »

« Il nous en faudra bien deux. Ils refusent d'attendre à présent – c'est inutile d'en appeler un tant qu'on n'est pas devant la porte. »

Leurs deux voitures, garées au premier rang du parking, étaient endommagées ; des bouteilles lancées par les habitants de la tour avaient pulvérisé les pare-brise.

Anne retourna à ses bagages. « L'important, c'est que nous partions. Nous aurions dû le faire il y a un mois, quand je t'en ai parlé. Pourquoi les gens s'obstinent à rester, ça me dépasse. » « Anne, nous allons partir. » « Enfin – et pourquoi est-ce que personne n'a appelé la police ? Pourquoi n'est-on pas allé se plaindre au propriétaire ? »

« Nous sommes les propriétaires. » Royal détourna la tête. Son sourire de tendresse était en train de s'effacer. Il regarda le jour décliner sur les panneaux de façade des tours voisines. Il ne pouvait s'empêcher de voir dans les critiques d'Anne au sujet de l'immeuble un commentaire sur lui-même.

Il savait à présent que sa femme ne serait jamais heureuse dans l'atmosphère très particulière de la tour. Fille unique d'un industriel provincial, elle avait grandi dans l'univers clos d'une propriété rurale, copie léchée d'un château de la Loire, qu'entretenait une troupe de domestiques, dans la grande tradition du XIX^e siècle. Dans la tour, en revanche, les domestiques étaient une armée invisible de thermostats et d'hygromètres, de touches d'appel d'ascenseurs et de services programmés. Chaque installation jouait son rôle dans une version abstraite et beaucoup plus sophistiquée du rapport maître à serviteur. Or, dans le monde d'Anne, il fallait non seulement que le travail fût fait, mais encore qu'on le vît faire. La détérioration continue de l'équipement collectif, les affrontements entre habitants, c'en était trop pour elle. Les troubles récents avaient impitoyablement mis au jour son énorme sentiment d'insécurité, et aussi les vieilles incertitudes nourries par ceux de sa classe au sujet du maintien de leur position dans le monde. À l'époque de leur rencontre, l'absolue confiance en soi qu'Anne manifestait dans son comportement ne semblait pas pouvoir faire l'objet d'un doute. Or, Royal s'était trompé du tout au tout : Anne avait besoin à chaque instant qu'on la rassurât sur sa situation au sommet de l'échelle. En comparaison, les gens qui vivaient autour d'elle et avaient conquis leur position grâce à leurs

talents paraissaient des modèles de tranquille assurance.

Lorsqu'ils s'étaient, les premiers, installés dans la tour, ils n'avaient vu là qu'une solution pratique, mais provisoire. L'immeuble était proche du chantier de Royal ; cependant, dès qu'ils auraient trouvé une maison à Londres, ils déménageraient. Cette décision avait toujours été repoussée. Royal sentait sa curiosité éveillée par la vie dans cette ville verticale, et aussi par le genre de personnes qu'attirait sa fonctionnalité feutrée. En tant que premier propriétaire et occupant, il se sentait un peu – pour emprunter au manuel de savoir-vivre d'Anne une expression qu'il n'aimait pas – le maître de céans. La conscience de sa supériorité physique – n'avait-il pas été champion amateur de tennis, un titre de court dur, mineur, certes, mais qui n'en faisait pas moins impression – s'était naturellement atténuée avec le passage des années ; or, voici que la présence de tous ces gens en dessous de lui venait ranimer ce sentiment. Royal reposait en somme confortablement sur leurs épaules, dans la sécurité de son appartement plus luxueux que les leurs.

Après son accident, il avait dû renoncer à ses parts dans l'entreprise et rester confiné sur son fauteuil roulant, mais cela n'avait pas entamé cette autorité physique nouvellement acquise. Durant les mois de convalescence, à mesure que ses blessures guérissaient et que son corps reprenait des forces, chaque nouvel arrivant était associé dans son esprit au jeu retrouvé de ses muscles et de ses tendons, à l'accélération de ses réflexes ; chacun apportait son tribut invisible au bien-être de Royal.

En revanche, le flot continu des nouveaux occupants irritait Anne et la déconcertait. L'appartement lui avait plu tant qu'Anthony et elle étaient seuls dans la tour, tant qu'elle pouvait se dire qu'il en serait toujours ainsi. Elle empruntait les ascenseurs comme s'ils eussent été les voitures richement capitonnées d'un funiculaire privé, nageait seule dans les eaux non troublées des piscines, arpentait la galerie commerciale en s'imaginant rendre visite à une banque, un salon de coiffure et un supermarché créés à son intention. Lorsque le deux millième habitant s'installa dans ses meubles, quelque part au-dessous, il fut, pour Anne, temps de partir.

Royal, lui, n'était nullement pressé. Il se sentait attiré vers ses nouveaux voisins, vers ce contingent d'experts financiers et de chirurgiens-dentistes, de producteurs de télévision et de directeurs commerciaux. Tous représentaient à un degré qu'il n'avait jamais imaginé jusqu'ici la morale protestante du travail. En retour, il apprit par Anne que ses voisins le considéraient comme un personnage étrange et distant, un accidenté prisonnier de son fauteuil roulant, marié à une femme riche et deux fois plus jeune que lui avec qui il formait un couple peu solide. Et il paraissait fort satisfait de voir

d'autres hommes sortir son épouse. Malgré cette émasculatation symbolique, Royal passait toujours d'une certaine manière pour détenir la clé de l'immeuble. Son front balafré, sa béquille chromée, la saharienne blanche qu'il affectionnait et arborait comme une cible formaient les éléments d'un code qui masquait la vraie nature des relations entre l'architecte de cette construction massive et ses occupants intimidés. Même le comportement d'Anne, toujours prête à se frotter aux mâles, participait de cette circulation ironique des rapports : cela flattait chez Royal le goût des « situations de jeu » où l'on peut tout risquer, et ne rien perdre.

Les réactions de ses voisins intéressaient Royal, surtout celles de certains « irréguliers » du genre de Richard Wilder, l'opportuniste de la télévision – celui-là irait bien tenter l'ascension de l'Everest avec pour tout équipement un certain agacement ressenti à l'évocation de cette montagne, plus imposante que lui-même – ou bien le Dr Laing, installé à longueur de journée sur son balcon pour se bercer de l'illusion que la tour n'avait pas la moindre prise sur lui, alors qu'il en était sans doute en réalité l'habitant le plus authentique. Du moins Laing savait-il où était sa place, et s'y tenait ; trois nuits auparavant il avait fallu donner à Wilder une leçon brève mais cinglante.

À la pensée de l'intrusion de Wilder – qui n'avait pas été l'unique tentative des gens d'en bas pour pénétrer de force dans les appartements des niveaux supérieurs –, Royal quitta la chambre et alla vérifier les verrous de la porte d'entrée.

Anne attendit pendant qu'il se risquait dans le couloir désert. Les cages d'ascenseur portaient une rumeur confuse et incessante venue des étages inférieurs. Anne désigna les trois valises de Royal.

— C'est tout ce que tu prends ?

— Pour le moment. Je reviendrai plus tard s'il le faut.

— Revenir ? Et pourquoi donc ? Peut-être préférerais-tu rester ?

Royal fit observer, plus pour lui-même que pour sa femme :

— Premier arrivé, dernier parti.

— C'est une plaisanterie ?

— Bien sûr que non.

Anne posa la main sur la poitrine de Royal, comme si elle cherchait une vieille blessure. « C'est fini pour de bon, tu sais. Ça ne m'amuse pas de le dire, mais l'expérience a échoué. »

« C'est possible... » Royal recevait la compassion de sa femme avec une bonne dose d'ironie. Sans s'en rendre compte, Anne jouait souvent sur son sentiment de l'échec, elle prenait peur devant la détermination nouvelle qui l'animait, devant sa conviction que l'expérience du complexe se révélerait en fin de compte réussie. De plus, leurs voisins avaient mis un peu trop d'empressement à l'accepter comme chef. Royal devait essentiellement sa part de

copropriété aux commissions dont son beau-père avait su le faire bénéficier, et Anne ne le lui laissait guère oublier, moins pour l'humilier : que pour lui prouver sa valeur à elle. Mais les faits étaient là. Il avait su s'élever dans l'échelle sociale, ça oui, et l'expression n'était que trop riche de sens. Son accident n'avait peut-être été qu'une tentative assez folle pour se libérer du piège.

Mais tout cela, c'était du passé. Royal le savait, ils allaient partir juste à temps. Ces derniers jours, vivre dans la tour était devenu impossible. Pour la première fois, les occupants des étages les plus élevés avaient été directement mêlés au conflit. Les cinq derniers niveaux s'étaient mués, d'un point de vue stratégique, en un point d'appui assiégé, complètement isolé de ses voisins. L'érosion générale se poursuivait, c'était une avalanche psychologique qui les entraînait lentement vers le bas.

En surface, la vie semblait normale. La plupart des habitants se rendaient chaque jour au bureau, le supermarché était toujours ouvert, la banque et le salon de coiffure tenaient commerce comme à l'ordinaire. Toutefois, en y regardant de plus près, on découvrait trois camps en armes qui coexistaient plutôt mal. Les positions s'étaient durcies : les contacts avaient pratiquement cessé entre groupes rivaux. Le jour, on pouvait circuler librement dans l'immeuble, mais la chose devenait plus difficile à mesure que l'après-midi s'écoulait, et à la nuit tombante tout mouvement était impossible. La banque et le supermarché fermaient à quinze heures. L'école primaire avait quitté ses locaux saccagés pour s'installer dans deux appartements du septième niveau. Il était rare de voir des enfants au-dessus du dixième étage, plus rare encore d'en voir dans le jardin de jeux que Royal avait conçu avec tant de soin à leur intention. La piscine du dixième n'était plus qu'un puits à moitié vide d'eau jaunâtre où flottaient des détritits. L'un des terrains de squash était fermé, les autres remplis d'ordures et de mobilier scolaire en miettes. Trois des vingt ascenseurs ne fonctionnaient plus du tout, le reste servait de transport de troupes à ceux des clans ennemis qui parvenaient à s'en emparer. Cinq étages étaient privés d'électricité. Leurs bandes noires s'étaient le soir sur le front de la tour comme les zones mortes d'un cerveau amoindri.

Heureusement pour Royal et ses voisins, les conditions au sommet de la tour n'avaient pas encore connu une chute aussi brutale. Le restaurant fermait à présent le soir, mais assurait toujours un service limité pour le déjeuner, pendant les quelques heures où le personnel réduit pouvait pénétrer dans l'immeuble et en sortir sans encombre. Cependant, les deux serveurs étaient déjà partis, et Royal soupçonnait que le chef et sa femme ne tarderaient pas à les suivre. La piscine du trente-cinquième étage restait utilisable, mais le niveau de l'eau avait baissé. Ici comme dans leurs appartements, la pression demeurerait

soumise aux caprices des réservoirs sur le toit et des pompes électriques.

De la fenêtre de son salon, Royal contempla le parking. Nombreuses étaient les voitures qu'on n'avait pas sorties depuis des semaines. Leurs pare-brise avaient été pulvérisés par des bouteilles lancées des balcons, leurs habitacles étaient emplis d'ordures ; elles s'affaissaient sur leurs pneus flasques, entourées d'une mer de détritux qui s'élargissait autour de l'immeuble comme une tache.

Cet indicateur visible de la dégradation dans la tour servait aussi à mesurer le degré de passivité avec lequel les occupants acceptaient le processus d'érosion. Royal en venait parfois à se dire qu'ils espéraient que les choses iraient plus mal encore. Il avait remarqué que le bureau du gérant n'était plus assailli par des plaignants indignés. Même ses voisins immédiats, naguère si prompts à réclamer à tout propos, n'émettaient plus la moindre critique au sujet de la tour. En l'absence du gérant – lequel reposait toujours chez lui, au rez-de-chaussée, plongé dans une totale prostration –, les deux femmes qui formaient à présent toute son équipe (c'étaient les épouses, respectivement, d'un technicien du doublage du deuxième niveau et d'un premier violon du troisième) occupaient stoïquement leurs bureaux dans le grand hall d'entrée, sans tenir compte du chaos qui progressait rapidement au-dessus de leurs têtes.

Ce qui intéressait surtout Royal était la manière exagérément brutale dont les habitants, de plus en plus, réagissaient au climat de la tour. Ils endommageaient délibérément les ascenseurs et les appareils de climatisation, créaient un appel de puissance excessif avec leur équipement électrique. Cette négligence à l'endroit de leur propre confort dénotait un phénomène de redistribution des priorités dans leur esprit – peut-être, aussi, l'apparition de ce nouvel ordre social et psychologique que guettait Royal. Il se rappela l'agression contre Wilder et le rire heureux de celui-ci tandis que la troupe de pédiatres et d'universitaires, telle une bande de gymnastes déments, s'acharnait sur lui à coups de massue. Royal avait jugé grotesque tout l'épisode, mais il soupçonnait que Wilder s'était obscurément réjoui d'être jeté à demi inconscient dans un ascenseur.

Royal évolua parmi les meubles couverts de leurs linceuls. Il leva sa béquille et en cingla l'air vicié, du même mouvement qu'il l'avait abattue sur Wilder. À tout instant, une nuée de policiers pouvait surgir et les embarquer promptement en direction de la plus proche prison. Mais viendraient-ils ? La remarquable autorégulation de la tour, État dans l'État plus vaste que formait le complexe, faisait le jeu des habitants. Le gérant et son équipe, les employées du supermarché, de la banque et du salon de coiffure – presque toutes ces personnes vivaient dans l'immeuble. Il s'agissait pour la plupart des épouses ou

des filles aînées d'occupants des premiers niveaux. Les rares étrangers étaient partis, ou on les avait chassés. Les techniciens chargés d'entretenir l'équipement collectif agissaient sur instructions du gérant. On ne les avait pas appelés, de toute évidence. À moins qu'ils n'eussent reçu l'ordre de se tenir à l'écart – aucun véhicule de la voirie ne s'était présenté depuis plusieurs jours, et le nombre des vide-ordures bouchés se multipliait.

En dépit du chaos grandissant qui régnait autour d'eux, les habitants s'intéressaient moins au monde extérieur. Des sacs de courrier non trié traînaient dans les halls du rez-de-chaussée. Quant aux détritiques accumulés au pied de l'immeuble, bouteilles brisées ou boîtes de conserve, on ne les remarquait guère depuis la route. Même les voitures endommagées, dans une certaine mesure, étaient dissimulées par les matériaux de construction, les coffrages de bois et les tas de sable qui encombraient encore le chantier. Et puis, comme s'ils s'étaient tous inconsciemment mis d'accord pour isoler complètement la tour, les habitants n'accueillaient jamais de visiteur de l'extérieur. Anne et lui n'avaient invité aucun de leurs amis chez eux depuis des mois.

Royal observait les évolutions désordonnées de sa femme dans la chambre à coucher. Jane Sheridan, la meilleure amie d'Anne, était venue l'aider à faire ses bagages. Les deux femmes s'occupaient à transférer une série de robes du soir de la penderie aux malles, tout en tirant des valises un certain nombre de pantalons et de chemisiers qu'elles rejetaient à la dernière minute sur les étagères. Au milieu de la confusion, il était difficile de dire si elles s'apprêtaient à déménager ou si elles s'installaient dans l'appartement.

« Anne, tu viens, oui ou non ? dit Royal. Nous n'avons plus guère de chances de partir ce soir. »

Anne fit un geste désespéré en direction des valises. « C'est à cause de la climatisation. Je n'arrive pas à me concentrer. »

« De toute façon, vous ne sortirez pas ce soir même si vous le voulez, intervint Jane. Nous allons rester en rade ici, j'ai l'impression. Tous les ascenseurs ont été détournés vers d'autres étages. »

« Hein ? Tu entends ça ? » Anne jeta un regard furieux à Royal, comme si ses plans défectueux des halls d'attente étaient la cause directe de ces actes de piraterie. « Bien, mais nous partirons sans faute à la première heure demain matin. Comment allons-nous faire pour manger ? Le restaurant va être fermé. »

Ils n'avaient jamais pris leurs repas chez eux – c'était une façon pour Anne de montrer son mépris à ses voisins, qui n'en finissaient pas de préparer des dîners élaborés. Le réfrigérateur ne contenait que la nourriture du chien.

Royal se regardait dans la glace et ajustait sa saharienne blanche.

La lumière déclinante faisait trembler autour de son reflet un halo spectral. Il ressemblait à un cadavre illuminé. « On trouvera quelque chose. » Curieuse réponse, se dit-il. Il semblait insinuer qu'on pouvait tirer de la nourriture d'autres sources que le supermarché. Il considéra la silhouette dodue de Jane Sheridan. Devant son air las, celle-ci lui adressa un sourire amical. Royal l'avait un peu prise sous sa protection depuis la mort du lévrier afghan.

« Les ascenseurs seront peut-être libres d'ici une heure, dit-il, et nous descendrons faire un tour au supermarché. » Il songea au berger alsacien, qui devait dormir sur son lit, et décida d'aller le promener sur la terrasse.

Anne avait entrepris de déballer ses affaires, sans trop se rendre compte de ce qu'elle faisait. Le courant ne passait plus dans toute une partie de son esprit. Malgré ses récriminations continuelles, elle n'avait jamais pris l'initiative de téléphoner au gérant. Peut-être trouvait-elle la chose indigne d'elle – mais elle n'avait pas non plus émis la moindre critique devant leurs amis de l'extérieur.

Troublé par cette observation, Royal remarqua que la prise du téléphone à la tête de son lit avait été débranchée, et le câble soigneusement enroulé autour du combiné.

Il fit le tour de l'appartement avant d'aller s'occuper du chien et constata que les trois combinés reliés à l'extérieur, celui du couloir, celui du salon et celui de la cuisine, étaient également débranchés. Royal comprit pourquoi ils n'avaient reçu aucun appel depuis une semaine, et éprouva un net soulagement à la certitude qu'ils n'en recevraient pas davantage à l'avenir. Déjà, il soupçonnait que malgré toutes leurs bonnes résolutions, ils ne quitteraient la tour ni le lendemain ni aucun autre jour.

LES OISEAUX DE PROIE

PAR les fenêtres ouvertes de l'atelier, Royal observait les oiseaux immenses qui s'assemblaient sur les toits des cages d'ascenseurs, à une vingtaine de mètres de là. C'était une espèce peu familière de goéland vivant dans les estuaires ; une colonie avait remonté le fleuve au cours des derniers mois pour s'installer peu à peu parmi les conduits d'aération et les réservoirs d'eau ; les oiseaux infestaient les galeries du jardin désert. Pendant sa convalescence, Royal, assis sur son fauteuil roulant dans son coin de terrasse privé, les avait regardés arriver. Plus tard, quand l'exerciseur fut installé sous sa surveillance, les goélands suivirent ses séances d'exercice en clopinant sur le toit. Sans doute se sentaient-ils attirés vers la saharienne et les cheveux pâles de Royal, si proches de leur propre plumage. Le considéraient-ils comme un des leurs, un vieil albatros infirme réfugié sur ce toit lointain au bord du fleuve ? Cette idée plaisait à Royal, et il y pensait souvent.

Les portes-fenêtres battaient dans l'air du crépuscule. Le berger alsacien s'était échappé et chassait seul le long des deux cents mètres de la plate-forme d'observation. L'été avait pris fin. Rares étaient les gens qui venaient à présent sur la terrasse. Les lambeaux de la tente sous laquelle s'était abritée une cocktail-party, détrempés par la pluie, traînaient dans la rigole au pied du parapet. Les goélands, leurs lourdes ailes repliées, se dandinaient parmi les bâtonnets au fromage éparpillés autour d'un carton. Les palmiers en pots n'avaient pas été entretenus depuis des mois et toute la toiture ressemblait de plus en plus à un jardin de plantes voraces.

Royal descendit les marches jusqu'à la terrasse. Le regard hostile des oiseaux perchés sur les cages d'ascenseurs lui plaisait. Dans ces chapes renversées, ces palmiers languissants ou cette paire de lunettes noires abandonnée et naguère incrustée de pierreries – on les avait arrachées – il y avait comme l'espérance d'une barbarie renaissante. Pourquoi les goélands étaient-ils attirés vers ce royaume perdu, sur le toit de la tour ? Royal était près d'eux quand tout un vol prit son essor, puis se laissa tomber à la verticale pour attraper les miettes que quelqu'un venait de lancer d'un balcon, dix étages plus bas. Les oiseaux se nourrissaient des détritiques jetés dans le parking, mais Royal aimait à penser que le véritable motif de leur occupation du toit était

proche du sien. Venus d'un paysage plus primitif, ils avaient volé jusqu'ici pour répondre à l'appel d'une violence sacrée dont ils pressentaient l'irruption. De peur qu'ils ne repartent, Royal venait souvent les nourrir, comme pour les convaincre que cela valait la peine d'attendre.

Royal poussa les grilles rouillées du jardin et alla tirer du châssis d'une lanterne décorative une boîte de céréales normalement réservée au berger alsacien. Il sema les grains parmi les galeries de béton et les formes géométriques des sculptures. La conception du jardin lui avait donné beaucoup de plaisir, et il se désolait de le voir désormais vide d'enfants. Du moins restait-il ouvert aux oiseaux. Les goélands suivaient avidement ses pas ; le battement vigoureux de leurs ailes lui arrachait presque des mains la boîte de céréales.

Appuyé sur sa béquille chromée, Royal se propulsa entre les flaques d'eau qui couvraient la dalle de béton. Il avait toujours voulu posséder son propre zoo, avec une demi-douzaine de gros chats et, surtout, une volière peuplée de toutes les espèces d'oiseaux. Au fil des années, il avait créé plusieurs designs à cette intention – l'un d'eux, non sans ironie, avait une structure de tour qui donnait aux oiseaux la liberté de mouvement dans le coin de ciel qui leur était attribué. Les zoos, et les grands ensembles architecturaux, voilà quelles avaient été de tout temps les véritables passions de Royal.

Le cadavre détrempé d'un chat siamois gisait dans la rigole, là où les goélands l'avaient acculé. Le petit animal était sans doute monté jusqu'à la terrasse en suivant l'un des conduits d'aération, il était passé de la chaude sécurité d'un appartement à la lumière du jour, mais pour ne la contempler que quelques secondes avant que les oiseaux fondent sur lui. La carcasse d'un goéland reposait à côté du chat. Royal la ramassa, surpris de son poids, puis fit quelques pas et la lança en l'air de toutes ses forces. Le corps de l'oiseau fila vers le sol en un tourbillon qui paraissait ne jamais devoir finir, avant d'éclater comme une bombe blanche sur le capot d'une voiture garée.

Personne ne l'avait vu. De toute façon, cela lui était égal. Il avait beau porter l'intérêt le plus vif au comportement de ses voisins, il lui était difficile de ne pas les regarder de haut. Cinq années de mariage avec Anne lui avaient fourni une panoplie toute neuve de préjugés. À contrecœur, il devait bien s'avouer qu'il méprisait ses frères habitants de la tour pour leur empressement à se glisser dans la niche qui leur était désignée, pour leur sens hypertrophié des responsabilités, pour leur manque de brio.

Mais surtout, il les méprisait pour leur bon goût. Tout l'immeuble était un monument au bon goût, à la cuisine fonctionnelle, à l'ustensile sophistiqué, au matériau dans le vent, au mobilier élégant et jamais tape-à-l'œil – en somme, à toute cette sensibilité que ces

professionnels bien éduqués avaient héritée des ateliers d'esthétique industrielle, à tous ces schémas primés d'architecture d'intérieur élevés à la hauteur d'institution dans le dernier quart du XX^e siècle. Royal haïssait ce conformisme de l'intelligence. Lorsqu'il rendait visite à ses voisins, il se sentait saisi d'un dégoût physique devant les contours d'une cafetière lauréate, les modulations soignées des couleurs, l'intelligence et le bon goût qui – véritables Midas – réalisaient sur chaque objet le mariage idéal de la fonction et du design. En un sens, ces gens étaient l'avant-garde de prolétariats de l'avenir, possédant une éducation supérieure et de hauts revenus, emboîtés dans leurs coûteux appartements, avec leur mobilier élégant et leur sensibilité raffinée – sans la moindre chance de s'en tirer. Royal aurait donné n'importe quoi pour apercevoir une garniture de cheminée vulgaire, un évier pas tout à fait net, une lueur d'espoir. Dieu merci, ils allaient enfin secouer cette prison doublée de fourrure.

De tous côtés, le béton mouillé se perdait dans la brume du soir. Le berger alsacien avait disparu. Royal se tenait au centre de la terrasse. Perchés sur les conduits d'aération et les toits des cages d'ascenseurs, les goélands l'observaient de leurs yeux étonnamment vifs. Royal les croyait bien capables d'avoir déjà dîné de chien ; il bouscula une chaise renversée et se dirigea vers l'escalier en criant le nom du berger alsacien.

Vers l'extrémité sud de la terrasse, à trois mètres du coin rattaché à l'appartement de Royal, une femme entre deux âges se tenait près du parapet et frissonnait dans un long manteau de fourrure. Elle contemplait le dos argenté du fleuve par-delà le grand ensemble. Un trio de péniches remontait le courant à la suite d'un remorqueur ; une vedette de la police patrouillait le long de la berge nord.

... En s'approchant, Royal reconnut la veuve du bijoutier. Attendait-elle l'arrivée de la police, qu'un orgueil pervers l'avait empêchée de prévenir elle-même ? Royal allait lui demander si elle n'avait pas vu son berger alsacien, mais il sut qu'il n'obtiendrait pas de réponse. Le visage de la femme était impeccablement maquillé. Pourtant, ni le rouge ni la poudre ne dissimulaient la mine violemment hostile ou le regard dur comme pierre. Royal serra fort sa béquille chromée. Les mains de la femme étaient invisibles ; Royal aurait juré que, sous la fourrure, les doigts se crispaient sur les manches d'une paire de poignards nus. Tout à coup, il eut la certitude qu'elle était responsable de la mort de son mari, et qu'elle pouvait d'une seconde à l'autre s'emparer de lui pour le précipiter dans le vide. Il fut surpris d'éprouver dans le même temps le désir de la toucher, de passer son bras autour de ses épaules. Une espèce de sexualité déviée était à l'œuvre. Il y eut un instant d'aberration où il

pensa s'exhiber devant elle.

« Je cherche le berger alsacien d'Anne », dit-il faiblement. Ne recevant pas de réponse, il ajouta : « Nous avons décidé de rester. »

Troublé par l'émoi que suscitait en lui cette femme maussade, Royal s'écarta et gagna l'escalier, qu'il descendit jusqu'à l'étage du dessous ; puis, malgré ses jambes douloureuses, il longea vivement le couloir en frappant les murs de sa béquille.

Arrivé dans le hall central de l'étage, il entendit les aboiements affolés du chien monter de la cage d'ascenseur la plus proche. Il vit que la cabine, où le berger alsacien se débattait en grondant, était bloquée au quinzième niveau, portes ouvertes sans doute. Il entendait sonner sur le sol et les parois les coups formidables d'une barre de métal, ainsi que les cris de trois agresseurs – dont une femme – qui frappaient l'animal jeté à terre.

Dès que les jappements du chien diminuèrent, l'ascenseur obéit à la touche d'appel et monta jusqu'au niveau où se trouvait Royal. Les portes s'ouvrirent. Le berger alsacien, à peine conscient, se traînait sur le sol rougi. Sa tête et ses épaules étaient alourdies de sang ; des touffes de poils s'épalaient en stries gluantes sur les parois de la cabine.

Lorsque Royal voulut l'apaiser, le chien prit peur à la vue de la béquille chromée et chercha à lui mordre la main. Plusieurs voisins, porteurs de tout un arsenal de cannes, d'haltères et de raquettes de tennis, avaient fait cercle autour de l'architecte, mais un ami de Royal, un gynécologue nommé Pangbourne qui occupait l'appartement le plus proche du hall, leur fit signe de s'écarter.

Pangbourne allait souvent nager en compagnie d'Anne, ou montait jouer avec le chien sur la terrasse.

« Laissez-moi voir un peu ça..., dit-il, pauvre vieux, ces sauvages t'ont drôlement arrangé. » Le gynécologue se glissa adroitement dans la cabine et entreprit de calmer la bête. « Nous allons le remonter chez vous, Royal. Après, je propose que nous discussions du problème des ascenseurs. »

Pangbourne s'agenouilla sur le sol en émettant ne série de sifflements bizarres à l'adresse du chien. Cela faisait plusieurs semaines que le gynécologue pressait Royal de saboter l'installation électrique de l'immeuble, en manière de représailles sur la population des bas étages. L'autorité de l'architecte sur ses voisins venait pour une grande part de cette toute-puissance qu'on lui supposait dès qu'il s'agissait de la tour, mais Pangbourne, pour sa part, devait bien se rendre compte qu'il ne ferait jamais usage de ce « pouvoir », et Royal le sentait. Avec ses mains douces, ses manières feutrées, le gynécologue le mettait légèrement mal à l'aise ; il semblait toujours sur le point d'allonger quelque patiente étourdie dans une position

obstétrique compromettante – en réalité, c'était tout le contraire : Pangbourne appartenait à cette génération nouvelle de gynécologues qui ne touchent jamais leurs patientes, et pratiqueraient encore moins un accouchement. Sa spécialité était le traitement par ordinateur de cris de nouveau-nés enregistrés, qui lui permettait de diagnostiquer à l'infini les maux futurs de l'individu. Il jouait avec ces bandes magnétiques tout comme une génération plus ancienne de sorciers examinait les entrailles de ses victimes. Il n'était pas indifférent de savoir que, pour son unique aventure amoureuse dans la tour, il avait choisi comme partenaire une laborantine du deuxième niveau, une brune mince et silencieuse qui devait passer ses journées à torturer de petits mammifères. Le gynécologue avait rompu peu après le début des hostilités.

Cependant, il fallait lui reconnaître un certain savoir-faire avec le berger alsacien blessé. Sous les yeux de Royal, il réussit à calmer l'animal et put examiner ses plaies. Il tenait le museau dans sa main blanche, comme s'il venait de libérer le pauvre diable de sa membrane fœtale. Puis tous deux, tantôt le traînant, tantôt le portant, ramenèrent le chien jusqu'à l'appartement de Royal.

Par bonheur, Anne et Jane Sheridan étaient absentes. Elles avaient emprunté l'unique ascenseur rendu à la circulation pour descendre au supermarché.

Pangbourne coucha le berger alsacien sur la housse qui recouvrait l'un des canapés.

« Je suis bien content que vous vous soyez trouvé là, dit Royal. Vous ne deviez pas aller à votre cabinet ? »

Pangbourne caressait le chien et ses mains blanches se couvrirent d'une dentelle de sang. « Je n'y vais que deux matins par semaine, juste ce qu'il faut pour écouter les derniers enregistrements. Le reste du temps, je suis de garde ici. » Il jeta un regard appuyé à l'architecte. « Si j'étais vous, je suivrais Anne d'un peu plus près – si vous ne tenez pas à la voir... »

« Excellent conseil. Vous n'avez jamais songé à partir ? Avec les conditions actuelles... »

Le gynécologue fronçait les sourcils. Il semblait douter du sérieux de la question. « Je viens juste d'emménager. Pourquoi irais-je faire la moindre concession à ces gens ? » Et il pointa impérativement vers le sol un doigt taché de sang.

Impressionné par la détermination que cet homme raffiné et méticuleux apportait à la défense de son territoire, Royal le raccompagna jusqu'à la porte en le remerciant et promit d'examiner avec lui la possibilité d'un sabotage des ascenseurs. L'architecte passa la demi-heure suivante à nettoyer les blessures du berger alsacien. Celui-ci s'était endormi, mais la vue des taches de sang sur la housse

blanche rendait Royal de plus en plus nerveux. Cette agression avait libéré en lui un appétit de violence déjà plus qu'à demi conscient. Jusqu'ici, son influence s'était toujours exercée dans le sens de la modération ; il avait cherché à détourner ses voisins de mesures de représailles inconsidérées ; mais à présent, il voulait la bagarre à tout prix.

Quelque part au-dessous, une bouteille éclata contre un balcon. L'explosion sèche se détacha sur le fond de baffles hurlants, de cris et de martèlements. Dans l'appartement, la lumière baissait ; sous leurs housses, les meubles paraissaient en suspension autour de Royal comme des nuages mal gonflés. L'après-midi s'était enfui, la période dangereuse allait bientôt commencer. Royal imagina Anne en train de tenter la remontée depuis le dixième niveau et se dirigea vers la porte de l'appartement.

Sur le point de sortir, il s'arrêta, porta une main à sa montre-bracelet. Le souci qu'il avait d'Anne n'était pas moins fort – il se sentait plutôt plus possessif à son égard –, mais il décida de laisser s'écouler une autre demi-heure avant de partir à sa recherche. Cela augmenterait, non sans quelque satisfaction perverse pour lui, l'élément de danger et les risques d'affrontement. Il fit calmement le tour de l'appartement, considérant au passage le téléphone posé sur le sol, le fil soigneusement enroulé... Même en difficulté, Anne ne pourrait pas le joindre.

En attendant que vienne l'obscurité, Royal monta jusqu'à l'atelier pour observer les goélands perchés sur les puits d'ascenseurs. Le blanc de leur plumage semblait vibrer dans la lumière du crépuscule. Telle une bande d'oiseaux qui s'assemblent à la nuit tombante sur les corniches d'un mausolée, ils battaient des ailes contre le béton couleur d'ossements, et, comme si la trouble exaltation de Royal les prenait à leur tour, ils faisaient en l'air des bonds frénétiques. L'architecte songeait à sa femme, à toutes les agressions dont elle pourrait être victime ; un désir, presque sexuel, d'imprévu et de vengeance braquait tout son système nerveux. Encore vingt minutes et il quitterait l'appartement, il fondrait sur l'ennemi du haut des puits de la tour ; c'est la mort qui descendrait à son côté. Il aurait souhaité emmener les oiseaux avec lui. Il les imaginait plongeant dans les cages d'ascenseurs, descendant en tourbillon les escaliers pour s'engouffrer dans les coursives. Il les regardait tourner dans le ciel, écoutait leurs cris. Il songeait à la violence toute proche.

DÉNIVELLATION

À dix-neuf heures, Anthony Royal partit à la recherche de sa femme en compagnie du berger alsacien. L'animal s'était suffisamment remis de la volée de coups reçus pour précéder son maître en clopinant. Son pelage humide paraissait couvert d'un duvet pourpre. Royal était fier de ces blessures de guerre comme des taches de sang de sa saharienne ; il imitait son chien ; il arborait le sang de la bête sur sa poitrine et sur ses hanches ; il en faisait déjà l'insigne d'un bourreau dont la tenue n'avait pas encore été dessinée.

Sa descente vers les profondeurs du bâtiment commença dans le hall des ascenseurs ultra-rapides. Un groupe d'habitants sortait très agité d'une cabine. Quatre niveaux plus bas, un appartement avait été mis à sac par un commando venu du quinzième étage. Ces raids sporadiques devenaient de plus en plus fréquents. Les appartements vides, le fussent-ils pour une seule journée, étaient particulièrement exposés. Un système de communication subconscient semblait avertir les candidats au pillage que tel local, douze étages plus haut, était libre pour un coup de main.

Non sans peine, Royal trouva un ascenseur pour se rendre au trente-cinquième niveau. Le restaurant avait fermé ses portes. Après un dernier déjeuner servi aux Royal, le chef et sa femme étaient partis définitivement. Les chaises et les tables empilées formaient une sorte de barricade devant la cuisine ; la porte à tambour était verrouillée. Les stores des grandes baies vitrées, lesquelles offraient d'ordinaire une vue superbe sur le complexe, étaient baissés et fermés avec des chaînes ; toute la partie nord de la piscine s'en trouvait plongée dans l'obscurité.

Le dernier nageur, un économiste-statisticien qui habitait au trente-huitième, venait de sortir du bassin. Sa femme, l'air protecteur, attendait devant la cabine pendant qu'il se changeait. Elle regarda le berger alsacien laper l'eau sur le carrelage graisseux près du plongoir. Son visage ne changea pas d'expression quand le chien se soulagea devant la porte d'une cabine vide. Royal éprouva quelque fierté à ce spectacle, qui ranimait en lui un instinct territorial primitif. La marque laissée devant cette cabine par l'urine scintillante du chien délimitait la petite parcelle de terrain dont il était maître désormais.

Pendant l'heure qui suivit, Royal continua de chercher sa femme en s'enfonçant toujours plus profond au cœur de la tour. Tout en passant d'un niveau à l'autre, en changeant d'ascenseur, il pouvait mesurer l'étendue des dégâts. La rébellion des habitants contre l'immeuble atteignait son point culminant. Les détritrus s'entassaient devant les vide-ordures bouchés. Les escaliers étaient encombrés de chaises de cuisine fracassées, de sections de rampe et de débris de verre. Détail plus significatif, les taxiphones des halls d'ascenseurs avaient été arrachés, comme si, à l'image d'Anne et de lui-même, les habitants s'étaient mis d'accord pour couper tout contact avec le monde extérieur.

Plus Royal descendait, plus grands étaient les ravages. Les portes coupe-feu défoncées pendaient après leurs gongs, les hublots de quartz avaient été pulvérisés. Dans les couloirs et les escaliers, rares étaient les lampes intactes ; on n'avait fait aucun effort pour remplacer les ampoules brisées. Dès vingt heures, seule une faible lumière baignait les couloirs ; ce n'étaient plus que galeries obscures, encombrées de sacs de détritrus. Le dessin blafard des graffiti vaporisés à la peinture phosphorescente sur les murs se déroulait autour de l'architecte comme le décor d'un cauchemar.

Des factions rivales montaient la garde près de leurs ascenseurs et s'observaient d'un couloir à l'autre. Beaucoup parmi les femmes portaient des transistors en bandoulière et passaient sans arrêt d'une station à l'autre, comme si elles accordaient des instruments en vue d'une guerre acoustique. D'autres, prêtes à prendre un instantané de toute manifestation hostile ou de toute incursion sur leur territoire, brandissaient flashes et appareils photographiques.

En changeant d'ascenseur de deux étages en deux étages, Royal se retrouva finalement dans la moitié inférieure de la tour. Les habitants le regardaient pénétrer dans leurs halls et ne levaient pas la main sur lui ; bien au contraire, ils s'effaçaient à son approche. Le chien blessé et la saharienne sanglante lui accordaient droit de passage dans les enclaves rivales. Il lui semblait être un seigneur trahi descendu de son château pour étaler ses blessures aux yeux de ses fermiers en révolte.

Lorsqu'il parvint au dixième niveau, la galerie commerciale était presque déserte. Quelques isolés s'attardaient devant les boutiques en contemplant les comptoirs chromés vides de toute marchandise. Les grilles de la banque et du marchand de vins étaient baissées. Et toujours aucun signe d'Anne. Royal franchit les portes va-et-vient, puis mena le berger alsacien dans la piscine. Le bassin était à peine à moitié plein, l'eau jaunie emplie de détritrus. Le fond du petit bain émergeait comme la rive d'un lagon d'ordures. Un matelas dérivait entre les bouteilles, entouré d'une flottille de cartons et de journaux.

Même un cadavre passerait inaperçu, ici, songea Royal. Tandis

que le chien allait renifler parmi les cabines saccagées, l'architecte fouetta de sa béquille l'air humide, comme pour en tirer un souffle de vie. Il ne lui faudrait pas longtemps pour suffoquer dans cette partie de la tour. Une brève visite avait suffi pour qu'il se sentît étouffé par la pression de tous ces gens qui le dominaient, par ces milliers de vies individuelles dont chacune était comprimée dans un temps et un espace particuliers.

Des cris s'élevèrent du côté du hall situé derrière la piscine. Royal pressa son chien et gagna rapidement la sortie en retrait des plongeoirs. Il put voir à travers les portes vitrées qu'une vive explication opposait une vingtaine d'hommes et de femmes devant l'entrée de l'école primaire. Les uns, venus des étages inférieurs, portaient des chaises, des pupitres, un tableau noir et un chevalet ; les autres s'efforçaient de leur barrer l'accès des salles de classe. Des bousculades ne tardèrent pas à se produire. Le parti des parents, stimulé par un monteur de films qui balançait un pupitre au-dessus de sa tête, se portait en avant d'un air décidé, mais les adversaires, des habitants des onzième et douzième niveaux, ne cédaient pas un pouce de terrain. Ils avaient formé un cordon menaçant où l'on respirait bruyamment. L'affaire tourna à la mauvaise rixe ; hommes et femmes se colletaient maladroitement.

Royal tira son chien en arrière, bien décidé à laisser techniciens de cinéma, ingénieurs des ponts et chaussées, prestataires de services en temps-ordinateur, – avec leurs épouses –, régler leurs différends en famille. Comme il s'appêtait à reprendre ses recherches, les portes de communication entre l'escalier et le hall s'ouvrirent brutalement, un groupe venu des quatorzième et quinzième niveaux se précipita dans la bagarre. Caméra brandie comme un étendard, Richard Wilder était à leur tête.

Royal supposa tout d'abord que Wilder avait manigancé toute la scène en vue de l'émission dont il parlait sans arrêt depuis une éternité. Mais le producteur se trouvait au cœur de la mêlée, il dressait de la voix ses nouveaux alliés contre ses anciens voisins et balançait sa caméra d'un air menaçant. Les parents furent repoussés en désordre dans l'escalier, ils durent abandonner sur place pupitres et tableau noir.

Wilder claqua la porte sur eux. La déconfiture de ses ex-amis semblait lui avoir procuré une immense satisfaction. Agitant sa caméra comme un photographe d'actualités surexcité, il désignait la salle de cours. Là, deux jeunes femmes étaient accroupies derrière un pupitre renversé. Anne Royal et Jane Sheridan. Tels des enfants pris en faute, elles regardaient Wilder se livrer à une pantomime expressive.

Royal raccourcit la laisse du berger alsacien, puis franchit les portes vitrées et s'avança parmi la troupe joyeuse qui s'occupait maintenant à démolir les pupitres des enfants.

« Tout va bien, Wilder », lança-t-il d'un ton détendu mais ferme, « je m'occupe d'elles. »

Il dépassa le producteur et pénétra dans la salle de cours. Il aida Anne à se relever. « Je vais vous sortir d'ici. Ne fais pas attention à Wilder. »

« Je n'ai pas... » Anne faisait preuve d'une sérénité tout à fait remarquable. Le regard qu'elle jeta vers Wilder était nettement admiratif. « Mon Dieu, mais c'est qu'il est tout à fait désaxé... »

Royal s'attendait à être attaqué par Wilder. Malgré les vingt années qui les séparaient, il se sentait calme et sûr de lui, prêt à l'affrontement. Mais le producteur ne fit pas mine de bouger. Il observait Royal d'un air intéressé, tout en se caressant l'aisselle d'une façon presque animale. Il paraissait heureux de voir l'architecte descendre dans les bas-fonds, et se mêler enfin à la lutte pour les femmes et le territoire. Sa chemise était ouverte jusqu'à la taille, découvrant un torse puissant dont il était visiblement très fier. Caméra collée contre la joue, il semblait déjà régler dans sa tête la chorégraphie et le décor d'un duel qui serait livré à un moment mieux choisi, sur une scène située plus haut dans l'édifice.

Cette nuit-là, de retour dans son appartement du quarantième, Royal entreprit de raffermir son autorité sur les niveaux les plus hauts de la tour. Mais auparavant, tandis que Jane Sheridan et Anne se reposaient un peu sur le lit de celle-ci, il s'occupa de nourrir le berger alsacien avec la dernière boîte d'aliment qui traînait dans la cuisine. Les ecchymoses sur la tête et le dos de l'animal étaient dures comme des pièces de monnaie. Royal se sentait plus touché par les blessures du chien que par n'importe quel affront infligé à sa femme. N'avait-il pas lui-même rendu presque inévitable la mésaventure d'Anne en retardant délibérément le moment de partir à sa recherche ? Comme il s'en était douté, les deux femmes, leurs courses achevées, n'avaient pas pu trouver un ascenseur. Molestées dans le hall par un preneur de son ivre, elles s'étaient réfugiées dans la salle de cours déserte.

« Ils font tous leurs propres films, là-dedans », lui déclara Anne, que le spectacle des ébats de la populace avait légèrement grisée. « Chaque fois que quelqu'un se fait rosser, il y a au moins une dizaine de caméras en train de tourner. »

« Ils montrent le résultat dans la salle de projection, confirma Jane. C'est toujours bourré. Ils se passent mutuellement leurs rushes. »

« Sauf Wilder. Lui attend qu'il se produise quelque chose de vraiment affreux. »

Les deux femmes se retournèrent spontanément et dévisagèrent Royal. Il ne cilla pas. D'une façon un peu trouble, c'était son affection pour elle qui l'avait poussé à exhiber Anne devant ses voisins d'en bas ; il apportait ainsi sa contribution à la naissance du nouveau royaume qu'ils allaient édifier ensemble. Par contraste, le berger alsacien appartenait à un monde beaucoup plus concret. Royal savait déjà que dans le genre d'avenir qui se préparait, le chien se révélerait fort utile, qu'il posséderait une valeur d'échange supérieure à celle de n'importe quelle femme. Royal décida de ne pas jeter la saharienne ensanglantée. Il était fier de porter le sang de la bête contre sa poitrine. Lorsque les épouses de ses voisins, venues réconforter les deux jeunes femmes, se proposèrent pour nettoyer le vêtement, il refusa.

Les agressions dont avaient été victimes la femme et le chien de l'architecte ne pouvaient qu'inciter les occupants des niveaux supérieurs à reprendre l'initiative avant de se retrouver prisonniers sur le toit, et l'appartement de Royal était le lieu vers lequel, tout naturellement, ils tournaient à présent leurs regards. Il devenait essentiel pour eux, ainsi que Royal l'expliqua à Pangbourne, de s'assurer le soutien des populations vivant immédiatement au-dessous du trente-cinquième niveau.

« Nous avons besoin d'alliés pour survivre. Ils serviront de tampon en cas d'attaque des étages inférieurs, mais aussi, ils nous permettront d'avoir accès à un plus grand nombre d'ascenseurs. Nous courons le risque de nous trouver coupés de la masse centrale de la tour. »

« Exact. » Le gynécologue semblait heureux de voir Royal prendre enfin conscience de leur situation. « Lorsque notre position sera assurée, nous pourrons manœuvrer ces niveaux-là contre leurs voisins du dessous – en fait, balkaniser la section médiane pour entreprendre ensuite la colonisation de l'immeuble tout entier... »

À la réflexion, Royal s'étonna de la facilité avec laquelle ils avaient pu mener à bien leurs peu subtiles machinations. À vingt et une heures, avant le début des réceptions de la soirée, Royal entama sa tournée de sergent-recruteur en se rendant chez les gens qui habitaient juste au-dessous de la piscine du trente-cinquième étage. Pangbourne sut jouer habilement sur leurs griefs. Après tout, ils étaient confrontés aux mêmes problèmes que leurs voisins du dessus : ils retrouvaient leurs voitures endommagées ; ils avaient, eux aussi, des ennuis avec la pression de l'eau et la climatisation. En un geste calculé, Royal et Pangbourne leur offrirent l'usage des ascenseurs ultra-rapides. Ils pourraient ainsi rentrer chez eux sans avoir à pénétrer dans le hall principal et à subir l'épreuve des trente étages qui les séparaient de leur logement. Il leur suffirait d'attendre qu'un

habitant du sommet se présente, d'emprunter en sa compagnie l'entrée privée et de monter tout droit, sans incident, jusqu'au trente-cinquième niveau, pour redescendre ensuite les quelques marches qui les mèneraient devant leur porte.

L'offre fut acceptée. Royal et Pangbourne se gardèrent bien de demander quelque chose en retour. Toute la députation regagna le quarantième niveau, puis chacun s'en retourna chez soi pour se préparer aux festivités de la soirée. Quelques incidents banals s'étaient produits au cours de l'heure précédente : la femme entre deux âges d'un chef d'agence de publicité du vingt-huitième avait été assommée et jetée dans la piscine à moitié vide ; un radiologue du septième avait été passé à tabac parmi les séchoirs du salon de coiffure. Dans l'ensemble, la situation était donc plutôt stable. À mesure que la nuit avançait, les sons d'une bacchanale ininterrompue gagnèrent tout l'édifice. Cela partait des étages les plus bas pour irradier ensuite jusqu'au sommet, et revêtait la tour d'une armure de lumière et de bruit. Royal s'était installé sur son balcon en attendant que les deux jeunes femmes eussent fini de s'habiller. Il écoutait monter vers lui la musique et les rires. Très loin au-dessous, une voiture se présenta sur la bretelle d'accès à la tour voisine. Les trois occupants levèrent les yeux vers les centaines de balcons où se pressait toute une foule. À la vue de ce vaisseau de lumière, personne ne pouvait mettre en doute que les deux mille passagers n'y vécussent harmonieusement dans une totale euphorie corporatiste.

Au sein de cette ambiance revigorante, Jane et Anne s'étaient rapidement remises de leurs émotions. Anne ne parlait plus de quitter la tour, et semblait avoir oublié qu'elle en avait naguère manifesté le désir. L'accrochage devant l'école primaire avait éveillé en elle cet esprit de solidarité qui lui faisait défaut jusque-là. À l'avenir, songea Royal, la violence aurait manifestement valeur de communication sociale. Escortées par Royal, Jane et Anne se dirigèrent, bras dessus, bras dessous, vers la première réception de la soirée, donnée par un chroniqueur qui habitait au trente-septième niveau. Les comptes rendus stimulants de nouveaux affrontements leur parvinrent en chemin. Deux niveaux supplémentaires, le sixième et le quatorzième, étaient plongés dans l'obscurité.

Pangbourne félicita Royal, comme s'il attribuait à l'architecte la responsabilité de cet état de choses. Même aux étages supérieurs, personne ne semblait frappé du contraste entre les noceurs bien habillés et le délabrement de l'édifice. Des hommes en smoking bien coupé longeaient les couloirs jonchés de détritrus, passaient devant les vide-ordures bouchés et les ascenseurs saccagés. Les élégantes soulevaient leurs robes longues pour enjamber les tessons de bouteille. Les senteurs de coûteuses lotions d'après-rasage se mêlaient à l'arôme

des ordures ménagères.

Ces contrastes étranges plaisaient à Royal, ils révélèrent à quel point ces êtres civilisés, intégrés à leur métier et à leur groupe social, s'étaient éloignés de l'idée d'une conduite rationnelle. Il songea à son propre face à face avec Wilder, qui symbolisait si bien le choc des forces en présence dans la tour. Ainsi, Wilder s'était de nouveau attaqué à l'ascension de l'immeuble, et il était parvenu jusqu'au quinzième niveau. En toute justice, l'édifice aurait dû être vide à l'exception du producteur et de lui-même. Le véritable duel se livrerait dans leur esprit, pendant qu'ils erreraient dans les couloirs déserts et les appartements de la tour ; et les oiseaux seraient leurs seuls témoins.

Anne semblait avoir mûri, depuis qu'elle avait accepté l'idée de la violence qui flottait autour d'elle. Debout près de la cheminée, dans l'appartement du chroniqueur, Royal la contemplait tendrement. Elle ne flirtait plus avec des hommes d'affaires d'un certain âge ou avec de jeunes entrepreneurs ; non, ce soir, elle écoutait attentivement parler le docteur Pangbourne et semblait se rendre compte qu'à l'avenir le gynécologue pourrait lui être d'une utilité autre que professionnelle. Malgré le plaisir qu'il prenait à l'exhiber en public, Royal éprouvait maintenant à l'égard de sa femme un sentiment protecteur beaucoup plus intense, et cet instinct du territoire, transposé sur le plan sexuel, l'avait conduit à s'annexer Jane Sheridan.

« Avez-vous songé à venir vous installer chez nous ? demanda-t-il à l'actrice. Votre appartement est très exposé. »

« Je veux bien. Anne m'en a déjà parlé. J'ai apporté quelques affaires. »

Royal se mit à danser avec elle dans le vestibule jonché d'ordures. Il lui caressait ouvertement les hanches et les cuisses, comme si d'en faire l'inventaire établissait ses droits à la jouissance future de ces parties du corps de la jeune femme.

Plusieurs heures plus tard, après minuit, Royal se retrouva étendu, ivre, dans un appartement désert au trente-neuvième étage. Il lui semblait que les réceptions duraient depuis toujours. Il était vautré sur un canapé et la tête de Jane reposait sur son épaule. Les tables qui les entouraient étaient couvertes de verres sales et de cendriers. Il y avait partout les traces d'une réunion que l'on vient de quitter. La musique qui leur parvenait des balcons avoisinants était entrecoupée d'échos de violences sporadiques. Quelque part, un groupe d'habitants braillait des propos sans suite en martelant la porte d'un ascenseur.

Une panne momentanée les avait plongés dans la pénombre. Royal se renversa en arrière et essaya d'interrompre la lente rotation de son cerveau en se concentrant sur les lumières de la tour voisine.

Sans réfléchir, il se mit à caresser les seins lourds de Jane. Elle ne fit aucun effort pour s'écarter de lui. Un moment plus tard, quand le courant fut rétabli, elle parut reconnaître Royal à la lueur de l'unique lampe allumée, qu'on avait posée sur le balcon, et elle enfourcha le corps de l'architecte.

Royal tourna la tête en entendant du bruit dans la cuisine. Il aperçut sa femme assise en robe longue devant une table, la main sur la poignée d'une cafetière électrique qui commençait à chauffer. Il enlaça alors Jane et l'embrassa lentement, posément, comme s'il mimait pour Anne un film au ralenti. Elle pouvait les voir, il le savait ; pourtant, elle resta calmement attablée dans la cuisine et alluma une cigarette. Pendant l'acte sexuel qui suivit, elle les observa sans prononcer un mot, comme si elle leur donnait son accord. Mais semblait moins obéir au désir de prouver son attitude libérée devant le mariage qu'à ce que Royal devina être un esprit de solidarité tribale. C'était l'hommage rendu au chef de clan.

LE LAC ASSÉCHÉ

LE lendemain peu après l'aube, le docteur Robert Laing avalait un frugal breakfast sur son balcon du vingt-cinquième niveau tout en prêtant l'oreille aux premiers signes d'activité dans les appartements voisins. Quelques habitants quittaient déjà l'immeuble pour se rendre à leur travail et se frayaient un chemin parmi les déchets jusqu'à leurs voitures aux carrosseries mouchetées de détritrus de toute sorte. Plusieurs centaines de personnes prenaient encore quotidiennement le chemin de leurs bureaux, de leurs studios, de leurs aéroports ou de leurs salles de vente. Malgré la pénurie d'eau et de chauffage, hommes et femmes n'avaient pas trop mauvaise allure. Rien dans leur apparence ne pouvait laisser soupçonner les événements des dernières semaines. Pourtant, nombreux étaient ceux qui passeraient sans s'en rendre compte la plus grande partie de la journée à dormir derrière leurs bureaux.

Laing mâchait méthodiquement et avec lenteur sa tranche de pain. Assis sur les carreaux fendillés de son balcon, il se faisait l'effet d'un pauvre pèlerin qui a entrepris un périlleux voyage vertical et s'arrête devant un reliquaire en bord de route pour accomplir un rite simple mais riche de sens.

La nuit précédente avait apporté le chaos – Sonographie, rixes, pillage des appartements vides, agression contre tout habitant isolé. Plusieurs étages supplémentaires étaient privés de lumière, en particulier le vingt-deuxième, celui de sa sœur Alice. Personne ou presque n'avait dormi. Malgré cela, peu de gens montraient des signes de fatigue. Leurs existences semblaient se régler désormais sur la nuit et non plus sur le jour. Laing soupçonnait que les nombreux cas d'insomnie chez ses voisins n'avaient été de leur part qu'une préparation inconsciente à l'état d'urgence. Lui-même se sentait dispos et confiant – malgré les meurtrissures de ses épaules et de ses bras, il était en bonne forme physique. À huit heures, il ferait sa toilette puis se rendrait à la faculté de médecine.

Il avait passé la première partie de la nuit à remettre de l'ordre dans l'appartement de Charlotte Melville, pillé après qu'elle se fut réfugiée chez des amis avec son fils. Plus tard, il avait pris son tour de garde devant un ascenseur intercepté par ses voisins – qui ne s'en étaient d'ailleurs pas servi. Le véhicule saisi, l'important était de le

retenir quelques heures afin de bien marquer son avantage.

La soirée avait débuté, comme à l'ordinaire, par une réception donnée chez Paul Crosland, le speaker de télévision promu chef de clan. Crosland avait été retenu aux studios, mais les invités purent le regarder présenter le journal de neuf heures de sa voix familière et bien modulée. Ses voisins, groupés autour du récepteur, l'entendirent annoncer qu'un carambolage survenu à l'heure de pointe avait fait six morts. Laing s'attendait à le voir poursuivre en évoquant les événements non moins désastreux de la tour, la mort (complètement oubliée, à présent) du bijoutier, la séparation des habitants en factions rivales. Peut-être, en fin de bulletin, ajouterait-il un message particulier à l'intention des membres de son clan, lesquels, au même instant, s'occupaient de préparer les boissons au milieu des sacs de plastique bourrés de déchets qui encombraient son salon.

Le temps pour Crosland de les rejoindre, tout le monde était saoul. Le présentateur, en boots et blouson fourré de mouton, déboula dans l'appartement tel un pilote de bombardier de retour d'une mission. Rouge d'excitation, Eleanor Powell titubait vers Laing en pointant un doigt moqueur et l'accusait d'avoir tenté de s'introduire de force chez elle. Toute l'assemblée acclama la nouvelle, comme si le viol était un moyen précieux et éprouvé de rapprocher entre eux les membres du clan.

« Un faible taux de criminalité, docteur, lui dit-elle aimablement, voilà le signe certain d'une société bloquée. »

Laing avait bu toute la soirée, sans méthode ni retenue. Il sentait l'alcool lui bondir au cerveau. C'était une manière de se provoquer lui-même, d'étouffer ses doutes sur l'équilibre mental de gens tels que Crosland ; et aussi, sur un plan plus pratique, c'était à peu près le seul moyen de se rapprocher d'Eleanor Powell. Sobre, celle-ci ne tardait pas à se révéler fâcheusement geignarde ; elle partait errer dans les couloirs d'un air absent, comme si elle avait perdu la clé de son propre esprit. Mais après quelques cocktails, elle était saisie d'une animation fébrile : tel un moniteur d'images en folie, elle se mettait à clignoter, laissant entrevoir les séquences fugitives d'émissions extraordinaires que Laing ne pouvait comprendre à moins d'être ivre lui-même. Elle ne cessait de le contredire, se prenait les pieds dans les sacs de plastique jetés sous le bar, mais Laing n'en continuait pas moins de la maintenir debout ; elle avait une façon de promener ses mains sur les revers de son veston qui l'excitait. Laing songea une nouvelle fois que ses voisins et lui voyaient dans la recherche des affrontements le moyen le plus efficace d'enrichir leur vie sexuelle.

Laing vida le contenu de la cafetière par-dessus la balustrade. Une brume graisseuse semblait flotter autour de la façade de l'immeuble, depuis que les gens avaient pris l'habitude d'envoyer cascader leurs

déchets le long des parois sans se préoccuper de savoir si le vent n'irait pas les rabattre à l'intérieur d'un autre appartement. Laing rapporta le plateau du breakfast dans la cuisine. Les fréquentes pannes de courant avaient causé le pourrissement de la nourriture stockée dans le réfrigérateur. Les bouteilles de lait caillé formaient un rang de moisissures ; le beurre rance pleurait entre les grilles. L'odeur de moisi possédait son charme propre, mais Laing s'empara tout de même d'un sac de plastique où il fourra ces aliments avariés avant d'aller jeter le tout dans le couloir, où un amoncellement de sacs gisait déjà sous la faible lumière.

Dans le hall, quelques voisins manifestaient bruyamment leur mécontentement. Une dispute semblait les opposer aux occupants du vingt-septième niveau. Les beuglements agressifs de Crosland résonnaient dans la cage de l'ascenseur. À cette heure de la journée, Laing n'y aurait pas normalement prêté attention : la plupart du temps, Crosland n'avait aucune idée du motif de la querelle – qu'il y eût affrontement lui suffisait. L'expression indignée de son visage, en l'absence de maquillage, le faisait ressembler à un présentateur enfin pris au piège et obligé de lire à l'antenne de mauvaises nouvelles le concernant.

Le dentiste émergea de la pénombre de son entrée avec une désinvolture étudiée. Cela faisait déjà un moment que Steele et sa femme aux traits durs se tenaient parmi les sacs de détritiques pour observer le déroulement des opérations. Steele se coula auprès de Laing et lui saisit le bras en douceur, mais d'une poigne assurée – le genre de prise dont il se servait peut-être pour les extractions peu courantes. Il pointa le doigt vers les niveaux supérieurs.

« Ils veulent sceller définitivement les portes, expliqua-t-il. Ils vont trafiquer les circuits électriques de deux des ascenseurs, de manière qu'ils montent directement du rez-de-chaussée au vingt-septième. »

« Et nous, alors ? Comment allons-nous sortir de l'immeuble ? »

« Mon cher Laing, je crois bien que c'est le cadet de leurs soucis. Leur but réel est de couper la tour en deux – ici, au vingt-cinquième. C'est un étage clé, pour ce qui est des installations électriques. En éliminant les trois niveaux au-dessous de nous, ils disposeront d'une zone tampon pour séparer la moitié inférieure de l'immeuble de la moitié supérieure. Il faudrait voir à se trouver du bon côté de la ligne de démarcation quand le moment sera venu, docteur... »

Steele s'interrompit à l'apparition de la sœur de Laing, qui venait vers eux en brandissant une cafetière électrique. Il s'inclina légèrement puis s'éclipsa dans la pénombre. Ses petits pieds dansaient agilement parmi les sacs de plastique ; la lumière pâle glissait sur la raie médiane de sa coiffure. Nul doute qu'il saurait manœuvrer avec autant d'habileté entre les pièges que leur réservait l'avenir. Laing

avait remarqué qu'il ne sortait plus jamais de l'immeuble. Où était donc passé son impitoyable arrivisme ? Après les bagarres de ces dernières semaines, peut-être qu'il escomptait un accroissement rapide des demandes en chirurgie dentaire.

Tout en accueillant Alice, Laing songea qu'elle aussi se trouverait parmi les proscrits, si Steele avait dit vrai. Elle serait condamnée à vivre dans l'obscurité en compagnie de son mari alcoolique. Pour l'instant, le but apparent de sa visite était d'utiliser la prise dans la cuisine de Laing pour brancher sa cafetière, mais, dès qu'ils eurent pénétré dans l'appartement, elle posa négligemment l'appareil sur la table de l'entrée et se dirigea tout droit vers le balcon pour respirer l'air du matin. Elle semblait heureuse d'avoir trois étages supplémentaires sous ses pieds.

— Comment va Charles ? demanda Laing. Il est à son bureau ?

— Non... il a pris un congé – définitif, si tu veux mon avis. Et toi ? Tu ne devrais pas négliger tes étudiants. Du train où vont les choses, nous aurons bientôt besoin d'eux, et au grand complet.

— Je vais à la faculté ce matin. Tu veux que je m'arrête pour examiner Charles en chemin ?

Alice ne répondit pas. Les mains crispées sur la balustrade, elle se berçait comme un enfant. « Comme c'est paisible, ici. Robert, tu n'as pas idée de ce que doivent endurer la plupart des gens. »

Laing se mit à rire : Alice semblait s'imaginer qu'il n'avait pas été affecté par les récents événements. C'était bien là le raisonnement d'une sœur aînée sacrifiée, qu'on a jadis obligée de veiller sur l'enfance d'un frère beaucoup plus jeune.

« Tu peux venir quand tu le veux. » Laing passa un bras autour des épaules de sa sœur, prêt à la rattraper si elle perdait l'équilibre. Dans le passé, Laing avait toujours éprouvé une gêne physique en compagnie d'Alice, du fait de sa trop grande ressemblance avec leur mère ; or, pour des motifs qui n'étaient pas tous d'ordre sexuel, cette ressemblance l'excitait à présent. Il avait envie de toucher les lèvres de sa sœur, de placer une main sur sa poitrine. Comme si elle avait compris ce désir, elle se laissa aller mollement contre Laing.

— Sers-toi donc de ma cuisine, ce soir, dit-il : D'après ce que j'ai entendu raconter, ça va être la pagaille. Tu seras plus en sécurité ici.

— Je veux bien – mais ton appartement est tellement sale.

— Je le nettoierai pour toi.

Laing se ressaisit et regarda sa sœur. Comprendait-elle ce qui était en train de se passer ? Sans l'avoir projeté, ils venaient d'organiser un transfert.

Dans tout l'immeuble, les gens faisaient leurs bagages, se préparaient à des voyages brefs mais lourds de conséquences – d'un bout d'un couloir à l'autre, de quelques étages vers le haut ou vers le

bas. Un remaniement des couples, discret mais vaste, était amorcé. Charlotte Melville s'était installée chez un statisticien du vingt-neuvième niveau. Elle ne retournait presque jamais dans son appartement. Laing avait observé son départ sans amertume. Charlotte avait besoin d'un homme qui permettrait à son dynamisme et à son cran de se manifester librement.

À la pensée de Charlotte, Laing éprouva un instant le regret de n'avoir personne avec lui. Mais peut-être qu'Alice, dont l'application aux tâches domestiques semblait décidément passée de mode, saurait lui apporter toute l'aide pratique dont il avait besoin. Le tempérament acariâtre de sa sœur, si malencontreusement évocateur de leur mère, avait beau lui déplaire, il se sentit tout de même rassuré.

Les mains sur les épaules d'Alice, il leva les yeux vers le sommet de la tour. Il lui semblait que des mois s'étaient écoulés depuis sa dernière visite à la terrasse. Mais, pour la première fois, cela ne lui manquait pas. Il construirait son abri à la place où il se trouvait, avec cette femme, dans cette caverne, au flanc de la falaise.

Après le départ de sa sœur, Laing commença les préparatifs de sa visite à la faculté. Assis par terre, dans sa cuisine, il considérait la vaisselle sale empilée dans l'évier. Inconfortablement adossé à un sac de plastique bourré de détritrus, il pouvait voir la pièce sous un angle inhabituel et mieux en mesurer l'état de délabrement. Le sol était jonché de débris et rogatons, de boîtes de bière. Laing fut surpris de compter six sacs de plastique. Il s'était persuadé qu'il n'y en avait jamais eu qu'un.

Il essuya ses mains sur sa chemise et son pantalon crasseux. Ainsi vautré sur le matelas de ses propres déchets, il se sentait l'envie de dormir. Il dut se secouer péniblement. Depuis quelque temps, il était sur une mauvaise pente ; le processus d'usure continue de la qualité de l'environnement n'affectait plus seulement son appartement, mais aussi ses habitudes et son hygiène personnelle. Cela pouvait être mis au compte des perturbations dans l'alimentation en eau et en électricité, ou du mauvais fonctionnement des vide-ordures. Dans une certaine mesure. Mais le phénomène reflétait aussi un désintérêt croissant à l'égard des règles de vie en société. Personne parmi ses voisins ne se souciait de la question alimentaire. Ni Laing ni ses amis n'avaient préparé un repas convenable depuis des semaines ; on en était au point d'ouvrir une boîte au hasard lorsque la faim vous saisissait. Il en allait de même pour l'alcool : on buvait n'importe quoi ; l'important était d'être le plus saoul possible le plus vite possible afin d'engourdir le peu qui restait éveillé de vos facultés de perception. Cela faisait des semaines que Laing n'avait pas mis sur sa platine un des disques de sa précieuse collection. Même son langage commençait à se relâcher.

Laing se mit à gratter les épais croissants de crasse sous ses ongles. Il accueillait presque favorablement cette dégradation de sa personne et de son environnement. D'une certaine façon, il se forçait à descendre ces marches toujours plus abruptes, comme un homme qui s'enfonce au cœur d'une vallée interdite. La crasse sur ses mains, ses vêtements malpropres, son hygiène en déclin, tout cela aidait à découvrir une version plus authentique de lui-même.

Il écoutait le murmure intermittent du réfrigérateur. L'électricité était revenue, et l'appareil tétait le courant au secteur. Les pompes se remettaient en marche, l'eau commençait à goutter des robinets. Piqué par les remarques d'Alice, il fit le tour de l'appartement en essayant de remettre en place le mobilier. Mais une demi-heure plus tard, il s'arrêta brusquement et laissa tomber le sac qu'il transportait de la cuisine à l'entrée. Il n'avait rien accompli, sinon arranger la saleté dans un ordre différent.

Beaucoup plus important, il fallait garantir la sécurité de son appartement, surtout pendant son absence. Il marcha jusqu'à la bibliothèque de la salle de séjour, puis se mit à tirer ses ouvrages scientifiques des rayonnages et à les jeter par terre. Il vida toutes ses étagères, section par section, prit les planches et les porta jusque dans l'entrée. Il passa l'heure suivante à transformer son intérieur en blockhaus artisanal. Le gros mobilier, la table où il prenait ses repas et le coffre de chêne sculpté de sa chambre à coucher furent répartis dans l'entrée. Avec le bureau et les fauteuils, il érigea une barricade solide. Satisfait du résultat, il transféra ses réserves de nourriture de la cuisine à la chambre à coucher. Maigres ressources : sachets de riz, sucre et sel, boîtes de bœuf et de porc, et un pain moisi. Cela lui permettrait de tenir encore plusieurs jours.

Le climatiseur avait cessé de fonctionner, et les pièces devenaient rapidement étouffantes. Laing avait remarqué récemment la présence d'une odeur forte mais point désagréable, l'arôme caractéristique de l'appartement – le sien.

Il ôta sa chemise de sport noire de crasse, se lava sous le dernier filet d'eau de la douche, se rasa, puis revêtit une chemise et un costume propres. S'il se présentait à la faculté habillé comme un clochard, il risquait d'attirer l'attention d'un collègue un peu observateur et de trahir les secrets de la tour. Il s'examina dans la glace de son armoire. Cette silhouette pâle et décharnée flottant dans un complet trop large n'avait rien de convaincant. C'était celle d'un prisonnier en costume de sortie qui vient de purger une longue peine et bat des paupières sous la lumière du jour, dont ses yeux ont perdu l'habitude.

Après avoir éprouvé la solidité des verrous de sa porte, Laing

quitta l'appartement. Il était heureusement plus facile de sortir de la tour que de s'y mouvoir. Par suite d'un accord tacite, un ascenseur circulait encore librement jusqu'au rez-de-chaussée pendant les heures de bureau, comme un métro en service non officiel. Mais la tension et l'hostilité étaient partout, les guerres de siège entre étages se chevauchaient.

Les meubles des halls d'attente érigés en barricades et les sacs de plastique bourrés d'ordures barraient l'accès à chaque niveau. Les plafonds et les moquettes, non plus seulement les murs des couloirs et des halls, étaient couverts de slogans. Un fouillis de signaux codés indiquait les opérations de commando menées depuis d'autres niveaux. Laing dut se retenir pour ne pas gribouiller le numéro de son propre étage parmi les chiffres – dont certains mesuraient un mètre – qui avaient transformé la cabine de l'ascenseur en registre d'un asile de fous. Toutes les déprédations imaginables, ou presque, avaient été commises : glaces brisées, taxiphones arrachés, rembourrage des banquettes tailladé. Le vandalisme était partout délibérément excessif, comme s'il devait aussi remplir un rôle caché, plus important : celui de masquer l'entreprise calculée des habitants, lesquels se coupaient totalement du monde extérieur en arrachant les fils du téléphone.

Durant quelques heures chaque jour, une sorte de trêve officielle laissait s'ouvrir à travers l'immeuble des couloirs de circulation pareils à des plans de fracture, mais ces périodes devenaient de plus en plus courtes. Les habitants se déplaçaient par petits groupes méfiants, toujours à l'affût de l'étranger. Chacun d'eux portait sur le visage le numéro de son niveau comme un insigne. Ce bref armistice de quatre ou cinq heures leur permettait de se mouvoir librement, tels les membres d'un club sportif à qui un tournoi rituel fournit l'occasion de s'élever de plusieurs échelons dans le tableau des inscrits par ordre de mérite. Dans l'ascenseur, Laing et les autres passagers attendaient que la lente descente s'achève. Ils formaient un groupe figé, pareils aux mannequins d'un musée de cire. « Habitant des tours. Fin du XX^e siècle. »

Parvenu au rez-de-chaussée, Laing s'aventura prudemment dans le hall d'entrée. Il dépassa les stores baissés du bureau du gérant, les sacs de courrier non trié.

Lorsqu'il franchit les portes de verre de l'immeuble – il n'était pas sorti depuis plusieurs jours –, il fut frappé par l'air plus froid et la lumière crue comme par l'atmosphère pénible d'une planète inconnue. Cette étrangeté palpable, plus forte que n'importe quelle impression ressentie à l'intérieur du bâtiment, flottait tout autour de la construction ; elle affectait aussi les esplanades de béton et la voirie de desserte du complexe.

Laing traversa le parking en jetant de fréquents coups d'œil par-

dessus son épaule, comme pour s'assurer une corde de rappel avec la tour. Bouteilles brisées et boîtes de conserve traînaient par centaines entre les véhicules. Un inspecteur envoyé par les promoteurs était passé la veille et reparti dans la demi-heure, assuré que tous ces signes de dégradation n'étaient qu'une « crise de croissance » du dispositif d'évacuation des ordures de l'immeuble. Tant qu'il n'y aurait pas plainte officielle des habitants, rien ne serait entrepris. Laing ne s'étonnait plus de voir ceux-ci, unanimes quelques semaines plus tôt à pester contre les insuffisances de l'équipement collectif, s'unir à présent pour déclarer aux gens de l'extérieur que tout allait pour le mieux. On sentait là une fierté déplacée concernant la tour, mais aussi un besoin de résoudre leurs conflits sans intervention extérieure. Ils étaient pareils à deux bandes rivales qui se disputent la domination d'un terrain vague, mais s'unissent pour chasser le premier intrus.

Au centre du parking, Laing ne se trouvait plus qu'à deux cents mètres environ de la tour voisine, planète hermétique, toute en lignes droites, dont il pouvait à présent distinguer avec netteté la face de verre. Cet immeuble était un double du sien, jusqu'au dernier lave-vaisselle et au choix du tissu des rideaux. Mais il paraissait lointain, menaçant. En parcourant les alignements interminables de balcons, Laing éprouvait la sensation gênante d'être le visiteur d'un zoo maléfique : cet entassement vertical de cages abritait des créatures féroces, d'une cruauté aveugle. Quelques habitants appuyés contre leurs balustrades suivaient Laing d'un regard neutre. Il eut soudain la vision de deux mille personnes se ruant sur leurs balcons et le bombardant avec tout ce qui leur tombait sous la main, l'ensevelissant sous une pyramide de bouteilles de vin et de cendriers, d'atomiseurs de déodorant corporel et de préservatifs.

Il atteignit sa voiture et s'appuya contre un montant de porte. Il était conscient de s'imposer une épreuve, de se forcer à affronter l'effervescence du monde extérieur à la tour, et ses périls cachés. Car, même en état de guerre, la tour représentait la sécurité, le bien-être. Laing sentit le chaud contact de la peinture cellullosique contre son épaule et se rappela l'air vicié de son appartement, attiédi par les exhalaisons de son propre corps. Par contraste, la lumière éclatante qui se réfléchissait sur les chromes des centaines de véhicules emplissait l'air de poignards.

Laing s'écarta de sa voiture et remonta l'allée qui longeait la tour. Il tenait la clé de contact dans sa main comme un frelon de métal. Il n'était pas encore prêt à s'aventurer à l'air libre, à affronter ses collègues de la faculté, à rattraper le retard des séances de travaux pratiques. Peut-être pourrait-il rester chez lui l'après-midi et préparer quelques notes pour son prochain cours.

Parvenu au bord de la pièce d'eau décorative, un ovale

harmonieux long de presque deux cents mètres, Laing décida de descendre au fond. Il marcha un moment, suivant son ombre, le long de la pente douce du sol de béton. En quelques minutes, il fut au centre du lac vide. Pareil à la surface d'un moule immense, le béton humide s'incurvait de tous côtés, lisse et neutre, mais aussi menaçant d'une certaine manière que le schéma du repli sur soi d'un psychotique. L'absence de forme rigide, de mouvement rectiligne, résumait aux yeux de Laing l'ensemble des dangers du monde au-delà de la tour.

Incapable de demeurer là plus longtemps, il remonta d'un pas vif jusqu'au bord du lac et se mit à courir entre les voitures poussiéreuses, en direction de l'immeuble.

Il lui fallut moins de dix minutes pour regagner son appartement. Après avoir fermé la porte au verrou, il escalada sa barricade, puis se mit à errer dans les pièces à moitié vides de meubles, en aspirant à pleins poumons l'air vicié. Il se sentit rafraîchi par sa propre odeur. Il reconnaissait presque les effluves de certaines parties de son corps – ici les pieds et les parties génitales, là les exhalaisons mêlées de sa bouche. Il se déshabilla dans la chambre à coucher, jetant son complet et sa cravate au fond de l'armoire avant d'enfiler à nouveau sa chemise de sport crasseuse et son pantalon. Il savait qu'il ne quitterait plus jamais la tour. Il songea à Alice, se demanda comment il pourrait l'amener à s'installer ici. En un sens, ces effluves puissants étaient des signaux qui l'attireraient jusqu'à lui.

EXPÉDITIONS PUNITIVES

À quatre heures, cet après-midi-là, les derniers habitants avaient regagné la tour. Laing avait guetté l'apparition des voitures sur les bretelles d'accès qui enserraient le complexe, suivi la progression de chaque véhicule jusqu'à sa place désignée dans le parking. Attaché-case en main, les conducteurs s'étaient ensuite dirigés vers les halls d'entrée. Laing fut soulagé de constater que les conversations cessaient à l'approche de la tour. Ce reste d'urbanité le dérangerait.

Il avait passé l'après-midi à se reposer. Il lui fallait retrouver son calme et prendre des forces en vue de la soirée. De temps à autre, il escaladait sa barricade et allait inspecter le couloir, dans l'espoir d'apercevoir Steele. Il s'inquiétait au sujet de sa sœur, bouclée seulement trois étages plus bas en compagnie de son époux crépusculaire, et cela le rendait de plus en plus nerveux. Il avait besoin d'une explosion de violence qui lui fournirait un prétexte pour voler à son secours. Si le plan de division de l'immeuble réussissait, il risquait de ne jamais revoir Alice.

Il tournait en rond et ne cessait d'aller examiner ses fortifications primitives. Les habitants de la moitié supérieure de la tour – comme lui-même – étaient plus vulnérables qu'ils ne le supposaient. Ils pourraient bien se retrouver à la merci de ceux d'en bas. Wilder et ses acolytes, les pilotes de ligne et leurs femmes faciles, rien ne les empêchait de bloquer les issues, de couper l'arrivée d'eau et d'électricité, et de mettre le feu aux étages supérieurs. Laing voyait déjà les premières flammes monter dans les puits d'ascenseurs et les cages d'escaliers, les planchers s'écrouler tandis que les habitants effrayés, pris au piège, couraient se réfugier sur la terrasse.

Cette vision sinistre troubla Laing, qui alla débrancher les baffles de sa chaîne haute-fidélité et les ajouta à la batterie de cuisine et aux meubles de sa barricade. Des disques et des cassettes traînaient sous ses pas ; il les écarta à coups de pied. Dans la chambre à coucher, arracha plusieurs lattes du parquet ; puis, dans la cache ainsi aménagée, il fourra son carnet de chèques et ses contrats d'assurance, ses déclarations d'impôts et ses titres de copropriété ; enfin, en tassant tout le reste, il ajouta par-dessus sa trousse médicale pleine de fioles de morphine, d'antibiotiques et de cardiotoniques. En reclouant les planches, il eut le sentiment qu'il scellait à jamais les derniers résidus

de sa vie passée et s'apprêtait à entamer sans regret une nouvelle existence.

En surface, tout paraissait calme dans l'immeuble. Mais au grand soulagement de Laing, les premiers incidents éclatèrent tôt dans la soirée. Il avait passé la fin de l'après-midi dans le hall, en compagnie de quelques voisins, et se demandait avec affolement si, par quelque aberration, il n'allait rien se produire ce soir-là. Enfin, un commentateur de politique étrangère surgit, porteur de nouvelles fraîches : la conquête d'un ascenseur, dix étages plus bas, venait de provoquer un sévère accrochage ; Adrian Talbot, l'aimable psychiatre du vingt-sixième, avait été aspergé d'urine tandis qu'il montait l'escalier pour rentrer chez lui ; on racontait même qu'un appartement du quarantième niveau avait été mis à sac. Une provocation de cette envergure leur garantissait une nuit chaude en perspective.

Et les nouvelles commencèrent d'affluer : de nombreux habitants avaient trouvé leurs appartements pillés, leurs meubles et leurs accessoires de cuisine abîmés, leurs installations électriques démolies. Curieusement, on n'avait pas touché aux réserves de nourriture. Tous ces actes de vandalisme semblaient avoir été commis au hasard et sans but précis. Les propriétaires avaient-ils saccagé eux-mêmes leurs appartements, sans se rendre compte de ce qu'ils faisaient, uniquement préoccupés d'entraîner un surcroît de violence ?

Les incidents se poursuivirent à mesure que la nuit recouvrait l'immeuble. De son balcon, Laing parvenait à voir clignoter les torches électriques aux fenêtres des huit étages privés de courant. Le spectacle lui évoquait les préparatifs de quelque rite sanglant particulièrement sauvage. Il retourna s'asseoir sur la moquette, dans l'ombre de la salle de séjour, et s'adossa confortablement à la masse rassurante de la barricade. Il hésitait à allumer dans la pièce, par crainte – il savait que c'était absurde – de voir surgir sur son balcon un agresseur venu du ciel. Il regarda le programme du début de soirée à la télévision, tout en buvant à coups réguliers à une flasque de whisky. Il avait baissé le son, non qu'il fût ennuyé par ces documentaires et ces comédies de situation, mais tout cela n'avait aucun sens. Même la publicité, qui s'occupait, elle, des réalités de leur vie quotidienne, était retransmise d'une autre planète. Accroupi au milieu des sacs de plastique bourrés de détrit, avec tout son mobilier entassé derrière lui, Laing étudiait attentivement ces plans somptueux de ménagères astiquant leurs cuisines déjà immaculées, de bombes vaporisant un déodorant au creux d'aisselles bien nettes. Ces éléments composaient entre eux un énigmatique univers domestique.

Sans une ombre de crainte, Laing prêta l'oreille aux voix stridentes qui retentissaient dans le couloir. Il songeait à sa sœur et accueillait avec plaisir ces signes annonciateurs de violence. Tatillonne

comme elle l'était, Alice ne manquerait pas de faire la grimace en constatant l'état de délabrement de l'appartement, mais cela lui ferait du bien d'avoir quelque chose à critiquer. La sueur de son corps, comme la plaque de tartre qui couvrait ses dents, enveloppait Laing d'une carapace de crasse et de forts effluves, mais cette puanteur lui faisait reprendre confiance ; il en tirait le sentiment de s'être rendu maître du terrain grâce aux productions de son propre corps. Même la perspective de voir bientôt les cabinets complètement bouchés, qui l'emplissait naguère d'une terreur d'honnête homme, lui semblait à présent presque séduisante.

Cet abandon progressif des règles d'hygiène n'était pas particulier à Laing. Les effluves corporels étaient partout présents autour de lui et se mêlaient en un puissant fumet – la signature caractéristique de la tour. L'absence de cette odeur était ce qui troublait le plus Laing dans le monde du dehors, quoi qu'il en trouvât la meilleure approximation dans la salle de dissection du département d'anatomie. Quelques jours auparavant, Laing dans le monde du dehors, quoiqu'il en trouvât la secrétaire, cherchant à se rapprocher suffisamment d'elle pour flairer son odeur rassurante. Quand la jeune fille stupéfaite avait relevé la tête, Laing, penché au-dessus d'elle, devait avoir l'air d'un clochard en rut.

Trois étages plus haut, une bouteille éclata contre un balcon. Les tessons filèrent dans la nuit comme des balles traçantes. Une chaîne haute-fidélité placée près d'une fenêtre ouverte fut poussée au maximum de sa puissance, et pendant dix secondes, de gigantesques éclats de musique amplifiée roulèrent sous le ciel.

Laing escalada sa barricade et ouvrit la porte de l'appartement. Dans le hall des ascenseurs, un groupe de ses voisins manœuvrait une porte coupe-feu en acier, de manière à bloquer l'entrée de l'escalier. Cinq étages plus bas, un raid était en cours. Laing et ceux de son clan se pressèrent contre la porte coupe-feu, pour essayer d'apercevoir quelque chose dans la cage assombrie de l'escalier. Le bruit de l'ascenseur les accompagnait : une cabine faisait la navette entre deux étages pour amener des troupes fraîches. Un cri de femme monta du vingtième niveau comme d'un fossé d'exécution.

Laing s'attendait à voir Steele venir à leur rescousse. Il fut sur le point d'aller à la recherche du dentiste, mais le hall et les couloirs étaient pleins de gens qui couraient et se heurtaient dans leur hâte à regagner leurs appartements, au-dessus du vingt-cinquième niveau. Les assaillants avaient été repoussés. Les faisceaux des torches électriques dansaient sur les murs comme les signaux d'un sémaphore dément. Laing glissa sur une flaque graisseuse et s'écroula parmi les ombres louvoyantes. L'épouse affolée d'un expert-comptable lui marcha sur la main ; il sentit un talon aiguille lui poinçonner le

poignet.

Au cours des deux heures suivantes, les accrochages se multiplièrent dans les couloirs et les escaliers ; le front se déplaçait à mesure que les barricades étaient reconstruites puis enlevées une nouvelle fois. À minuit, alors qu'il s'abritait derrière la porte coupe-feu renversée dans le hall et se demandait s'il fallait risquer une descente jusqu'à l'appartement d'Alice, Laing aperçut Richard Wilder debout au milieu d'un amas de chaises métalliques. Il avait toujours sa caméra au poing et, tel un grand animal qui reprend son souffle, il suivait sur les murs et le plafond le ballet d'immenses ombres portées ou renversées de lui-même ; il semblait prêt à sauter sur le dos d'une de ces silhouettes fantasmagoriques et à les mener toutes le long des canalisations de l'immeuble comme une meute de bêtes sauvages.

La tempête finit par passer et s'éloigner vers de plus bas étages. Laing et ses voisins se réunirent dans l'appartement d'Adrian Talbot. Experts financiers, avocats et cadres publicitaires s'installèrent sur le sol de la salle de séjour, parmi les tables brisées et les fauteuils aux coussins tailladés. À leurs pieds, les torches électriques formaient un cercle de lumière au centre duquel étaient posées les bouteilles de whisky et de vodka qu'ils avaient mises en commun.

Le bras en écharpe, Talbot faisait le tour de son appartement saccagé en essayant de remettre d'aplomb les tableaux aux cadres brisés par-dessus les graffiti vaporisés sur ses murs avec les dernières couleurs à la mode du rayon peinture du supermarché. Le psychiatre semblait plus affecté par l'hostilité manifeste de ces slogans anti-homosexuels que par la dévastation totale de son logement. Laing, pour sa part, ne pouvait s'empêcher de trouver stimulantes ces obscénités. Les caricatures graveleuses tremblaient à la lueur des torches comme des priapées préhistoriques.

« Au moins, ils vous ont laissé en paix », dit Talbot en venant s'accroupir près de Laing. « Il est clair que j'ai été choisi comme bouc émissaire. Cet immeuble devait être une véritable batterie chargée de frustrations – ils sont tous en train d'épuiser le plus surprenant catalogue d'agressions infantiles. »

« Ils se fatigueront à la longue. »

« Peut-être. Cet après-midi, on m'a jeté un seau d'urine à la figure. Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour que je prenne une trique, moi aussi. Ce serait une erreur de croire que nous sommes tous en train de revenir à un état d'innocence primitive. Le modèle, dans notre cas, c'est moins le noble sauvage que le petit moi post-freudien, lequel n'a rien d'innocent, traumatisé qu'il est par son apprentissage de la propreté fait en douceur, la nourriture au sein pratiquée avec avidité et l'affection parentale – de toute évidence un mélange beaucoup plus explosif que ce que nos aïeux victoriens pouvaient avoir à affronter.

Tous nos voisins ont eu une enfance heureuse, et pourtant ils se sentent coupables. Peut-être sont-ils furieux de n'avoir jamais eu la chance de devenir pervers... »

Tandis qu'assis en rond ils pensaient leurs blessures et faisaient circuler les bouteilles pour retrouver un peu de courage dans la boisson, Laing les écoutait parler revanche et contre-attaque. Et toujours aucun signe de Steele. Laing estimait que le dentiste aurait dû se trouver avec eux. Il avait l'étoffe d'un chef, et compterait plus pour eux que Crosland. Malgré ses blessures, Laing se sentait confiant et ragaillardi, prêt à reprendre le combat.

L'obscurité était rassurante, elle engendrait sa propre forme de sécurité ; dans l'immeuble, c'était leur milieu naturel. Il éprouva quelque fierté d'avoir appris à circuler dans les couloirs d'un noir d'encre – jamais plus de trois pas de suite –, à s'arrêter et à sonder les ténèbres autour de lui ; et même la manière correcte de traverser son propre appartement, en se tenant toujours aussi près que possible du sol. Il s'irritait presque de la lumière qu'apportait l'aube du lendemain.

La vraie lumière de la tour, c'était le flash métallique du polaroid, cette radiation intermittente qui enregistrerait un instant de violence espérée en vue d'une future jouissance de voyeur. Quelles variétés d'une flore électrique allaient croître dans les couloirs, sur le terreau de moquette souillée d'ordures, en réponse à cette nouvelle source de lumière ? Partout le sol était jonché d'épreuves noircies, comme autant de flammèches tombées de ce soleil intérieur.

L'esprit brouillé par l'alcool et le tumulte, Laing se mit péniblement debout et suivit ses compagnons, lesquels se répandaient dans les couloirs en se chamaillant entre eux pour se donner du courage. Le temps de descendre trois étages dans l'obscurité et Laing avait perdu tout point de repère. Ils avaient pénétré dans une zone d'appartements abandonnés au vingt-deuxième niveau. Ils entraient dans les pièces désertes, shootaient dans les écrans des téléviseurs, cassaient la vaisselle dans les cuisines.

Laing devait s'éclaircir les idées avant de partir au secours de sa sœur. Il alla vomir par-dessus une balustrade. Les filaments de bile lumineuse descendaient en giflant la face du bâtiment. Penché vers les ténèbres, Laing écouta ses voisins s'éloigner dans la coursière. Lorsqu'ils auraient disparu, il serait capable de partir à la recherche d'Alice.

La lumière s'alluma dans son dos. Surpris, il chancela contre la balustrade, certain qu'on allait l'attaquer. Au bout de quelques instants, la lumière se mit à battre sans arrêt comme un cœur atteint de fibrillation. Laing considéra ses vêtements crasseux et ses mains tachées de vomi. La pièce saccagée luisait faiblement autour de lui, les débris couvraient le sol ; il crut s'éveiller sur un champ de bataille.

Sur le lit de la chambre à coucher, les éclats d'un miroir brisé papillotaient, tels les fragments d'un autre monde qui essaierait en vain de se reconstituer.

« Entrez, Laing... » La voix nette aux accents familiers de Steele l'appelait. « Il y a quelque chose d'intéressant, par ici. »

Le chirurgien-dentiste faisait le tour de la pièce en brandissant une canne-épée. De temps à autre, il feintait et, d'un air moqueur, poussait une botte vers le sol. On aurait dit qu'il répétait une scène de mélodrame. Il fit signe à Laing d'approcher sous la lumière tremblotante.

Heureux d'avoir retrouvé Steele, mais conscient qu'il pouvait aussi bien faire les frais d'une soudaine lubie de son voisin, Laing vint prudemment près de la porte. Il supposa tout d'abord que Steele avait pris au piège le propriétaire de l'appartement, ou un errant qui s'était réfugié là, mais il n'y avait personne d'autre dans la pièce. En suivant les arabesques de la canne-épée, Laing constata qu'il s'agissait d'un petit chat, que Steele avait acculé entre les pieds d'une coiffeuse. Avec de grands moulinets d'un rideau en brocart arraché à la fenêtre, le chirurgien se jeta en avant et envoya l'animal terrifié rouler dans la salle de bains.

« Attendez, docteur ! » La voix de Steele était empreinte d'une gaîté étrange, froide, comme on imagine la bande-son d'une machine à plaisir. « Ne partez pas encore... »

La lumière était toujours vacillante, et donnait à la scène toute la crudité d'un film d'actualités relatant des atrocités. Troublé par sa propre réaction, Laing gardait les yeux fixés sur son voisin, lequel maniait le chat sous le rideau. Le plaisir que prenait le dentiste à torturer l'animal, suivant une hideuse logique, s'augmentait de la présence d'un témoin timoré mais fasciné. Laing se tenait dans l'encadrement de la porte de la salle de bains, espérant malgré lui que les lumières n'allaient pas s'éteindre à nouveau. Il attendit, pendant que Steele étouffait froidement le chat, l'asphyxiait sous le rideau, tout en donnant l'impression de mener à bien une réanimation délicate sous une couverture d'hôpital.

Laing parvint enfin à s'arracher au spectacle et sortit sans un mot. Il progressait prudemment le long du couloir sombre. Les signaux lumineux de lampes renversées dans les pièces, ou les ultimes brillances de téléviseurs agonisants, balayaient par intermittence le seuil des appartements mis à sac. Quelque part, près de lui, montait une faible musique. La tête de lecture d'une platine revenait inlassablement sur le dernier sillon d'un disque. Dans une chambre vide, un projecteur envoyait sur le mur qui faisait face au lit les derniers mètres d'un film pornographique.

Devant la porte de l'appartement d'Alice, Laing hésita un instant,

ne sachant trop comment expliquer sa présence. Mais lorsque sa sœur le fit entrer, il sut aussitôt qu'elle l'avait attendu. Deux valises étaient déjà prêtes dans la salle de séjour. Alice marcha une dernière fois jusqu'à la porte de sa chambre à coucher. Dans les éclairs de lumière jaunâtre, Laing aperçut Frobisher endormi, affalé sur le lit, un carton de bouteilles de whisky à moitié vide à côté de lui.

Alice prit Laing par le bras. « Tu es en retard », dit-elle d'un ton de reproche. « Il y a des heures que je t'attends. » Lorsqu'ils partirent, elle ne chercha pas à se retourner pour jeter un dernier regard vers son mari. Laing se rappela le jour où, bien des années auparavant, Alice et lui s'étaient pareillement éclipsés du salon où leur mère gisait, inconsciente, après s'être blessée au cours d'une cuite.

Les échos d'un accrochage mineur résonnaient dans la cage de l'escalier pendant qu'ils montaient vers l'ombre et la sécurité du vingt-cinquième niveau. Laing songea que quinze étages, dont le sien, se trouvaient à présent totalement privés de lumière.

Comme une tempête qui refuse de s'apaiser, la violence fit rage toute la nuit, prenant de temps à autre un nouveau départ, tandis que Laing et sa sœur, éveillés, restaient à l'écoute sur le matelas de la chambre à coucher.

VERS LE SOMMET

QUATRE jours plus tard, peu après midi, Richard Wilder rentrait des studios de télévision. Il pénétra dans le parking de la tour au ralenti, pour pouvoir savourer pleinement le moment de l'arrivée. Bien installé derrière son volant, il parcourait d'un regard confiant la façade de l'immeuble. Autour de lui, les longues files de voitures étaient recouvertes d'une épaisse couche de saleté et de poussière de ciment venue du chantier de l'embranchement routier derrière le centre médical, puis soufflée par le vent le long des esplanades de béton. Rares étaient les véhicules qu'on sortait du parking, à présent ; il n'y avait presque aucune place libre, mais Wilder n'en continuait pas moins de patrouiller le long des allées, roulant jusqu'au bout de chacune pour revenir ensuite en marche arrière à son point de départ.

Il passa un doigt sur la coupure à peine cicatrisée de son menton couvert de barbe. C'était le résultat d'une vigoureuse bagarre de couloir de la nuit précédente. Délibérément, il rouvrit la plaie et considéra d'un air satisfait la perle de sang au bout de son doigt. Il avait roulé à toute vitesse depuis les studios, comme s'il cherchait à s'éveiller d'un rêve rageur ; il n'avait cessé de klaxonner et de hurler des insultes à l'adresse des autres conducteurs, de remonter des rues à sens unique. Mais il se sentait à nouveau calme et détendu. Comme d'habitude, la première apparition des cinq tours du périmètre Est du complexe l'avait apaisé. Il avait retrouvé à leur vue cette impression de réalité qui lui faisait défaut dans les studios.

Ne doutant pas de trouver un emplacement libre, il poursuivit sa ronde. Les premiers temps, il s'était garé, comme ses voisins des premiers niveaux, dans les rangées les plus reculées, à l'extrémité du parking, mais au fil des semaines, il avait peu à peu rapproché sa voiture de l'immeuble. Cela avait débuté comme un petit jeu ironique dont il faisait les frais, un inoffensif caprice d'amour-propre ; mais à présent, la chose était sérieuse, sa progression dans le parking servait à mesurer de façon visible son degré de réussite ou d'échec. Au bout de plusieurs semaines consacrées à l'ascension de la tour, il s'estimait parfaitement en droit de se garer sur les mêmes emplacements que ses nouveaux voisins. Tôt ou tard, il atteindrait le premier rang. À l'heure de son triomphe, lorsqu'il mettrait le pied sur le sol du quarantième niveau, sa voiture irait rejoindre l'alignement de luxueuses épaves le

plus proche de l'édifice. Étouffées sous un amas d'ordures, vitres et pare-brise pulvérisés, elles reposaient sur leurs pneus dégonflés. Leurs habitacles étaient remplis de bouteilles, de boîtes de conserve, de chats et de chiens crevés qu'on avait jetés depuis les balcons. Mais enfin, si c'était cela la réussite, il accepterait avec joie d'en afficher les signes extérieurs.

La nuit précédente, il avait tenu plusieurs heures au vingtième niveau, et même, à la faveur d'une attaque-surprise, quelques minutes au vingt-cinquième. À l'aube, cependant, il avait dû décrocher de ces positions avancées et se replier sur sa base actuelle, l'appartement d'un régisseur de la télévision, au dix-septième niveau. L'homme, un nommé Hillman, était un ancien compagnon de beuverie de Wilder, et il avait accepté d'assez mauvaise grâce l'intrusion de ce coucou dans son nid. Dans les termes de Wilder, l'occupation d'un niveau signifiait tout autre chose que la prise fortuite d'un appartement abandonné. De ceux-là, il y en avait des douzaines dans le corps de l'immeuble. Non, Wilder s'était imposé des règles beaucoup plus dures : l'ascension de la tour, cela consistait d'abord à être accepté comme un des leurs par ses nouveaux voisins. Il fallait que chaque permis de séjour fût acquis par d'autres moyens que la force physique. Il fallait, en somme, que ses compagnons eussent besoin de lui – une idée qui provoquait un reniflement de mépris chez Wilder, quand il lui arrivait d'y penser.

Il avait pu prendre pied sur le vingtième niveau à la faveur d'une des nombreuses absurdités de la démographie qui avaient jusqu'alors compliqué sa progression dans l'édifice. Au cours d'un des engagements de la nuit, il s'était trouvé à cet étage, en train d'aider à l'érection d'une barricade devant la porte défoncée de l'appartement où vivaient deux femmes spécialistes des études de marché. Après avoir tenté de l'assommer avec une bouteille de champagne, au moment où il passait la tête par le panneau de porte démolie, elles avaient volontiers accepté les sympathiques offres de service de Wilder – lequel savait être toujours d'un calme parfait dans ces moments de crise. L'aînée des deux femmes, une blonde pétulante âgée de trente ans, avait félicité Wilder d'être le seul individu sain d'esprit qu'elle eût rencontré dans l'immeuble. Pour sa part, Wilder était fort satisfait de jouer les hommes d'intérieur plutôt que les meneurs populaires ou les Bonapartes des barricades de halls d'ascenseurs. Il se souciait peu d'instruire une milice mal entraînée de rédacteurs de revues et de cadres financiers dans l'art de livrer l'assaut à un escalier occupé ou d'intercepter un ascenseur ennemi. En dehors de toute autre considération, il lui fallait bien constater que plus il s'élevait dans la tour, plus la forme physique des habitants était pitoyable. Les heures passées sur les vélos d'entraînement du gymnase ne les avaient rendus capables que de passer d'autres heures sur les

vélos d'entraînement du gymnase.

Après avoir aidé les deux femmes, il avait consacré le reste de la nuit à boire leur vin et à ruser pour obtenir une invitation à emménager chez elles. Comme d'habitude, il faisait de grands gestes en brandissant sa caméra et décrivait en long et en large son projet d'émission. Il leur proposa de paraître à l'écran, mais ni l'une ni l'autre ne fut impressionnée. Au contraire des occupants d'en bas, lesquels ne se montraient que trop désireux de participer à l'enquête et de faire entendre leurs doléances, les habitants d'en haut étaient déjà passés à la télévision, et souvent plus d'une fois, ès qualités, à l'occasion d'émissions traitant de grands sujets d'actualité. « La télévision, c'est fait pour qu'on la regarde », déclara d'un ton sans réplique l'une des deux femmes, « pas pour qu'on s'y montre. »

Peu après l'aube, survinrent les membres d'un commando féminin. Leurs maris ou leurs compagnons s'étaient déjà installés chez des amis, à d'autres étages, ou bien ils avaient totalement disparu de leurs existences. Le chef de la bande était la femme âgée qui écrivait des livres pour enfants. Elle regarda Wilder de travers quand celui-ci lui proposa le rôle principal dans son émission. Wilder n'avait pas besoin d'un dessin, il tira sa révérence et regagna la sécurité de sa base précédente, l'appartement Hillman au dix-septième étage.

Wilder roulait toujours dans le parking à la recherche d'un emplacement digne de son nouvel échelon social, lorsqu'une bouteille de vermouth vint se fracasser sur le toit d'une voiture, à dix mètres de lui, et s'épanouit en pluie coupante. La bouteille avait été lancée de très haut, peut-être du quarantième niveau. Wilder ralentit presque jusqu'à s'arrêter, s'offrant comme cible. Il s'attendait à voir paraître sur le parapet de son coin de terrasse la silhouette vêtue de blanc d'Anthony Royal, figé dans une des poses messianiques qu'il affectionnait, avec le chien blanc à ses pieds.

Les jours précédents, il avait aperçu l'architecte à plusieurs reprises. Royal le dominait du haut d'un escalier, ou bien disparaissait dans un ascenseur réquisitionné qui allait l'emporter vers les places fortes des hauts sommets. De toute évidence, c'est volontairement qu'il se montrait à Wilder, il le défiait de monter à sa suite. Par moments, l'architecte semblait avoir une conscience anormalement aiguë de la présence de l'image du père naturel, qui rôdait dans les combles du cerveau de Wilder ; une image toujours entrevue derrière les hautes fenêtres d'une nursery. Royal s'était-il attribué ce rôle, en sachant que les incertitudes du producteur au sujet de son père affaibliraient sa résolution d'escalader la tour ? Wilder martelait le volant de ses gros poings. Chaque nuit le rapprochait de l'architecte ; chaque nuit, il gravissait quelques marches de plus vers cette ultime confrontation.

Le craquement des débris de verre sous les bandes de roulement de ses pneus ressemblait au bruit d'une fermeture Éclair qu'on défait. Droit devant, Wilder aperçut un espace libre au premier rang du parking ; c'était l'emplacement occupé naguère par la voiture du bijoutier décédé. Il manœuvra sans hésiter et y gara son propre véhicule.

« Chaque chose en son temps... »

Plein d'une excitation joyeuse, il se renversa en arrière et considéra avec satisfaction les épaves maculées d'ordures qui l'entouraient. L'apparition de cet espace libre était un heureux présage. Wilder prit son temps pour s'extraire du véhicule, puis il claqua violemment la portière. Tandis qu'il marchait à grandes enjambées vers l'entrée de l'immeuble, il se sentait comme un propriétaire foncier particulièrement cossu qui viendrait de s'offrir une montagne.

Quelques loqueteux du premier se trouvaient dans le grand hall, et regardèrent Wilder passer rapidement devant les ascenseurs puis se diriger vers l'escalier. Ici, on suivait d'un œil méfiant ses allées et venues dans l'immeuble, on n'aimait guère le voir pratiquer le renversement des alliances. Chaque jour, Wilder passait quelques heures en famille dans l'appartement du deuxième niveau. Il s'efforçait de secouer sa femme, mais Helen était toujours plus introvertie. Tôt ou tard, il devrait la quitter pour toujours. Le soir, lorsqu'il repartait à l'assaut de la tour, elle semblait s'éveiller un peu, elle allait parfois jusqu'à lui parler de son travail aux studios de télévision, elle évoquait des émissions auxquelles il avait participé des années auparavant. La nuit précédente, alors qu'il s'apprêtait à partir, après avoir couché les enfants et vérifié les verrous, elle s'était soudain jetée dans ses bras, comme pour lui faire comprendre qu'elle voulait le voir rester. Les muscles de son visage émacié, tels des acrobates essayant de retomber chacun à sa place, avaient parcouru toute une gamme de tremblements désordonnés.

Ce jour-là, Wilder fut surpris, à son retour, de trouver Helen dans un grand état d'excitation. Lorsqu'il pénétra dans l'appartement après s'être frayé un chemin entre les sacs de plastique et les barricades de mobilier brisé qui obstruaient le couloir, Helen était entourée d'un groupe d'épouses et de mères. Elles semblaient toutes avoir une petite victoire à célébrer. Ces femmes lasses avec leurs enfants indisciplinés – la guerre civile avait rendu ceux-ci aussi batailleurs que leurs parents – formaient un mélancolique tableau domestique.

Les deux jeunes femmes du septième niveau, qui enseignaient naguère à l'école primaire de la tour, s'étaient portées volontaires pour rouvrir les classes. À en juger par les coups d'œil soucieux qu'elles jetaient du côté du comité de vigiles que formaient les trois

époux présents dans la pièce – un prestataire de services en temps-ordinateur, un preneur de son et un critique littéraire –, ce volontariat n'avait peut-être pas été tout à fait spontané.

Tandis que Wilder préparait un repas en ouvrant la dernière boîte de conserve, Helen vint s'asseoir à la table de la cuisine. Ses mains voletaient comme un couple d'oiseaux désarmés dans leur cage.

— J'ose à peine y croire. Je serai débarrassée des garçons pendant une heure ou deux.

— Où les classes auront-elles lieu ?

— Ici même – les deux premières matinées. C'est le moins que je puisse faire.

— Dans ce cas, tu ne seras pas du tout débarrassée des garçons. Enfin, c'est déjà mieux que rien.

Abandonnerait-elle jamais les enfants, se demanda Wilder. Elle ne pensait qu'à cela. Tout en jouant avec ses fils, Wilder considéra sérieusement la possibilité de les entraîner à sa suite dans l'ascension. Il regardait Helen s'efforcer avec nervosité de remettre de l'ordre dans l'appartement. La salle de séjour avait été pillée au cours d'un raid, pendant qu'Helen et les enfants couraient se réfugier chez un voisin. Les meubles étaient en morceaux, la cuisine ressemblait à un champ de bataille. Helen prit les chaises brisées dans la salle à manger et vint les aligner devant le bureau défoncé de Wilder. Les sièges bancals semblaient se soutenir l'un l'autre. L'ensemble formait une parodie de salle de cours.

Wilder ne fit aucun effort pour aider sa femme, il se contenta de la regarder tirer les meubles avec ses bras maigres. Par moments, il en arrivait à la soupçonner de s'épuiser sciemment : les meurtrissures de ses genoux et de ses poignets faisaient partie d'un système très élaboré d'automutilation, c'était un essai de reconquête de l'époux – chaque jour en rentrant chez lui, il s'attendait presque à la retrouver dans une voiture d'infirme : elle aurait les deux jambes brisées ; son crâne, rasé après trépanation, serait serré dans un bandage ; elle ne serait pas loin d'envisager le recours désespéré à la lobotomie.

Pourquoi s'obstinait-il à revenir vers elle ? Toute son ambition était de la fuir, au contraire, et de vaincre ce besoin qui le prenait chaque après-midi de retrouver l'appartement, lien ténu avec son enfance. En quittant Helen, il briserait enfin ce carcan de frustrations qu'il avait essayé de secouer depuis son adolescence. Ses multiples infidélités n'étaient au vrai qu'un aspect de cette tentative pour se libérer du passé, et Helen les réduisait à néant en fermant les yeux. Du moins ces liaisons lui avaient-elles ménagé des prises au flanc de l'immeuble dont il tentait la varappe : il serait porté jusqu'au sommet par les corps tendus des femmes qu'il avait connues ici.

Il lui était difficile à présent de se sentir très concerné par les

épreuves de sa femme ou celles de ses voisins, de s'intéresser à leurs vies étroites et vouées à l'échec. Car ceux des bas étages, on ne pouvait plus en douter, étaient des perdants. Leur désir insistant d'éduquer leurs enfants, qui n'est rien d'autre que l'ultime réflexe de n'importe quel groupe exploité avant qu'il sombre dans la soumission, marquait bien la fin de leur résistance. À présent, même la commune féminine du vingtième venait à l'aide de Helen. Durant la trêve de midi, l'auteur de livres pour enfants avec ses favorites, sinistres sœurs de charité, parcouraient tout l'immeuble en offrant aide et assistance aux épouses délaissées.

Wilder passa dans la chambre de ses fils. Heureux de le voir, ceux-ci se mirent à cogner leurs mitraillettes de plastique contre les bols vides de leur déjeuner. Ils étaient déguisés en parachutistes : tenue léopard et casque de fer blanc. Erreur de panoplie, songea Wilder. Compte tenu des récents événements, la tenue de combat, dans la tour, c'était complet de flanelle grise, melon et attaché-case.

Les deux garçons avaient faim. Wilder appela vainement sa femme, puis retourna dans la cuisine. Helen s'était effondrée devant la cuisinière électrique, genoux repliés sous elle. La porte du four était ouverte. Wilder eut soudain l'impression que Helen essayait de loger son maigre corps dans cette niche – et peut-être de se faire rôtir, en sacrifice ultime à sa famille.

« Helen... » Il se pencha pour la relever, et fut surpris de la légèreté de son corps. Ce n'était plus que bâtonnets sous un sac de peau livide. « Bon Dieu, mais tu es vraiment... »

« Tout va bien... Je prendrai quelque chose tout à l'heure. » Elle s'arracha à Wilder et se baissa pour gratter, comme sans y penser, la graisse brûlée qui adhérait aux parois du four. En la voyant pelotonnée à ses pieds, Wilder se rendit compte qu'elle était l'instant d'avant tombée d'inanition.

Il la laissa s'affaisser contre la cuisinière. Les étagères du garde-manger, sur lesquelles il promenait à présent son regard, étaient vides. « Reste là, dit-il. Je monte au supermarché te chercher quelque chose à manger. » Furieux, il ajouta sèchement : « Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu te laissais mourir de faim ? » « Richard, j'en ai parlé cent fois. » Affalée sur le sol, elle le regarda fouiller dans son sac à main, à la recherche d'argent. L'argent. Ces temps-ci, Wilder y avait eu recours de plus en plus rarement. Il ne s'était même pas donné la peine de porter à son compte son dernier chèque de salaire. Il empoigna sa caméra, en s'assurant bien que le pare-soleil était en place. Lorsqu'il se retourna vers Helen, il remarqua la dureté surprenante du regard dans ce petit visage – sa femme semblait s'amuser de le voir à tel point soumis aux fictions élaborées par ce jouet sophistiqué.

Wilder ferma la porte de l'appartement derrière lui et se mit en

quête d'eau et de nourriture. Pendant l'accalmie de l'après-midi, un passage unique vers le supermarché du dixième était ouvert aux occupants des niveaux les plus bas. En revanche, la plupart des escaliers étaient obstrués par des barricades permanentes, faites d'un entassement de mobilier de salon, de tables et de machines à laver, qui s'élevait presque jusqu'au plafond. Sur les vingt ascenseurs de l'immeuble, plus de douze étaient en panne, et les autres ne fonctionnaient que par intermittence, selon l'humeur de l'un ou l'autre des clans d'en haut.

Wilder fit le tour du hall en jetant des regards prudents dans les cages vides des ascenseurs. Les puits étaient hérissés jusqu'au sommet de fragments de rampes métalliques et de tronçons de conduites d'eau entrecroisés, disposés comme une forêt de panneaux de stop pour interdire la circulation des cabines. Ils formaient une sorte de nouvel escalier.

Les murs étaient couverts de slogans, d'obscénités, et aussi de listes d'appartements à piller, pages d'un annuaire insensé. Près des portes de communication, un message rédigé en style militaire et composé en caractères sobres indiquait l'unique escalier autorisé pendant les débuts d'après-midi. Il mentionnait aussi l'inéluctable couvre-feu de quinze heures.

Wilder leva la caméra et contempla le message à travers l'objectif. Voilà qui ferait un pré-générique frappant, songea-t-il. Il était toujours conscient de la nécessité d'enregistrer sur pellicule tout ce qui se passait dans l'immeuble, mais depuis quelque temps sa résolution n'était plus aussi forte. La décadence de la tour lui rappelait une bande d'actualités filmée au ralenti, où l'on voyait tout un village des Andes se disloquer et descendre le flanc d'une montagne. Les gens étaient encore en train de prendre leur linge dans les jardins gondolés ou de cuisiner pendant que les murs s'effritaient autour d'eux.

Vingt niveaux étaient à présent privés de courant ; plus de cent appartements avaient été abandonnés par leurs occupants. Le système des clans, qui garantissait naguère aux habitants un minimum de sécurité, était en pleine décomposition ; les groupes semblaient dans l'apathie ou la paranoïa. Partout les gens se cloîtraient dans leurs logements, parfois dans une seule pièce. Ils se barricadaient. Au cinquième niveau, Wilder s'arrêta, surpris de ne voir personne. Il attendit un moment près de la porte de communication, à l'écoute du moindre bruit suspect. La haute silhouette d'un sociologue entre deux âges, poubelle en main, émergea de l'ombre et se coula comme un spectre le long de la coursive jonchée de détrit.

Malgré l'état d'abandon de l'immeuble – pénurie d'eau, conduits d'aération bouchés par les déchets et les excréments, rampes d'escaliers arrachées –, le comportement des habitants pendant la

journée restait en règle générale très raisonnable. Parvenu au septième palier, Wilder s'arrêta une nouvelle fois et pissa sur les marches. Il éprouva presque de la surprise de voir le jet d'urine filer entre ses jambes. Mais ce n'était là qu'une manifestation bien timide de grossièreté. Au cours des affrontements nocturnes, il prenait un plaisir bien particulier, et libre de tout sentiment de culpabilité, à uriner où bon lui semblait, à déféquer dans les appartements abandonnés sans se soucier des risques qu'il pouvait faire courir à sa santé et à celle des siens. La nuit précédente, il s'était fort diverti à malmener une femme terrifiée qui lui reprochait de s'être soulagé sur le carrelage de sa salle de bains.

La galerie commerciale était déserte. Wilder poussa les portes de communication aux vitres brisées, puis se dirigea vers les boutiques. La banque avait fermé, et le salon de coiffure, et le marchand de vins ; seule, la dernière caissière du supermarché – l'épouse d'un cameraman du troisième – restait stoïquement assise à son point de contrôle mais, comme l'Empire Britannique voué au démantèlement, elle ne régnait plus que sur des océans de déchets. Wilder se promena parmi les rayonnages vides. Des paquets de nourriture pourrissante flottaient sur les eaux graisseuses au fond des congélateurs. Une pyramide de boîtes de biscuits pour chien s'était écroulée dans une travée, au centre du magasin.

Wilder prit trois des boîtes et les fourra dans son chariot, avec une demi-douzaine de rations pour chat. Le tout permettrait à Helen et aux enfants de tenir en attendant qu'il ait l'occasion de s'introduire dans un appartement et de piller une réserve de nourriture.

« Il n'y a que des rations pour animaux, ici, dit-il à la caissière. Vous ne vous faites plus livrer, ou quoi ?

— Il n'y a plus de demande. » Elle caressait négligemment une plaie ouverte sur son front. « Les gens ont dû commencer à stocker il y a des mois. »

Ce n'était pas vrai, songea Wilder en laissant la caissière seule dans l'immense galerie pour revenir vers les ascenseurs. Il le savait bien, après avoir pénétré par effraction dans nombre d'appartements : peu de gens possédaient des réserves. C'était comme s'ils ne se souciaient plus de leurs besoins du lendemain.

À quinze mètres de lui, au-delà des séchoirs renversés qui traînaient devant le seuil du salon de coiffure, les voyants d'un ascenseur clignotaient de droite et de gauche. Le dernier convoi officiel de la journée était en route. Quelque part entre les vingt-cinquième et trentième niveaux, la cabine serait arraisonnée suivant la fantaisie d'un guetteur, lequel mettrait ainsi un terme à la trêve de midi. Commenceraient alors les préparatifs d'une nouvelle nuit.

Wilder pressa inconsciemment l'allure, et fut devant les portes au

moment où l'ascenseur s'arrêtait au neuvième pour déposer un passager. Au tout dernier moment, alors que la cabine reprenait son ascension, Wilder appuya sur la touche d'appel.

Dans les quelques secondes qui précédèrent l'ouverture des portes, il sut que sa décision était déjà prise et qu'il allait abandonner définitivement Helen et les enfants. Pour lui, il n'y avait plus qu'une direction désormais : vers le haut. Tel un grimpeur qui ne prend de repos qu'à quelques centaines de mètres du sommet, il avait engagé tout son être dans l'ascension et ne pouvait plus avoir d'autres soucis.

Les portes s'ouvrirent. Il se trouva devant une quinzaine de passagers figés comme des mannequins de plastique. Il y eut un frottement de pieds dans une partie de la masse compacte. On lui faisait place.

Wilder hésita, se força à ne pas faire demi-tour et dévaler l'escalier pour rejoindre son appartement. Les yeux des passagers étaient fixés sur lui. Son hésitation avait donné l'éveil, et on le soupçonnait de quelque chose. Alors que les portes se refermaient, Wilder fit un pas en avant et pénétra dans la cabine, caméra haut tenue. Une fois de plus, il entreprenait l'ascension.

PEINTURES CORPORELLES

APRES une attente de vingt minutes, aussi énervante qu'une halte à un poste-frontière perdu dans la campagne, l'ascenseur passa du seizième au dix-septième niveau. Épuisé par cet arrêt prolongé, Wilder sortit de la cabine dès l'ouverture des portes et chercha en vain un coin où jeter ses boîtes de rations. Dans la cabine, experts-comptables et cadres de la télévision, cramponnés à leurs attachés-cases, se tenaient serrés au coude à coude. Leurs regards ne se croisaient pas et demeuraient braqués sur les graffiti qui couvraient les parois. Le toit métallique avait été enlevé ; le puits se dressait directement au-dessus de leurs têtes, les laissant exposés au premier lanceur de projectiles venu.

Les trois passagers qui étaient descendus en même temps que Wilder disparurent entre les barricades disposées le long de la coursive sombre. La porte de l'appartement des Hillman était fermée à double tour. Aucun bruit, aucun mouvement à l'intérieur. Wilder s'essaya en vain à forcer la serrure. Les Hillman avaient-ils été se réfugier chez des amis en abandonnant leur logement ? La chose était concevable. Mais Wilder finit par percevoir un faible grattement en provenance de l'entrée. Il colla son oreille contre la porte et entendit le maigre filet de voix de Mrs Hillman. Elle semblait s'adresser des reproches à elle-même, tout en traînant un objet lourd sur le sol.

Après de longues négociations chuchotées d'un même ton doucereux de part et d'autre de la porte, et à force de frapper à petits coups répétés, Wilder put se faire ouvrir. Une énorme barricade de meubles, batterie de cuisine, livres, vêtements et garnitures de table bouchait l'entrée. Ce n'était rien de moins qu'une décharge municipale en miniature.

Hillman – qui travaillait comme régisseur pour la même chaîne de télévision que Wilder – était allongé sur un matelas dans la chambre à coucher. Une chemise de soirée déchirée qu'on avait serrée autour de son front en guise de bandage n'empêchait pas le sang de tacher l'oreiller sur lequel sa tête reposait. Le blessé se redressa à l'entrée de Wilder et sa main tâtonna à la recherche d'un tronçon de balustrade posé près de lui sur le sol. Hillman avait compté parmi les premiers choisis comme boucs émissaires et systématiquement agressés – la brusquerie et l'indépendance dont il faisait preuve le désignaient tout

naturellement pour ce rôle. Lors d'un raid au dix-huitième niveau, Hillman avait été assommé d'un coup de statuette d'oscar de la télévision. Wilder avait porté le régisseur jusqu'à chez lui et il était resté à son chevet toute la nuit. C'est ainsi qu'il avait pu faire de l'appartement Hillman sa base d'opérations.

Avec son mari hors de combat, Mrs Hillman dépendait entièrement de Wilder, lequel en un sens n'était pas mécontent de la situation. Pendant ses absences, elle ne cessait de s'inquiéter à son sujet, telle une mère anxieuse devant un fils indocile. Mais à peine avait-il mis le pied dans l'appartement qu'elle oubliait qui il était.

Wilder contemplait Hillman et sentait la femme de celui-ci tirer sur sa manche. Elle était plus préoccupée de sa barricade que des troubles visuels qui affectaient son mari – ils n'annonçaient pourtant rien de bon. Presque tout ce qu'on pouvait déplacer dans l'appartement, et jusqu'aux plus petits objets, avait été ajouté à son édifice, au point que celui-ci menaçait parfois d'ensevelir les occupants. Les quelques heures de sommeil que Wilder s'accordait avant l'aube, il les passait effondré dans un fauteuil partiellement enchâssé dans cet ouvrage de campagne. Infatigable, elle continuait de tourner autour de lui, ajoutant ici un petit meuble qu'elle avait déniché, là trois livres, ou bien un disque abandonné, ou sa boîte à bijoux. Un matin, Wilder s'était éveillé avec sa jambe gauche en partie enfouie. Souvent, il lui fallait une demi-heure pour se creuser un tunnel jusqu'à la porte.

« Eh bien, quoi ? demanda-t-il, irrité. Qu'est-ce que tu lui veux, à mon bras ? » Elle regardait avidement une des boîtes de biscuits pour chien que Wilder, en l'absence de mobilier, n'avait pu poser nulle part. Il ne voulait pas les voir ajouter à la barricade.

« J'ai fait le ménage pour toi, annonça-t-elle avec quelque fierté. C'est ce que tu voulais, n'est-ce pas ? »

— Bien sûr... » Wilder considéra la pièce de l'œil du maître. À peine remarquait-il quelques changements, et il préférait l'appartement dans son état antérieur de saleté.

« Qu'est-ce qu'il y a là ? » Elle pointait le doigt vers les paquets et donnait à Wilder des coups de coude espiègles, comme une mère qui a découvert le cadeau secret que lui réservait son jeune fils. « Une surprise ? »

« Laisse ça tranquille. » Wilder la repoussa brutalement et manqua lui faire perdre l'équilibre. Ces manèges saugrenus ne lui déplaisaient pas. Ils les plaçaient tous deux à un niveau d'intimité qu'il n'avait jamais pu atteindre avec Helen, et plus il progressait dans son ascension, plus libre Wilder se sentait de pratiquer ces petits jeux.

Mrs Hillman parvint à lui arracher un paquet. Son corps fluët était d'une agilité surprenante. Elle examina le basset dodu sur

l'emballage – elle et son mari étaient maigres comme des épouvantails. Grand seigneur, Wilder lui tendit une ration pour chat.

« Fais tremper le biscuit dans le gin – je sais que vous en avez une bouteille cachée par là. Ça vous fera du bien à tous les deux. »

« Nous allons prendre un chien ! » Lorsqu'elle vit que cette suggestion énervait Wilder, elle se coula auprès de lui ; les mains posées sur son torse puissant, elle se dépensa en minauderies. « Un petit chien-chien ? Dicky, s'il te plaît... »

Wilder voulut se dégager, mais Mrs Hillman l'excitait avec ses mines enjôleuses et ses sous-entendus grivois. La manière experte qu'elle avait de lui énerver le bout des seins le surprit. Elle réveillait en lui un penchant ignoré. Le front serré dans son turban ensanglanté, le visage vidé de toute couleur, Hillman les contemplait passivement. Sa diplopie temporaire devait emplir l'appartement d'images de sa femme dans les bras de Wilder. À cette pensée, celui-ci, guettant les réactions du blessé, fit semblant de se rapprocher de Mrs Hillman et promena une main curieuse sur ses fesses, qu'elle avait petites comme des pommes. Hillman parut ne rien remarquer. Wilder cessa ses caresses lorsqu'il vit qu'on lui répondait sans retenue. Ce n'est pas ainsi qu'il envisageait la suite de leurs relations.

« Dicky, je sais pourquoi tu es venu à mon secours... » Elle le suivait autour de la barricade, toujours pendue à son bras. « Tu les puniras, n'est-ce pas ? »

C'était un autre de leurs jeux. « Venir à son secours », cela voulait d'abord dire pour elle prendre une revanche sur « eux » – ceux qui vivaient au-dessus du dix-septième –, les obliger à faire amende honorable et à venir se prosterner devant son seuil en une file ininterrompue.

« Oui, je les punirai, dit Wilder d'un ton rassurant. Tu es contente ? »

Ils étaient appuyés contre la barricade et le menton pointu de Mrs Hillman lui piquait la poitrine. On ne pouvait rêver couple moins bien assorti, décida Wilder, pour jouer à la maman et au fils chéri. Mrs Hillman exultait déjà à l'idée de la vengeance. Tout en hochant la tête d'un air décidé, elle se mit à fouiller dans l'entassement de meubles et en tira un cylindre de métal noir. Lorsque l'objet fut dégagé, Wilder s'aperçut qu'il s'agissait d'un fusil de chasse. Étonné, il s'empara de l'arme. Mrs Hillman lui souriait d'un air encourageant, comme si elle s'attendait à le voir sortir aussitôt dans le couloir et abattre le premier venu. Il cassa le fusil. Deux cartouches étaient engagées dans les canons jumeaux.

Wilder tint le fusil hors de la portée de Mrs Hillman. Il songea qu'il devait y avoir des centaines d'armes comparables dans l'immeuble : carabines de précision, souvenirs de l'armée, pistolets de

dame. Or, malgré l'épidémie de violence, aucun coup de feu n'avait été tiré. Wilder comprenait parfaitement pourquoi. Même en danger de mort, il ne se serait jamais résolu à utiliser le fusil de chasse. Il y avait un accord tacite entre les habitants : c'est à mains nues qu'ils régleraient leurs affaires.

Wilder fourra de nouveau le fusil dans la barricade, puis il poussa Mrs Hillman d'une bourrade dans la poitrine. « Allez... va te sauver toi-même... »

Elle éleva des protestations, mi-inquiète, mi-espiègle ; il la bombarda de biscuits de chien, qui retombaient ensuite en désordre sur le plancher nu. Wilder aimait bien la rudoyer et la ridiculiser devant son mari. Il l'empêcha d'atteindre les vivres jusqu'au moment où elle s'avoua vaincue et battit en retraite vers la cuisine. La soirée s'annonçait bien. À mesure que la nuit recouvrait la tour, Wilder devenait plus bestial, il multipliait délibérément les grossièretés, comme un blouson noir qui malmène une maîtresse d'école hébétée.

Wilder resta dans l'appartement des Hillman jusqu'à deux heures du matin. Il y eut encore des violences sporadiques, mais la nette diminution du nombre d'incidents était préoccupante – la progression de Wilder vers le haut dépendait de la possibilité pour lui d'offrir ses services comme émeutier à l'un ou l'autre des groupes en lutte. Or les guerres tribales de la semaine précédente avaient pris fin, la structure de clans allait disparaître, et avec elle les frontières officielles, les lignes d'armistice ; à la place on voyait naître des enclaves qui regroupaient à peine trois ou quatre appartements ; pénétrer et manœuvrer ces petites communautés était chose beaucoup plus délicate.

Assis face à face à chaque bout de la pièce, le dos au mur, Wilder et Mrs Hillman écoutaient les bruits étouffés autour d'eux. Les occupants de l'immeuble ressemblaient aux créatures d'un zoo ; tapis dans l'ombre, ils ne sortaient de leur calme maussade que pour s'entre-déchirer dans des affrontements féroces et brefs.

Les Hillman avaient pour voisins immédiats un agent d'assurances et sa femme, deux experts-comptables et un pharmacologue. Des gens apathiques et dépourvus d'organisation. Wilder leur avait rendu visite à plusieurs reprises, mais les plaidoyers en faveur de leur propre intérêt ne les faisaient plus bouger. Seuls les appels les plus grossiers à une hostilité irraisonnée pouvaient encore atteindre leurs esprits plombés. Parfois, les colères de Wilder, feintes ou non, ses idées de vengeance parvenaient à les tirer un instant de leur torpeur.

Cette tendance à se regrouper autour de meneurs plus agressifs, plus radicaux, affectait tout l'immeuble. Après minuit, les torches électriques brillaient dans les halls et les coursives : des campements

de cinq ou six occupants s'établissaient au milieu des sacs de détritus ; chacun poussait le voisin, on aurait cru voir les invités d'une noce qui s'encouragent réciproquement à boire en sachant que bientôt eux aussi pourront forniquer à loisir et palper les bons morceaux.

À deux heures, Wilder sortit de l'appartement. Il se mit en devoir de réveiller l'ardeur de ses voisins. Armés de massues ou de javelots improvisés, les hommes accroupis faisaient cercle autour des flasques de whisky mises en commun. Illuminés par le faisceau des torches, les sacs de plastique derrière eux formaient comme un musée de résidus. Assis au centre de l'assemblée, Wilder exposait les grandes lignes d'un nouveau plan d'attaque des étages supérieurs. Bien qu'ils n'eussent guère mangé ces derniers jours, les compagnons montraient peu d'enthousiasme. Ils craignaient la puissance des habitants des hauteurs. Mais Wilder jouait habilement sur leurs fantasmes. Il choisit une fois de plus comme cible imaginaire le psychiatre, Adrian Talbot, qu'il accusait à présent d'avoir molesté un enfant dans une cabine de bain. Ils savaient pertinemment que c'était faux, mais cela ne faisait qu'ajouter du poids à l'accusation. Toutefois, avant de se mettre en mouvement, ils insistèrent pour que Wilder inventât un crime encore plus horrible. Toute la séduction des délits sexuels de Talbot semblait tenir à leur caractère entièrement imaginaire. Selon la logique de la tour, les plus purs de toute faute devenaient les plus coupables.

Peu avant l'aube, Wilder se trouva dans un appartement du vingt-sixième, abandonné depuis peu. Une femme et son jeune fils avaient vécu là, et ne s'étaient pas donné la peine de fermer au verrou à leur départ. Wilder n'avait pas eu grand mal à abattre la porte. Épuisé par les excès de la nuit, il s'était laissé distancer par son commando et avait trouvé là un refuge où s'installer tant qu'il faisait encore noir. Il y dormirait pendant les longues heures de la journée. Le soir venu, il reprendrait son ascension.

Il visita les trois pièces et s'assura que personne ne se cachait dans la cuisine ou la salle de bains. Il titubait dans l'obscurité, ouvrait les armoires à coups de pied, jetait au sol les livres ou bibelots qu'il sentait sous sa main. Avant de partir, l'occupante avait tenté sans trop y croire de faire le ménage, rangé les jouets de l'enfant dans une commode de la chambre à coucher. Wilder devinait les rideaux bien tirés, le passage tout récent de l'aspirateur, et cela l'énervait. Il jeta à terre les tiroirs, chambarda les matelas, puis pissa dans la baignoire. Les miroirs de la chambre à coucher lui renvoyaient son image, forte carrure, braguette ouverte, lourds testicules en avanture. Il s'apprêtait à une orgie de verre brisé, mais la vue de sa verge, massue blanchâtre qui pendait dans la pénombre, l'apaisa. Il aurait bien voulu la décorer, peut-être lui passer un joli ruban.

Resté seul, il ne doutait plus du succès de son entreprise. Le

sentiment de triomphe qu'il éprouvait à avoir gravi plus que la moitié de la tour effaçait jusqu'à sa faim. Des fenêtres, on pouvait à peine distinguer le sol, loin dessous. Cela faisait partie d'un monde qu'il avait laissé derrière lui. Quelque part, là-haut, Anthony Royal se pavanait en promenant son chien blanc. Il ne se doutait pas de ce qui l'attendait.

À l'aube, la propriétaire de l'appartement fit son apparition dans la cuisine où Wilder, maintenant tout à fait calmé, prenait un peu de repos. Confortablement adossé à la cuisinière, il était assis par terre au milieu des restes d'un repas. Il avait trouvé quelques boîtes de conserve et deux bouteilles de vin rouge dans la cachette habituelle, sous les lattes du plancher à l'endroit de la penderie, dans la chambre à coucher. Il avait aussi découvert une mini-cassette rangée parmi les jouets de l'enfant, et, tout en ouvrant les boîtes de conserve, il s'était amusé à enregistrer ses grognements et ses éructations pour se les repasser ensuite. Il s'émerveillait de sa propre habileté dans l'art du montage : une, deux et même trois séries de rots s'enchaînaient, se fondaient l'une dans l'autre. Tout ce talent dans ses doigts couturés aux ongles fendillés et noircis, il n'en revenait pas !

Le bordeaux l'avait doucement engourdi. Il s'en était maculé le torse, et regardait plaisamment la jeune femme qui venait de buter contre ses jambes.

Lorsqu'elle baissa les yeux vers lui, il sut qui elle était. Il se rappela l'avoir connue sous le nom de Charlotte Melville. Le nom s'était détaché d'elle depuis, comme le numéro qu'on a mal fixé sur le maillot d'un athlète et que le vent emporte. Il avait souvent rendu visite à cette femme. Voilà qui expliquait l'aspect vaguement familier des meubles et des jouets. Les chaises et le canapé avaient été déplacés de manière à protéger diverses cachettes.

« Wilder... ? » Elle prononça son nom d'une voix douce, comme si elle n'était plus certaine de se le rappeler. Elle avait passé la nuit à l'abri avec son fils, trois étages plus haut, chez le statisticien qui était devenu son ami. Aux premières lueurs de l'aube, après que le calme fut revenu dans la tour, elle était redescendue jusqu'à son appartement dans l'intention d'y prendre ses dernières réserves de nourriture avant de s'en aller définitivement. Elle sut se reprendre rapidement et jeta un coup d'œil sévère à l'homme vautré comme un sauvage parmi ses bouteilles de vin, les fesses à l'air, la poitrine décorée de zébrures rouges. Il n'entraînait ni regret ni indignation dans son attitude, mais une acceptation fataliste des dégâts causés à son logement – elle ne pouvait pas plus les effacer que la forte odeur d'urine qui venait de la salle de bains.

Comme il paraissait à moitié endormi, elle fit demi-tour puis se dirigea lentement vers la porte. Wilder allongea le bras et lui saisit la

cheville. Il souriait vaguement dans sa direction. Il se releva et tourna autour d'elle en brandissant la mini-cassette comme s'il allait la frapper avec, mais au lieu de cela il ne cessait de mettre en marche l'appareil puis de l'arrêter ; visiblement satisfait de cette petite démonstration de ses talents insoupçonnés, il lui jouait son pot-pourri d'éruclatations. Lentement, il fit faire à Charlotte le tour de l'appartement. Elle reculait d'une pièce à l'autre, forcée d'écouter ce montage de borborygmes.

La première gifle étendit Charlotte sur le sol de la chambre à coucher. Wilder essaya d'enregistrer son hoquet de surprise, mais la cassette s'était bloquée. Il la libéra délicatement, puis se pencha et gifla de nouveau Charlotte. Il ne s'arrêta que lorsqu'il estima avoir assez de hurlements sur la bande. Charlotte forçait délibérément la note, à présent, mais ses cris, bien qu'exagérés, reflétaient une peur authentique, et Wilder s'amusait fort à la terroriser. Il la prit maladroitement sur le matelas de la chambre de l'enfant, laissant tourner la bande pendant toute la durée du coït, puis il repassa le film sonore de ce viol furtif, où le bruit des vêtements déchirés se mêlait à celui des halètements rageurs.

Plus tard, lassé de ces petits jeux et de la femme, il lança la minicassette dans un coin. Mais lorsqu'il ouvrit la bouche, le bruit de ses paroles, proférées grossièrement, introduisit une dissonance dans le silence. Il s'en voulait de parler, à Charlotte ou à n'importe qui, comme si les mots plaquaient sur toute chose une mauvaise grille de significations.

Quand Charlotte fut habillée, ils prirent leur breakfast ensemble, attablés sur le balcon selon toutes les règles d'un savoir-vivre aussi désuet que déplacé. Charlotte mangea les derniers bouts de viande de conserve qu'elle avait ramassés sur le sol de la cuisine. Wilder vida le reste de bordeaux en zébrant une nouvelle fois de rouge sa poitrine. Le soleil levant lui chauffait les reins, et il se sentait comme un époux heureux installé avec sa femme dans un chalet en haute montagne. Naïvement, il voulut expliquer à Charlotte son projet d'ascension. Il pointa un doigt timide vers le toit. Elle ne comprenait pas. Elle serra ses vêtements déchirés autour de son corps robuste. Elle ne paraissait pas concernée et se contentait de regarder passivement Wilder.

De son coin de balcon, il apercevait le bord du toit, dont à peine plus de douze étages le séparaient. L'ivresse de la vie à de telles hauteurs était aussi réelle que celle que pouvait lui procurer la bouteille dans sa main. Il voyait déjà les grands oiseaux alignés sur le parapet. Sans doute attendaient-ils qu'il vînt prendre leur commandement.

Plus bas, au vingtième niveau, un homme cuisinait sur un feu. Il avait brisé une table basse et ajoutait les pieds à la poignée de petit

bois à demi consumée. Une boîte de soupe se balançait au-dessus du foyer.

Une voiture de police s'approchait du périmètre est. Attaché-case en main, quelques habitants correctement vêtus – complet et imperméable – partaient au travail à cette heure matinale. Les véhicules abandonnés dans les allées barraient aux policiers l'accès à l'entrée principale de la tour. Aussi durent-ils descendre de voiture et se mettre à interroger les gens. D'ordinaire, ceux-ci n'auraient pas répondu à quelqu'un venu du dehors, mais ils se groupaient à présent autour des deux hommes en uniforme. Wilder se demanda un instant s'ils allaient manger le morceau, mais bien qu'il ne pût entendre les propos échangés, il était certain de leur contenu. Les habitants, manifestement, essayaient d'endormir les soupçons des policiers, de les assurer que tout était normal en dépit des ordures et des tessons de bouteilles éparpillés autour du bâtiment.

Wilder décida d'inspecter les défenses de l'appartement avant d'aller se coucher, et il gagna le couloir. Tandis qu'il se tenait sur le seuil, il sentit une bouffée d'air fétide lui passer sous le nez pour s'engouffrer à l'intérieur, vers la porte-fenêtre grande ouverte. Wilder s'enivrait des arômes puissants de la tour. Les excréments des gens d'en haut, de même que leurs ordures, dégageaient une odeur très particulière.

Wilder revint sur le balcon. La voiture des policiers s'éloignait. Trois des quelque vingt habitants qui se rendaient encore chaque matin à leur travail avaient fait demi-tour. L'effort de convaincre les policiers que tout allait bien dans l'immeuble s'était révélé trop grand pour eux. Ils se pressaient vers l'entrée principale sans lever la tête.

Wilder savait que ceux-là ne s'aventureraient plus jamais au-dehors. La séparation de la tour d'avec le monde extérieur était presque totale à présent, son achèvement coïnciderait probablement avec sa propre arrivée au sommet. Bercé par cette vision, il s'assit sur le sol, posa sa tête contre l'épaule de Charlotte Melville et s'endormit tandis qu'elle caressait les zébrures vineuses de son torse.

TRIOMPHE FINAL

AU crépuscule, Anthony Royal fit renforcer la garde et ordonna qu'on mît les chandelles allumées sur la table du dîner. Les mains dans les poches de son smoking, il se tenait à la fenêtre de son atelier, absorbé dans la contemplation des esplanades de béton du complexe. Tous les habitants qui avaient passé la journée à leurs bureaux étaient de retour et se dirigeaient vers les entrées du bâtiment après avoir garé leurs voitures. Les sachant bien arrivés, Royal pouvait enfin se détendre. Comme un capitaine de navire à la vue des derniers hommes d'équipage qui regagnaient le bord après une permission dans un port étranger, il lui tardait d'appareiller. La soirée avait commencé.

Royal s'assit sur la chaise de chêne à haut dossier disposée en tête de table. La flamme des chandelles tremblait au-dessus des couverts d'argent et de la vaisselle dorée, faisant jouer des reflets sur les revers de soie de son smoking. Royal souriait comme à son habitude du côté guindé de cette mise en scène de théâtre, digne d'une publicité télévisée manquant à la fois de moyens et de préparation, mais qui devait vanter les mérites d'un produit de luxe. Cela avait commencé trois semaines plus tôt, lorsque Pangbourne et lui – chefs de la dernière communauté existante dans la tour – avaient décidé de s'habiller pour dîner tous les soirs. Royal avait ordonné aux femmes de mettre les rallonges à la grande table de la salle à manger, de manière qu'il pût s'asseoir le dos aux baies vitrées et aux terrasses illuminées des tours voisines. Les femmes avaient répondu à son initiative en sortant de leurs cachettes l'argenterie et les chandelles, en proposant un menu élaboré. Leurs ombres dansaient au plafond, et l'on aurait pu croire qu'elles servaient le dîner d'un seigneur médiéval dans la grande salle de son château. Assis à l'autre bout de la table, Pangbourne avait été impressionné comme il convenait.

Bien entendu, et le gynécologue s'en rendait parfaitement compte, ce mimodrame n'avait pas de sens. Dès qu'on sortait de la lueur des chandelles, on retrouvait les sacs de détritux empilés six par six contre les murs. Au-dehors, les couloirs et les cages d'escaliers étaient obstrués par le mobilier brisé et les barricades constituées de machines à laver et de congélateurs. Les puits d'ascenseurs servaient à présent de vide-ordures. Il n'y avait plus une seule cabine en service ; les ordures ménagères et les chiens crevés s'entassaient dans les cages. Un

semblant d'ordre civilisé régnait encore sur les trois derniers étages, où s'était regroupée l'ultime tribu de la tour. L'erreur de Pangbourne et de Royal avait été de supposer qu'il y aurait toujours au-dessous d'eux une forme d'organisation sociale qu'ils pourraient dominer et exploiter. Au lieu de cela, ils entraient dans un royaume où nul ordre ne subsistait. Les clans s'étaient dissous en petits groupes de tueurs et en chasseurs solitaires qui tendaient leurs pièges dans les appartements abandonnés, traquaient le voyageur imprudent dans les halls d'ascenseurs déserts.

Royal leva les yeux de la table vernie à l'entrée d'une des femmes qui tenait un plateau d'argent au bout de ses bras puissants. En l'observant, il reconnut Mrs Wilder. Elle portait un des ensembles-pantalons d'Anne, bien coupé, naturellement. Royal songea encore une fois à la facilité avec laquelle elle avait su s'intégrer aux niveaux supérieurs de la tour. Deux semaines plus tôt, on l'avait découverte tapie avec ses deux fils dans un appartement désert du dix-neuvième, après que Wilder l'eut abandonnée. Elle était à bout de force, engourdie par le froid et l'indignation. Poussée par quelque instinct obscur, ou par le désir de retrouver son mari, elle avait entrepris l'ascension du bâtiment. Le commando l'avait ramenée au dernier étage. Pangbourne voulait rejeter cette femme errante et anémique, mais l'avis de Royal avait prévalu. Quelque part sous leurs pieds, Wilder poursuivait son escalade ; or sa femme pourrait un jour prochain se révéler un otage précieux. On l'emmena, et elle alla rejoindre le troupeau de femmes répudiées qui habitaient avec leurs enfants dans l'appartement contigu, gagnant de quoi subsister en travaillant comme domestiques.

Il ne fallut que quelques jours à Mrs Wilder pour reprendre des forces et retrouver son assurance. Elle ne promenait plus une mine hébétée et un dos rond ; elle ressemblait de nouveau, songea Royal, à la jeune épouse, sérieuse et séduisante, du télé-journaliste plein d'avenir qui s'était installé dans la tour un an auparavant.

Royal remarqua qu'elle était en train d'ôter le couvert étincelant de Pangbourne et de le remettre sur son plateau.

« Ils m'ont l'air assez propres, dit-il. Je ne crois pas que le Dr Pangbourne y trouve à redire. » Comme elle continuait à remiser l'argenterie sans tenir compte de son intervention, Royal demanda : « Avez-vous eu de ses nouvelles ? Dois-je comprendre que le Dr Pangbourne ne sera pas des nôtres ce soir ? »

« Ni aucun autre soir. Il a décidé de décliner toutes vos invitations à l'avenir. » Mrs Wilder regarda Royal à l'autre bout de la table, elle parut presque un instant se faire du souci pour lui. « J'observerais la plus grande méfiance à l'égard du Dr Pangbourne, si j'étais vous.

— Je l'ai toujours fait.

— Lorsqu'un homme tel que le Dr Pangbourne perd son appétit pour la nourriture, il n'est pas déraisonnable de penser qu'il a entre les dents quelque chose de beaucoup plus intéressant – et de beaucoup plus dangereux. »

Royal écouta sans faire de commentaire ce conseil d'ami. Qu'il fût mis fin aux dîners ne le surprenait pas. Comme lui, Pangbourne avait prévu la dissolution du dernier clan de la tour. Chacun avait regagné son coin de terrasse en emmenant ses femmes. Pangbourne s'était installé dans l'appartement du bijoutier décédé, à l'autre extrémité du toit. Étrange, songea Royal, ils seraient bientôt revenus à leur point de départ, chaque occupant isolé dans son logement.

Quelque chose lui disait qu'il ferait bien de ne pas toucher à ce repas, mais il attendit néanmoins que Mrs Wilder le servît. Il avait survécu jusque-là, et rien de ce que pouvait tramer le gynécologue ne lui ferait perdre les pédales. Au cours des derniers mois, Royal s'était complètement remis de l'accident ; il se sentait plus fort et plus sûr de lui que jamais auparavant. Sa tentative pour dominer tout l'immeuble était couronnée de succès. Fût-ce au prix de son mariage, il avait largement établi son droit à gouverner l'énorme édifice. Quant à ce nouvel ordre social dont il espérait naguère la venue, il savait à présent que sa vision originale d'une tour-volière était plus proche de la vérité qu'il ne le soupçonnait à l'époque. Inconsciemment, il avait construit un gigantesque zoo vertical aux centaines de cages superposées. Les événements récents ne pouvaient se comprendre que si l'on admettait que ces superbes créatures exotiques avaient appris à ouvrir leurs portes.

Royal se recula sur son siège tandis que Mrs Wilder lui présentait les plats. Les repas étaient préparés dans l'appartement voisin car la cuisine de Royal ne possédait plus le moindre équipement. Mrs Wilder revint une nouvelle fois avec son plateau et enjamba les sacs de plastique qui encombraient l'entrée – malgré leur retour à la barbarie, les habitants restaient fidèles à leurs origines : ils continuaient de produire une vaste quantité de déchets.

Comme d'habitude, le plat principal était une viande rôtie. Royal n'en demandait jamais la provenance – c'était du chien, probablement. Pour le ravitaillement, les femmes connaissaient leur affaire. Pendant que Royal goûtait à la préparation fortement épicée, Mrs Wilder, debout à son côté, contemplait le panorama nocturne. Telle une bonne gouvernante – et bien qu'elle ne parût jamais se soucier d'être louée ou critiquée – elle attendait un geste ou une parole de contentement. Elle parlait d'une voix sans timbre qui contrastait avec la vivacité du ton qu'elle adoptait pour s'adresser à Anne ou aux autres femmes. Au vrai, Mrs Wilder passait plus de temps avec Anne que Royal lui-même. Elles étaient six femmes à vivre dans l'appartement contigu, sous le

prétexte officiel qu'on pourrait ainsi les protéger plus facilement d'une attaque surprise. Parfois Royal rendait visite à Anne, mais il y avait dans ce groupe de femmes étroitement unies quelque chose d'intimidant. Assises sur leurs lits au milieu des sacs de plastique, elles veillaient sur les enfants Wilder. Lorsque Royal se montrait, elles le regardaient avec insistance hésiter sur le seuil, n'attendant que de le voir partir. Anne elle-même s'était éloignée de lui, un peu par crainte, mais aussi parce qu'elle se rendait compte qu'il n'avait plus besoin d'elle. Après tant de mois passés à préserver son rang, Anne s'était enfin décidée à rejoindre ses compagnes de la tour.

« Ah ! c'est toujours aussi excellent. Attendez – avant de partir. » Royal posa sa fourchette. « Avez-vous eu de ses nouvelles ? Quelqu'un l'aura vu, peut-être ? »

Ennuyée par ces questions détournées, Mrs Wilder secoua la tête.

« Qui donc... ? »

— Votre mari – Richard, je crois ? Wilder. »

Elle baissa les yeux vers Royal et secoua encore la tête, comme si elle ne le reconnaissait pas. Royal était sûr qu'elle n'avait pas seulement oublié l'identité de son mari, mais celle de tous les hommes, lui compris. Afin de vérifier ce sentiment, il posa une main sur la cuisse de Mrs Wilder et palpa ses muscles solides. Elle se laissa faire, sans cesser de tenir son plateau. Elle ne semblait pas se rendre compte que Royal était en train de la caresser. Sans doute avait-elle été manipulée par un trop grand nombre d'hommes au cours des derniers mois, et puis la notion même d'agression sexuelle n'avait plus le moindre sens. Lorsque Royal lui glissa deux doigts dans l'entrejambe, elle réagit, non en repoussant sa main, mais en l'amenant à sa taille et en l'y tenant doucement, comme elle l'aurait fait des mains de ses fils si celles-ci s'étaient égarées sur son corps.

Quand elle se fut éloignée en emportant la part de viande qu'il ne manquait jamais de lui laisser, Royal s'étira au bout de la longue table. Il était heureux de voir partir Mrs Wilder. Sans lui demander son avis, elle avait nettoyé sa saharienne blanche, faisant disparaître les taches de sang qu'il arborait naguère avec tant de fierté. Elles étaient pourtant à l'origine de la prise de conscience de son autorité, et du rôle informulé qu'il jouait dans la tour.

Avait-elle agi délibérément, sachant que cela serait pour lui une émasculatation ? Royal se rappelait encore le temps des réceptions sans fin, lorsque l'immeuble illuminé ressemblait à un paquebot ivre. Son rôle de suzerain, il l'avait joué à fond en présidant chaque soir aux assemblées qui se tenaient dans son salon. Réunis à la lueur des chandelles, ces neurochirurgiens, ces universitaires, ces agents de change avaient fait étalage de leurs dons pour la survie, entretenus par des années de service actif dans l'industrie, le commerce ou

l'éducation. Malgré le cérémonial des ordres du jour et des procès-verbaux, des motions qu'on présente et qu'on soutient, malgré l'assortiment de formules officielles que les participants avaient héritées de centaines de réunions en comité, ces soirées n'étaient rien d'autre que des conseils de tribu. On y examinait les dernières ruses inventées pour se procurer des femmes et des vivres, ou pour défendre les niveaux supérieurs contre les pillards ; on y échafaudait des plans d'alliance ou de trahison. L'ordre nouveau était enfin né, celui qui réglait toute la vie de la tour sur trois obsessions : la sécurité, le sexe et la subsistance.

Royal se leva de table, prit un chandelier d'argent et marcha jusqu'à la fenêtre. Aucune lampe n'était allumée dans l'immeuble. Le trente-septième et le quarantième niveau, encore alimentés en électricité, restaient toujours plongés dans le noir. L'obscurité avait quelque chose de réconfortant ; en elle, toutes sortes d'illusions pouvaient prendre corps et prospérer.

Quarante étages plus bas, une voiture manœuvra pour s'engager dans le parking, puis se faufila dans le labyrinthe des allées jusqu'à son emplacement réservé, à deux cents mètres du bâtiment. Le conducteur, vêtu d'un blouson de pilote et de lourdes bottes, sortit du véhicule, se pressa vers l'entrée principale. Royal songea que cet homme dont il ne distinguait pas les traits devait être le dernier habitant à se risquer hors de la tour pour se rendre à son travail. Celui-là, quelle que fût son identité, avait su trouver un itinéraire qui lui permettait de quitter son appartement et de le regagner.

Par contraste, Royal considérait le monde extérieur comme rien de plus qu'une projection onirique de la vie à l'intérieur de la tour. Trois semaines plus tôt, alors qu'il visitait un chantier de construction – ce fut sa dernière sortie –, quelqu'un avait montré du doigt la manche de sa saharienne maculée de sang. Royal ne s'était nullement senti embarrassé, comme si les réactions de ces gens étrangers à la tour n'avaient plus aucune importance.

Invité à une réunion de l'atelier d'urbanisme local, il avait prêté l'oreille à la discussion, mais les trois obsessions familières revenaient à chaque instant dans son esprit : le sexe – la conseillère municipale, une femme nerveuse, qui présidait la séance ; les dactylos, mûres pour une nouvelle version de l'enlèvement des Sabines (troublé par ces jeunes femmes dont les cuisses et les seins étaient négligemment offerts, il avait presque élevé des protestations à leur sujet) –, la subsistance – à peine pouvait-il détacher son regard du buffet garni de petits fours, et il s'était quasiment empli les poches de saumon fumé –, et la sécurité – comment organiserait-il les défenses de ce bureau, comment disposerait-il les barricades et les fortifications de la salle de conférence ? Au milieu de cette journée plus rêvée que vécue, il était

tombé sur le D^r Laing, dans le réfectoire de la faculté de médecine. Ils s'étaient tout de suite animés, comme s'ils assistaient à l'une de ces réunions d'anciens élèves où les participants se livrent à des jeux complexes dont les règles échapperont toujours à un étranger.

Ce jour-là, il avait entendu quelqu'un critiquer la tour, faire allusion au mauvais fonctionnement de ses services, aux ordures jamais ramassées et aux pannes de courant que l'on avait remarquées depuis les immeubles voisins. Cela n'empêchait pas Royal d'être fier de l'édifice, et de la façon dont celui-ci existait au-delà des luttes qui faisaient rage dans ses murs. L'approvisionnement en vivres et en sexe était mieux organisé que jamais auparavant, et l'hostilité entre les habitants, au moins, éclatait au grand jour. C'était ainsi qu'il fallait concevoir la vie dans un collectif, et non en cherchant à reproduire les structures sociales du niveau de la rue. Au cours de la semaine précédente, le nombre des violences avait nettement diminué, et Royal regrettait ce déclin. La cruauté, la violence jouaient un rôle bénéfique. Elles manifestaient authentiquement l'esprit de la tour, elles traduisaient ses aspirations et ses rêves les plus profonds.

Quelque part sur la terrasse, un chien gémit. Vingt étages plus bas, sur la façade, un cri bref, isolé – qu'il fût de douleur, de désir ou de rage n'importait plus – s'échappa de la gueule d'un appartement. Il fut suivi, un moment plus tard, d'un deuxième, une plainte dépourvue de sens. Ces hurlements exprimaient des émotions tout à fait abstraites et détachées des événements qui les entouraient.

Royal resta en attente, comptant que quelqu'un de sa suite viendrait lui expliquer le pourquoi de ce tapage. Outre les femmes de l'appartement voisin, quelques mâles parmi les plus jeunes – un propriétaire de galerie du trente-neuvième et un coiffeur à la mode du trente-huitième – traînaient toujours dans la coursive, au milieu des sacs de détritrus. Appuyés sur leurs javelots, ils surveillaient les barricades de l'escalier.

Empoignant sa béquille chromée, Royal sortit de la salle à manger en éclairant son chemin d'une seule chandelle plantée dans un bougeoir d'argent. Il trébucha sur l'un des sacs de plastique noir et se demanda pourquoi les habitants n'avaient jamais jeté leurs ordures par les fenêtres. Sans doute était-ce moins par peur d'attirer l'attention que par désir de se cramponner à ce qui était leur bien. Il leur fallait s'entourer de ce tapis de mucus formé des restes de leurs repas, de linges sanglants et des tessons de bouteilles qui leur avaient procuré l'ivresse, de toutes ces choses qu'on devinait vaguement sous les enveloppes de plastique.

L'appartement de Royal était vide, personne ne circulait dans ses pièces hautes de plafond. L'architecte s'aventura prudemment dans le

couloir. Le poste de garde était désert. Aucune lumière ne filtrait sous la porte du logement des femmes. Surpris de l'obscurité qui régnait dans la cuisine, d'ordinaire fort animée, Royal longea le couloir d'entrée. D'un coup de pied, il écarta un jouet, puis il éleva le bougeoir au-dessus de sa tête dans l'espoir d'apercevoir l'une ou l'autre des formes endormies dans les pièces voisines.

Des valises ouvertes traînaient sur les matelas qui recouvraient le sol de la chambre principale. Immobile sur le seuil, Royal respirait les odeurs mêlées qui flottaient autour de lui dans le noir et traçaient comme un sillage éclatant, celui que les femmes échappées avaient laissé derrière elles. Royal hésita un moment, puis étendit le bras et tourna l'interrupteur.

Un flot brutal de lumière électrique, qui blessa ses yeux habitués à la lueur vacillante des bougies et au faisceau dansant des torches, baigna les six matelas répandus dans la pièce. Les valises à demi pleines s'empilaient l'une sur l'autre, comme si les femmes avaient dû partir subitement ou répondre à un signal dont elles étaient convenues. La plupart de leurs vêtements gisaient abandonnés ; il reconnut l'ensemble que portait Mrs Wilder pour servir le dîner. Les robes et les tailleurs d'Anne, accrochés à leurs cintres dans la penderie, évoquaient la vitrine d'un magasin.

La lumière unie qui frappait les murs tachés de vin et tombait sur les matelas déchirés, les vêtements jetés au hasard, les produits de beauté oubliés à ses pieds, était aussi morte que celle d'une photo prise par des policiers sur les lieux d'un crime.

Tandis qu'il s'absorbait dans la contemplation de ce spectacle, Royal entendit une sorte de faible hululement en provenance de la coursove obscure. Le bruit semblait s'éloigner de lui. Royal songea aux femmes en fuite. Depuis plusieurs jours, il était poursuivi par ces séries d'exclamations et de grognements nasillards qu'il tentait vainement de rejeter de son esprit. Il éteignit la lumière, saisit fermement des deux mains sa béquille et sortit de l'appartement.

Devant la porte, il écouta encore ces sons lointains, qui ressemblaient à une parodie de pleurs d'enfants par des instruments électroniques. Les résonances métalliques filtraient à travers les murs de l'appartement à l'autre bout de l'étage. C'étaient les cris des animaux de son zoo privé.

PLAISIRS DU SOIR

LE soir se faisait plus profond et l'immeuble paraissait se retirer dans l'ombre. Comme toujours à cette heure, la tour était silencieuse. Les habitants traversaient une sorte de zone crépusculaire. Sur le toit, les chiens gémissaient. Royal souffla les chandelles de la salle à manger, puis se fraya un chemin dans l'escalier intérieur et pénétra dans l'atelier. Les reflets des lumières des tours voisines sur les barres chromées de l'exerciseur semblaient animer celles-ci d'un mouvement pareil à celui d'une colonne de mercure. Ce dispositif complexe enregistrait les états psychologiques changeants des habitants. Royal sortit. Il trouva la terrasse éclairée par les formes blanches de centaines d'oiseaux. Leurs ailes traversaient d'éclairs l'air du soir tandis qu'ils luttait pour trouver un perchoir sur les toits des puits d'ascenseurs ou les parapets déjà encombrés.

Royal se laissa entourer par les goélands, tout en éloignant à l'aide de sa béquille ceux qui tendaient le bec vers ses jambes. Il sentait son calme lui revenir. Si les femmes et les autres membres de son entourage toujours plus réduit avaient décidé de le quitter, tant mieux. Tapi dans l'ombre au milieu des oiseaux, attentif à leurs cris et aux plaintes des chiens dans le jardin, il se sentait tout à fait chez lui. Plus que jamais, il était convaincu que sa seule présence attirait ici les goélands.

Il s'avança parmi la foule des palmipèdes, parvint au jardin dont il ouvrit la grille. Les chiens le reconnurent et se mirent à tirer sur leurs laisses en gémissant. Ces quelques retrievers, caniches et lévriers étaient les seuls survivants de la centaine d'animaux qui vivaient naguère dans les étages supérieurs de la tour. On les gardait là pour des raisons stratégiques : ils constituaient une réserve de nourriture. Cependant, Royal avait veillé à ce que le nombre des sacrifiés fût peu élevé. Les chiens formaient sa meute personnelle, et il comptait les garder jusqu'à l'affrontement final : alors, il les lâcherait dans l'immeuble, briserait les fenêtres des appartements fortifiés pour laisser entrer les goélands.

Les bêtes pointaient le museau vers ses jarrets, leurs laisses s'entortillaient autour des sculptures. Même le favori de Royal, le berger alsacien, semblait agité, méfiant. Royal tenta de l'apaiser en caressant son pelage brillant – d'où les traces de sang n'avaient pas

complètement disparu –, mais le chien le repoussa brusquement et l'envoya trébucher sur les écuelles vides.

Comme Royal retrouvait son équilibre, il entendit des bruits de voix monter de la cage de l'escalier principal, à une trentaine de mètres derrière lui. Il se retourna. Des lumières se rapprochaient : une véritable procession de torches électriques tenues à hauteur d'épaule. Les faisceaux lumineux fendaient l'obscurité environnante, et ils mirent en fuite les goélands. Une mini-cassette lâchait sa musique criarde par-dessus le cliquetis des haltères. Royal s'arrêta derrière un puits d'ascenseur au moment où un groupe de ses voisins haut perchés faisait irruption sur la terrasse. Pangbourne était à leur tête. Ils se répandirent en un cercle vague autour de la plate-forme d'observation. Il y avait eu un raid contre les étages inférieurs, et Royal n'avait pas été consulté.

Le gynécologue était en transe, il se démenait comme un messenger pris de folie, houspillait les traînards sur les dernières marches de l'escalier. De sa bouche s'échappaient par rafales des cris et des beuglements bizarres, des grognements à peine articulés qui ressemblaient à un chant d'amour néanderthalien : il s'agissait en réalité de l'interprétation toute particulière par Pangbourne des vagissements de nouveau-nés qu'il enregistrerait pour les programmer sur ordinateur. Ces sons étranges et troublants, Royal avait dû en subir l'écoute pendant des semaines ; les membres de sa suite les reprenaient en chœur. Quelques jours plus tôt, il en était venu à les interdire totalement : cela le gênait d'entendre les femmes dans la pièce à côté émettre ces couics et ces borborygmes alors qu'assis dans la cuisine, il essayait de concentrer sa pensée sur les goélands. Mais Pangbourne donnait régulièrement des récitals dans son appartement à l'autre bout de la terrasse, il livrait au cercle d'épouses qui l'entouraient, accroupies et silencieuses, les trésors de sa magnétothèque. Ensemble, ils imitaient ces bruits singuliers qui étaient comme un symbole onomatopéique de l'autorité grandissante du gynécologue.

Elles s'étaient séparées de Royal, à présent, et elles se défoulaient, elles ressortaient tout ce qu'elles venaient d'apprendre, elles donnaient de la voix et du pied comme une troupe furieuse de futures mères qui évoqueraient par leurs incantations le traumatisme de naissance de leurs bébés.

Royal, qui attendait le bon moment pour faire son entrée, s'abrita derrière un vélum en lambeaux qu'on avait posé contre un puits d'ascenseur. Il retint le berger alsacien. Pour une fois, il était heureux d'avoir revêtu son smoking – la saharienne blanche aurait brillé comme une flamme.

Deux « invités » avaient été choisis : un expert-comptable du

trente-deuxième qui avait la tête enveloppée d'un pansement et un météorologue myope du vingt-septième. Royal nota froidement que la femme à la minicassette était Anne, son épouse. Mal fagotée, les cheveux défaits, elle s'accrochait mollement au bras de Pangbourne et ne le quitta que pour s'aventurer dans le faisceau des torches avec la dégainée d'une souillon mal embouchée. Elle agita alors sa minicassette sous le nez des deux prisonniers.

« Voyons, mesdames... s'il vous plaît. Les réjouissances ne font que commencer. » Pangbourne agitait dans la lumière trouble ses doigts fluets comme des baguettes cassantes. Il réussit à ramener le calme au sein de sa petite troupe. Le bar mobile fut dressé sur le côté. On approcha une table et deux chaises. Les invités, peu rassurés, s'installèrent aux places ainsi offertes. L'expert-comptable essayait de rajuster autour de son crâne le bandage qui ne cessait de se défaire, il semblait craindre d'être désigné pour une partie de colin-maillard. Le météorologue clignait ses yeux myopes dans l'espoir de reconnaître un membre de cette joyeuse assemblée. Royal, lui, les connaissait tous ; ils étaient ses voisins de l'an passé, et pour un peu, l'architecte se serait cru en train d'assister à l'un des nombreux cocktails qu'on avait donnés sur la terrasse cet été-là. Mais dans le même instant, il éprouvait le sentiment de contempler le lever de rideau d'un opéra ou d'un ballet chargé de symboles : on y voyait, dans le décor d'un restaurant réduit à une seule table, un chœur de serveuses narguer le héros déjà condamné, avant qu'il fût envoyé à sa perte.

Les hôtes de cette réception n'avaient pas attendu l'arrivée de leurs deux invités pour se mettre à boire. La veuve du bijoutier dans son long manteau de fourrure, Anne avec sa minicassette, Jane Sheridan qui brandissait un shaker, elles semblaient toutes danser au son d'une musique démente que Royal était seul à ne pas entendre.

Pangbourne demanda une nouvelle fois le calme. « Bien – il faut distraire nos hôtes. Ils ont l'air de s'ennuyer. À quoi allons-nous jouer ce soir ? »

Les suggestions fusèrent de toutes parts.

— À la passerelle d'embarquement !

— À la leçon de pilotage, docteur !

— On a marché sur la lune !

Pangbourne se tourna vers ses invités. « La leçon de pilotage ne me déplaît pas... saviez-vous que nous avons formé un aéroclub, ici ? Non ? Vous ne saviez pas ?

— Nous avons décidé de vous donner quelques leçons gratuites, lança Anne.

— Une leçon gratuite. » Tout le monde ricana à la correction apportée par Pangbourne. « Mais ce sera suffisant. N'est-ce pas, Anne ?

— Notre enseignement est très efficace.

— À vrai dire, on vole de ses propres ailes dès la première fois. »

Les femmes, sous la direction du gynécologue, traînaient déjà le comptable blessé vers le parapet. Elles s'emmêlaient les pieds dans le bandage ensanglanté qui se déroulait de sa tête. Une paire d'ailes en papier mâché, qui avait fait partie d'un costume d'angelot à l'occasion d'une fête enfantine, fut fixée dans le dos du supplicié. Les grognements et les huées reprirent de plus belle.

Royal sortit de sa cachette en tirant à sa suite le chien récalcitrant. Personne ne remarqua son apparition, tant chacun était absorbé par les préparatifs de l'exécution. Du ton le plus naturel qu'il put trouver, Royal se mit à appeler « Pangbourne... ! Docteur Pangbourne... ! »

Les vociférations diminuèrent. Le faisceau des torches fouilla l'obscurité, balaya au passage les revers de soie du smoking de Royal pour s'arrêter sur le chien blanc qui cherchait à s'échapper d'entre ses jambes.

« Leçon de pilotage ! Leçon de pilotage ! » Le morne chant s'amplifia. En contemplant cette bande désordonnée, Royal fut sur le point de se croire entouré d'une troupe d'enfants à demi analphabètes. Les créatures du zoo s'étaient rebellées contre leur gardien.

Lorsqu'il entendit la voix de Royal, le gynécologue s'écarta du prisonnier dont il venait de resserrer adroitement le bandage. Il s'essuya les mains et se mit à arpenter la terrasse en imitant presque l'allure décontractée de Royal, mais ses yeux dévisageaient l'architecte avec une curiosité toute professionnelle. Il paraissait déjà avoir décidé que cet air froidement résolu pouvait être corrigé par la section d'un petit nombre de nerfs ou de fibres musculaires.

Le chant s'élevait toujours dans la nuit, et la lueur des torches frappait en mesure le visage de Royal. L'architecte attendit patiemment que la rumeur décrût. Lorsque Anne se détacha du groupe pour courir dans sa direction, il leva sa béquille, prêt à la frapper. Elle s'arrêta devant lui, fit la moue et retroussa sa jupe longue en un geste provocant ; puis, brusquement, elle régla la minicassette sur la puissance maximale et la brandit au visage de Royal. Une cacophonie vagissante emplit l'air.

« Royal... » La veuve du bijoutier lança un cri d'avertissement. « Attention, voilà Wilder ! »

Royal tressaillit en entendant prononcer ce nom. Il recula en fendant l'air d'un coup de béquille. Les faisceaux lumineux des torches tournicotaient près de lui, les ombres des chaises renversées dansaient sur la dalle de béton. Certain que Wilder allait l'attaquer par-derrière, Royal trébucha sur le vélum et se prit les pieds dans la laisse du berger alsacien.

Il entendit les rires dans son dos. Au prix d'un effort, il se

maîtrisa, fit de nouveau face à Pangbourne. Mais le gynécologue s'éloignait en lui jetant un regard dépourvu d'hostilité. Il lui adressa même un bref signe de la main, comme s'il lui lançait une fléchette : Royal était destitué pour toujours. Les torches s'écartèrent de lui, et l'on revint aux affaires sérieuses : la torture des deux invités.

De son coin d'ombre, Royal regarda le groupe débattre du sort des prisonniers. L'affrontement avec Pangbourne était terminé – pour être plus exact, il n'avait jamais eu lieu. Une ruse élémentaire avait suffi à le démonter, et le laissait face à cette incertitude : avait-il ou non réellement peur de Wilder ? On venait de l'humilier, mais en un sens ce n'était que justice. Pangbourne était l'homme du moment. Sans Pangbourne comme gardien, aucun zoo ne pourrait survivre longtemps. Le gynécologue représentait un point nodal de violence et de cruauté qui maintiendrait chez les autres l'instinct de conservation.

Les psychotiques au pouvoir ! Eux seuls comprenaient ce qui se passait. Royal se laissa entraîner par le berger alsacien vers l'ombre sécurisante du jardin. De tous côtés, les formes blanches des oiseaux se pressaient sur les corniches et les parapets. Royal écoutait gémir les chiens. Il n'avait plus rien pour les nourrir, à présent. Le ballet des goélands se reflétait dans la baie vitrée de l'atelier, donnant à celui-ci l'allure de quelque pavillon secret. Fermer son appartement, voilà ce qu'allait faire Royal, barricader l'escalier, battre en retraite dans l'atelier. Peut-être prendrait-il Mrs Wilder avec lui comme gouvernante. Et de là, il présiderait aux destinées de la tour, il signerait son dernier bail dans le ciel.

Il ouvrit la grille du jardin et, se coulant dans l'ombre entre les statues, il entreprit de détacher les chiens. L'un après l'autre, ils détalèrent, jusqu'au moment où Royal resta seul avec les goélands.

UN MÉNAGE HEUREUX

UN tableau décidément flou, se dit le D^r Laing. Il ne pouvait plus se fier à ses sens. Une lumière étrange, grise et comme imprégnée d'humidité, mais aussi jaspée d'un faible éclat intérieur, flottait dans l'appartement. Debout dans la cuisine, au milieu des sacs de plastique, Laing essayait de soutirer quelques gouttes d'eau au robinet de son évier, tout en regardant par-dessus son épaule ce brouillard morne qui s'étirait comme un rideau sur la largeur de la salle de séjour. C'était un peu un prolongement de son propre esprit. Encore une fois, Laing ne savait plus l'heure. Depuis combien de temps était-il levé ? Il se rappela vaguement avoir dormi sur la carpette écossaise de la cuisine, avec en guise d'oreiller un sac de détritrus posé entre les pieds de la table. Il était allé faire un tour dans la chambre où couchait Alice, mais il n'aurait su dire si son réveil remontait à cinq minutes ou au jour précédent.

Il secoua sa montre et gratta d'un ongle crasseux le cadran fêlé. La montre s'était arrêtée quelques jours plus tôt, lors d'un accrochage au vingt-cinquième niveau. Il avait oublié le moment exact, mais ces aiguilles constituaient à présent son seul repère temporel. Le cadran ressemblait à un coquillage fossile rejeté sur une plage – le souvenir d'une brève suite d'événements, liés à un océan disparu, s'y est inscrit à jamais. Mais peu importait l'heure, à présent – pourvu que ce ne fût pas la nuit, ce moment redoutable où il ne pouvait rien faire d'autre que se calfeutrer dans son logement et s'accroupir derrière sa barricade délabrée.

Laing manipulait le robinet d'eau froide en prêtant l'oreille aux infimes variations de son chant. À intervalles éloignés, guère plus d'une minute par jour, un liquide vert où se mêlaient des filaments d'algues coulait du robinet. Ces minces colonnes d'eau qui dérivait dans l'immense tuyauterie labyrinthique de l'immeuble annonçaient leur arrivée par d'imperceptibles changements de timbre. L'écoute de cette musique avait avivé chez Laing le sens de l'ouïe, et lui permettait presque de percevoir les moindres bruits de la tour. Par contraste, sa vue, que l'accoutumance à la nuit avait émoussée, ne lui offrait qu'un monde toujours plus opaque.

Il n'y avait guère de mouvement dans l'immeuble. Laing se répétait volontiers que tous les incidents imaginables s'étaient déjà

produits. Il sortit de la cuisine, alla se glisser dans la niche étroite ménagée entre la barricade et la porte d'entrée, puis il colla son oreille droite contre le panneau boisé de la porte. Les plus infimes réverbérations lui permettaient de déceler instantanément la présence d'un pillard dans les logements voisins. Chaque après-midi, pendant le court moment où ils émergeaient de leurs appartements – en commémoration du temps où les gens sortaient encore de la tour –, Steele et lui se relayaient devant les ascenseurs : les mains appuyées contre les parois métalliques, ils guettaient les vibrations transmises des autres étages. Lorsqu'on s'accroupissait sur les marches de l'escalier en étreignant les barreaux de la rampe, on sentait distinctement sous ses doigts les convulsions de la violence, pareilles à des radiations émises d'un autre univers. La tour entière était parcourue de ces tremblements : chaque habitant blessé qui se traînait dans un escalier, chaque piège refermé sur un chien errant, chaque proie imprudente qui tombait sous les coups de massue laissaient filtrer un écho sinistre.

Aujourd'hui, pourtant, en accord avec ce moment détaché du temps et cette lumière incertaine, il n'y avait pas le moindre bruit. Laing revint à la cuisine et se mit à l'écoute de la tuyauterie. Cet immense système acoustique avec ses milliers de stops, cet instrument de musique dont jadis, tous ensemble, ils avaient joué, était à l'agonie. Le calme régnait partout. Chacun demeurait à sa place, caché derrière sa barricade avec ce qui lui restait de santé d'esprit, et se préparait à la nuit. La violence était à présent tout à fait stylisée ; elle éclatait par accès, au hasard, sous forme d'agressions froidement perpétrées. En un sens, la vie de la tour commençait à ressembler à celle du monde extérieur – c'était la même barbarie, la même férocité sous le vernis des conventions.

Toujours aussi peu sûr de l'instant de son réveil, ou de ce qu'il faisait une demi-heure auparavant, Laing s'assit sur le sol de sa cuisine, au milieu des bouteilles vides et des ordures. Il s'absorba dans la contemplation de sa machine à laver et du réfrigérateur. Ces deux épaves ne lui servaient plus que de poubelles, et il éprouvait quelque peine à se rappeler leur fonction première. Dans une certaine mesure, elles avaient acquis une signification nouvelle, un rôle qu'il lui fallait encore comprendre. Le délabrement de la tour constituait un modèle du monde vers lequel les entraînait l'avenir : un paysage au-delà de la technologie, où chaque chose tombait en ruine ou bien, de façon plus ambiguë, participait à des combinaisons inattendues et pourtant plus riches de sens. Laing réfléchit sur ce point – parfois, il lui semblait difficile de ne pas croire qu'ils vivaient dans un futur qui était déjà arrivé et avait épuisé ses possibilités.

Accroupi près de son point d'eau asséché, Laing, tel un nomade qui a l'éternité devant lui, attendait patiemment que les robinets se remettent à couler. Il gratta la crasse sur le dos de ses mains. Malgré son allure de clochard, il n'envisageait nullement d'utiliser l'eau pour se laver. La tour puait. Ni les cabinets ni les vide-ordures ne fonctionnaient ; un poudrin d'urine, dérivant le long des alignements de balcons, restait en suspens devant la façade. L'odeur, caractéristique, de ces embruns était recouverte par un miasme d'origine plus ambiguë, putride et doux à la fois, qui semblait s'attarder de préférence autour des appartements vides. Laing évitait de se poser trop de questions à son sujet.

En dépit de tous ces inconvénients, Laing était satisfait de la vie dans la tour. Maintenant qu'un nombre important d'occupants avaient été retirés de la circulation, il pouvait enfin se détendre. Il se sentait plus responsable, prêt à aller de l'avant et à explorer sa propre existence – mais quand et de quelle manière, il n'avait pas encore décidé.

Le vrai problème, c'était sa sœur. Alice souffrait d'une indisposition mal définie. Elle passait son temps allongée sur le matelas de la chambre à coucher, ou errait à demi nue dans l'appartement. Comme un sismographe trop sensible, son corps tremblait aux ondes imperceptibles qui se propageaient à travers l'immeuble. Quand Laing, faisant sonner un morne bourdon dans le tuyau vide, se mit à tambouriner sur le siphon situé sous l'évier, Alice, de sa voix fluette, l'appela depuis la chambre.

Pour aller retrouver sa sœur, il dut se frayer un chemin parmi les piles de petit bois, faites de mobilier coupé en morceaux. Il aimait bien briser les chaises et les tables.

Alice pointa vers lui le sac de bâtonnets qu'était sa main.

— Ce bruit – tu es encore en train de faire des signaux à quelqu'un. De qui s'agit-il cette fois ?

— Personne, Alice. Qui crois-tu que nous connaissions, dans l'immeuble ?

— Ces gens d'en bas. Ceux que tu aimes bien.

Laing se tint près d'elle, hésitant à s'asseoir sur le lit.

Le visage de sa sœur luisait comme un citron de cire. Ses yeux las, qui cherchaient à accommoder sur lui, dérivèrent sous son crâne comme des poissons égarés. La pensée qu'elle était peut-être en train de mourir traversa fugitivement son esprit – durant les deux derniers jours, toute leur nourriture avait consisté en une boîte de saumon fumé, découverte sous une latte de parquet lors d'une expédition dans un logement vide. Non sans ironie, le niveau de la gastronomie dans la tour avait commencé à s'élever alors même qu'ils touchaient le fond de l'abîme : des produits de luxe revenaient à la surface, de plus en

plus nombreux.

Toutefois, l'alimentation était une question secondaire. Sur d'autres plans, Alice était bien vivante. Laing s'amusait des critiques sournoises qu'elle lui adressait, et il essayait de satisfaire ses caprices les plus absurdes. Tout cela n'était qu'un jeu, mais Laing se régalaient en tenant le rôle du serviteur empressé auprès d'une maîtresse acariâtre, du laquais servile dont la principale récompense est un manque total de reconnaissance, ou la litanie toujours recommencée de ses fautes. Par bien des côtés, ses rapports avec Alice résumaient ceux que sa femme avait inconsciemment cherchés à établir lorsque, par accident, elle était tombée sur leur seul point d'accord possible. À l'époque, Laing n'avait rien voulu savoir. Il songea que dans la tour, son mariage eût été un triomphe.

« J'essaie de trouver de l'eau, Alice. Aimerais-tu un peu de thé ?

— La bouilloire pue.

— Je vais la laver pour toi. Il ne faut pas que tu te déshydrates. »

De mauvaise grâce, elle approuva. « Que s'était-il passé ?

— Rien... tout s'est déjà « passé ». Une odeur forte mais point désagréable se dégageait du corps d'Alice. « Les choses sont en train de revenir à la normale.

— Et Alan ? Tu avais dit que tu le chercherai.

— J'ai bien peur qu'il ne soit parti. » Laing n'aimait pas ces références au mari d'Alice, elles introduisaient une fausse note. « J'ai pu parvenir jusqu'à ton appartement, mais il était vide. »

Alice détourna la tête, ce qui était sa manière de faire comprendre à son frère qu'elle l'avait assez vu. Laing se pencha et ramassa le bois d'allumage que sa sœur avait éparpillé autour du matelas. Les pieds de ces chaises de salle à manger, bien imprégnés de colle et de vernis, feraient une belle flambée. Ils provenaient de l'appartement d'Adrian Talbot, que Laing avait mis à sac après la disparition du psychiatre. Ce faux Heppelwhite était une bénédiction – les goûts conventionnels des cadres moyens et des experts-comptables qui peuplaient les niveaux médians de la tour s'étaient révélés fort utiles pour eux. Plus bas, les techniciens et les aiguilleurs du ciel n'avaient à leur disposition qu'un amas de tubes chromés et de cuirs non corroyés, maintenant passés de mode et dont on ne pouvait rien faire – sinon s'asseoir dessus.

La cuisine se préparait désormais sur des feux que les habitants allumaient sur leurs balcons ou dans les cheminées factices. Laing déposa son chargement de bois devant la porte-fenêtre, mais au moment où il s'accroupissait pour se mettre au travail, il se rendit compte qu'il n'avait rien à faire cuire. La réserve secrète de vivres, il avait bien fallu la céder depuis longtemps déjà au chirurgien-dentiste d'à côté. D'ailleurs, la position de Laing ne tenait plus qu'aux ampoules de morphine qu'il avait pu dissimuler.

Bien que la nature féroce et imprévisible de Steele l'effrayât, nécessité faisait loi et Laing avait dû s'attacher à son voisin. Trop de gens avaient disparu ou cessé de se battre. Des déserteurs passés au monde du dehors ? Non, Laing ne le croyait pas. En un sens, son sort restait soumis aux équivoques de ses rapports avec Steele. Tel un condamné amoureux d'un geôlier versatile, il suivait les oscillations meurtrières du pendule. Au cours des semaines précédentes, le comportement du chirurgien-dentiste était devenu proprement atterrant. Les agressions délibérément gratuites contre toute personne isolée ou sans défense, les puérils barbouillages de sang sur les murs des appartements vides, Laing suivait tout cela d'un œil anxieux. Depuis la disparition de sa femme, Steele était aussi tendu que les arbalètes qu'il fabriquait avec des cordes de piano et mettait en batterie dans les halls ou les coursives – ses carreaux, redoutables, étaient façonnés à partir de manches de crosses de golf. Pourtant, il paraissait toujours étrangement calme, comme s'il poursuivait la quête d'une paix mystérieuse.

L'après-midi, Steele dormait. Laing pouvait ainsi se mettre en quête d'eau. Tandis qu'il prenait la bouilloire, il entendit sa sœur l'appeler ; mais quand il retourna dans la chambre, elle avait déjà oublié ce qu'elle voulait.

Elle tendit les mains vers lui. Laing les aurait normalement frottées entre les siennes afin de leur redonner un peu de chaleur, mais, obéissant à un curieux sentiment de loyauté envers le chirurgien-dentiste, il ne fit cette fois aucun effort pour soulager sa sœur. Cette manifestation mesquine d'insensibilité, le déclin de son hygiène personnelle, et même la manière dont il négligeait sa santé, toutes ces choses faisaient partie d'un système que Laing ne cherchait nullement à modifier. Depuis des semaines, il n'avait pu penser à rien d'autre qu'au prochain raid, au prochain appartement à piller, au prochain habitant à rosser. Il aimait voir Steele – qu'obsédaient ces expressions d'une violence frivole – à l'œuvre. Chaque éclat les rapprochait un peu plus du but ultime de la tour, de ce royaume où leurs instincts les plus pervers seraient libres de s'épanouir sous toutes les formes qu'ils souhaiteraient. À ce stade, la violence physique, enfin, cesserait.

Laing attendit qu'Alice retombât dans sa semi-léthargie. Veiller sur sa sœur absorbait plus de son énergie qu'il ne pouvait se permettre d'en gaspiller. Si elle était en train de mourir, il n'y avait pas grand-chose qu'il pût faire, sinon lui donner son dernier gramme de morphine et cacher son corps avant que Steele eût la chance de le mutiler. Costumer les cadavres et les réunir en de grotesques tableaux constituait l'un des passe-temps favoris du chirurgien-dentiste. Frustrée au long des années passées à ravalier la cavité buccale de ses

patients, son imagination se réveillait avec une vigueur particulière lorsqu'il se mettait à jouer avec les morts. La veille encore, Laing l'avait surpris dans un appartement, occupé à peindre un bizarre masque cosmétique sur le visage d'un comptable défunt. Il avait revêtu le cadavre d'une nuisette de soie qui le faisait ressembler à un travesti boursoufflé. Avec le temps, et une provision suffisante de sujets, Steele repeuplerait tout l'immeuble.

Bouilloire au poing, Laing sortit de l'appartement. La même lumière morne, perlée d'un faible éclat intérieur, emplissait le hall des ascenseurs et les coursives, comme un miasme émanant de la tour – le moût exprimé de sa masse de béton mort. Les murs étaient éclaboussés de sang ; ces traînées rouges qui recouvraient les graffiti vaporisés à la bombe ressemblaient aux explosions tachistes sur les tableaux qu'on trouvait dans les appartements des derniers niveaux. Des meubles en miettes et des bandes magnétiques débobinées gisaient parmi les amoncellements de sacs de plastique.

Les épreuves de Polaroid qui jonchaient le sol craquaient sous les pieds de Laing. Chacune témoignait d'une violence depuis longtemps oubliée. Laing s'arrêta, de peur d'attirer l'attention d'un prédateur. Au même instant, la porte de l'escalier s'ouvrit. Un homme vêtu d'un blouson de pilote et de bottes fourrées surgit dans le hall.

Tout en regardant Paul Crosland fouler la moquette d'un pas décidé, Laing songea que le présentateur, comme chaque jour, rentrait des studios. Crosland était la seule personne à quitter encore la tour et à maintenir un lien ténu avec le monde du dehors. Même Steele s'écarterait discrètement à son passage. Ils étaient quelques-uns à suivre ses présentations de journal grâce à leurs téléviseurs transistorisés. Accroupis parmi les sacs d'ordures, protégés par leurs barricades, ils espéraient peut-être secrètement que Crosland s'écarterait brusquement du cours normal de l'émission pour cracher à la face du monde la vérité sur les événements de la tour.

Dans la cage de l'escalier, Laing avait disposé un piège à chiens fabriqué à l'aide d'une moustiquaire chipée dans l'appartement d'un anthropologue, trois étages plus haut. Toute une meute de ces animaux, descendus du chenil des derniers niveaux, s'était répandue dans l'immeuble. Laing n'espérait pas prendre les plus gros avec son engin à ressorts, mais un daschund ou un pékinois pourrait s'entortiller dans le filet de nylon.

L'escalier n'était pas gardé. Laing se risqua jusqu'à l'étage du dessous. L'accès du hall était obstrué par une barricade. Laing se dirigea vers la coursive qui desservait les dix logements de l'aile nord.

Trois portes plus loin, il pénétra dans un appartement abandonné. Les pièces étaient vides, les meubles et les garnitures avaient disparu depuis longtemps sans doute. Dans la cuisine, Laing ouvrit les

robinets, puis tira son couteau et trancha les tuyaux de la machine à laver et du lave-vaisselle. Il put ainsi recueillir une tasse d'eau au goût métallique. Dans la salle de bains, le corps entièrement nu d'un conseiller financier âgé reposait sur le carrelage. Laing l'enjamba sans hésiter et continua son inspection dans les autres pièces. Au passage il ramassa un carafon à alcools sur le sol. Le faible parfum de whisky pur malt qui s'y attachait encore éveilla chez Laing des nostalgies presque enivrantes.

Il gagna l'appartement suivant, abandonné lui aussi, et mis à sac. Dans une chambre, il avisa un tapis qui semblait recouvrir une petite dépression circulaire. Pensant qu'il pouvait s'agir d'un dépôt secret de vivres, Laing roula le tapis. Il découvrit ainsi un trou d'homme foré à travers les lattes du parquet et la dalle de béton, jusqu'au logement du dessous.

Laing alla fermer la porte à double tour, puis revint s'allonger par terre et se pencha au bord du trou. Il apercevait, directement sous lui, une table ronde à dessus de verre, miraculeusement intacte. Sa propre image, visage mangé de barbe et chemise tachée de sang, s'y reflétait ; elle semblait le contempler du fond d'un puits. Laing vit aussi deux fauteuils renversés près de la table. Les portes-fenêtres étaient fermées, les rideaux pendaient normalement de chaque côté. À la vue de ce décor tranquille, Laing eut l'impression d'avoir bénéficié par hasard de la révélation fugitive d'un univers parallèle où les lois de la tour étaient suspendues, d'un domaine magique où ces immenses constructions étaient meublées et décorées, mais jamais habitées.

Sur l'impulsion du moment, Laing s'assit au bord du trou, balança ses jambes, se laissa doucement glisser dans la pièce du dessous. Debout sur la table de verre, il inspecta les environs. Il avait appris à la dure, et sa longue expérience l'avertit qu'il n'était pas seul – quelque part une cloche minuscule se mit à sonner. Un faible grattement lui parvenait de la chambre à coucher, comme si un petit animal cherchait à s'échapper d'un sac en papier.

Laing descendit de son perchoir et alla ouvrir la porte. Une femme rousse, à qui en d'autres temps il aurait donné une trentaine d'années, était allongée tout habillée sur le lit. Elle jouait avec un chat persan. La bête portait un collier de velours orné d'une clochette, et une laisse dont l'autre extrémité était attachée au poignet ensanglanté de la femme. Le chat léchait vigoureusement les taches de sang de sa fourrure, revenait ensuite au poignet de la femme, le saisissait entre ses pattes, grignotait la chair maigre. Il cherchait à rouvrir une plaie.

Laing, qui reconnut vaguement la critique de cinéma Eleanor Powell, n'essaya pas d'interrompre le dîner du chat. Le visage sérieux de la femme, teinté du bleu sombre de la cyanose, était penché au-dessus de l'animal comme celui d'un parent indulgent qui regarde

jouer son enfant.

La main gauche d'Eleanor reposait sur le dessus-de-lit en soie, à portée d'un crayon et d'un bloc-notes. Face à elle, en bout de chambre, quatre téléviseurs étaient réglés sur quatre chaînes différentes. Trois des écrans étaient vides ; le quatrième – Laing vit qu'il s'agissait d'un récepteur alimenté par piles – déroulait silencieusement les images floues d'une course hippique.

Eleanor avait délaissé ses activités de critique et s'amusait à pousser son poignet sanglant dans la gueule du chat. L'animal, rendu fou, déchirait avidement la chair autour de l'articulation. Laing tenta de l'écarter, mais Eleanor tira sur la laisse et plaqua de nouveau la tête du chat sur sa blessure.

« Je le garde en vie », dit-elle à Laing d'un ton de reproche. Le zèle de la bête amena un sourire serein sur le visage de sa maîtresse. Eleanor leva la main gauche. « Vous pouvez sucer mon autre poignet, docteur... pauvre homme, vous êtes d'une telle maigreur. »

Laing écoutait le chat mastiquer. L'appartement était silencieux et le bruit inquiétant de sa propre respiration se trouvait amplifié dans des proportions redoutables. Serait-il bientôt la dernière personne en vie dans la tour ? Il s'imagina seul dans l'immense construction, libre de rôder dans ses coursives et ses galeries de béton, d'escalader ses cages d'ascenseurs silencieuses, de s'asseoir tranquillement sur chacun de ses mille balcons. Ce rêve, à la réalisation duquel il aspirait depuis son arrivée, lui causa une peur soudaine, comme si, enfin seul, il entendait des pas dans la pièce d'à côté et se retrouvait face à face avec lui-même.

Laing augmenta le son du récepteur. La voix d'un commentateur hippique jaillit du haut-parleur en déversant pêle-mêle une liste de noms qui ressemblait à une sorte d'inventaire dément. Laing croyait entendre une énumération absurde d'objets sélectionnés en vue d'une ultime transfusion d'identités destinée à repeupler l'immeuble. Il prit son couteau, sectionna la laisse, puis éloigna le chat du poignet d'Eleanor.

« Hein... ? Où sont les programmes ? » Eleanor releva la tête et, l'air hagard, scruta l'écran. Sa main gauche tâtonnait à la recherche du crayon et du bloc-notes. « Qu'est-ce qu'il dit ? »

Laing glissa ses bras sous elle. Il comptait la porter, mais le maigre corps se révéla trop lourd. Laing était plus affaibli qu'il ne l'avait cru. « Pouvez-vous marcher ? Je reviendrai plus tard chercher le poste. »

Elle haussa vaguement les épaules et se laissa aller contre Laing, telle une femme saoule qui accepte les louches propositions d'une vieille connaissance dans un bar. Assise à côté de lui au bord du lit, elle s'appuya sur son épaule et le dévisagea d'un œil rusé, puis lui

donna une tape brutale sur le bras. « D'accord, mais le plus important d'abord : il faut trouver des piles. »

« Naturellement. » L'entêtement qu'elle manifestait avait quelque chose d'agréable, d'encourageant. Tandis qu'elle l'observait depuis le lit, il tira une valise de la penderie et se mit à y empiler des vêtements.

Laing ramena Eleanor Powell et sa télé portative dans son logement. Il installa la femme sur un matelas dans le salon et passa désormais ses journées à écumer les appartements abandonnés à la recherche d'eau, de vivres, et de piles. La réapparition de la télévision dans son existence convainquit Laing que les choses, au sein de l'immeuble, étaient en train de revenir à la normale. Lorsque Steele gagna, sur les hauteurs, de plus gras pâturages, Laing déclina son offre de l'accompagner. Déjà, il avait décidé de s'isoler totalement avec ses deux femmes. Il avait besoin de rester seul avec Alice et Eleanor, de se montrer aussi agressif et sûr de lui, aussi passif et soumis, qu'il le souhaiterait. Il n'avait pas à ce stade une idée très nette de l'emploi qu'il tiendrait face à ses compagnes, mais quel que fût son choix, la représentation serait donnée dans ses murs et nulle part ailleurs.

Eleanor, il le savait, comprenait cela, et la manière dont, pour sa part, il réagissait à sa neurasthénie, à ses accès de mauvaise humeur, lui procurait une certaine satisfaction. C'était presque comme s'ils interprétaient l'un et l'autre des rôles longuement répétés au cours d'une autre vie, et qu'ils connaissaient maintenant sur le bout des doigts. Sous prétexte d'en déterminer la cause et d'y porter remède, Laing provoquait sciemment les maux d'Eleanor et ses doléances. Des rapports stimulants s'établirent entre eux : les exigences de son invitée se faisaient toujours plus absurdes, plus capricieuses, et Laing s'efforçait de les satisfaire, jouant le chasseur, le protecteur, le valet et le confident. Il ne manquait jamais d'affirmer à Eleanor qu'elle prenait le pas sur Alice, et il sut dresser les deux femmes l'une contre l'autre. Chacune, installée sur son matelas dans des pièces séparées, le poursuivait de ses jérémiades. Laing ne cherchait plus à pratiquer une quelconque forme d'introspection : seule le travaillait l'envie de reconstruire son mariage raté ; afin d'en comprendre toutes les possibilités secrètes.

Il se savait plus heureux que jamais, malgré les périls de sa situation présente et la quasi-certitude qu'un jour ou l'autre il mourrait de faim, ou de la main d'un agresseur. Ne dépendre que de lui-même, se montrer à la hauteur des tâches qui assuraient sa survie – ouvrir l'œil, fouiner dans tous les coins, préserver ses femmes des intrus qui pourraient tenter de les utiliser à des fins similaires –, c'était assez pour le satisfaire. Par-dessus tout, il se félicitait de son bon sens,

lequel l'avait conduit à s'abandonner sans retenue aux instincts qui gouvernaient ses rapports avec Alice et Eleanor, à ces déviances suscitées par les possibles illimités de la tour.

LE PAVILLON AU BORD DU LAC

LE soleil levant, comme s'il craignait de troubler l'intérieur de l'immeuble, filtrait à travers le store à demi baissé derrière le vitrage de la cage d'escalier, au quarantième étage, et, glissant entre les lamelles brisées, coulait obliquement sur les marches. Cinq niveaux plus bas, Richard Wilder, frissonnant dans l'air froid, regardait approcher la lumière du matin. Il avait passé toute la nuit blotti contre une table haute qui faisait partie d'une barricade dressée devant lui sur l'escalier, et s'était réveillé gelé jusqu'aux os. À mesure qu'il s'élevait dans la tour, le froid devenait plus intense. Wilder avait parfois été tenté de se replier vers les niveaux inférieurs. Il regarda l'animal qui était couché près de lui – il l'aurait identifié jadis comme un caniche noir – et envia son pelage hirsute. Wilder était presque nu. Il frotta le rouge à lèvres qui maculait son torse et ses épaules, essayant d'isoler son corps à l'aide de cette douce graisse.

Les yeux du chien étaient fixés sur le palier supérieur ; ses oreilles se dressaient, à l'affût du moindre bruit, inaudible pour Wilder, qui signalerait un mouvement derrière la barricade. Pendant leurs dix jours de vie commune, l'homme et le caniche avaient formé une bonne équipe pour la chasse, et Wilder rechignait à lancer l'animal à l'attaque avant le bon moment.

Les lambeaux effilochés du pantalon de Wilder, coupés à hauteur du genou, étaient tachés de sang et de vin. Une barbe inculte recouvrait son visage massif, cachant en partie une plaie ouverte sur sa mâchoire. Il paraissait épuisé, vidé, mais en réalité ses muscles n'avaient rien perdu de leur vigueur. Sur son torse puissant s'entrecroisait un réseau de lignes de couleur vive, qui se prolongeait sur son dos et ses épaules. De temps à autre, Wilder vérifiait le bon agencement de ce tableau, barbouillé l'après-midi précédent à l'aide d'un bâton de rouge à lèvres qu'il avait trouvé dans un logement abandonné. Entreprise comme un jeu d'ivrogne, cette séance de maquillage n'avait pas tardé à revêtir tout le sérieux d'un rite. Ces peintures de guerre effrayaient les rares personnes que Wilder croisait sur sa route, mais elles lui donnaient aussi un sens profond de son identité, elles célébraient sa longue – et maintenant presque réussie – ascension de l'immeuble. Décidé à paraître à son avantage lorsqu'il mettrait enfin le pied sur la terrasse, Wilder lécha ses doigts couturés.

Il se massait d'une main, et de l'autre ravivait l'éclat de ce plexus cosmétique.

Il empoigna fermement la laisse du chien et observa le palier dix marches plus haut. Les rayons du soleil, poursuivant leur laborieuse progression dans l'escalier, vinrent toucher Wilder, qui sentit sa peau commencer à se réchauffer. Il leva la tête vers le vitrage, une vingtaine de mètres au-dessus de lui. Le rectangle de ciel blanc perdait de sa réalité à mesure qu'on s'en approchait, il ressemblait au plafond factice d'un décor de film.

Le chien tressaillit et tendit ses pattes vers l'avant. Tout près d'eux, quelqu'un s'occupait à redresser une partie de la barricade. Wilder resta en attente, laissa le chien avancer d'une marche. Malgré son allure de sauvage, Wilder agissait avec une retenue exemplaire. Il n'était pas parvenu jusqu'ici pour se laisser prendre par surprise. Il risqua un coup d'œil par une fente de la table. De l'autre côté de la barricade, quelqu'un tirait un petit bureau d'acajou qui servait de porte dérobée. Une femme septuagénaire et presque chauve apparut dans l'orifice ainsi dégagé. Son visage dur scruta l'escalier. Après avoir observé une pause prudente, elle se glissa par la trouée et progressa jusqu'à la rampe, au niveau du palier. D'une main, elle tenait un seau à champagne. Elle était vêtue des lambeaux d'une coûteuse robe de soirée qui laissait largement à découvert la peau blanche et marbrée de ses bras musclés et de ses épaules.

Wilder la considéra avec respect. Il avait déjà eu affaire à ces vieilles diablasses, et savait qu'elles gardaient plus d'un tour dans leur sac. Sans bouger, il regarda la femme se pencher par-dessus la rampe et vider le contenu du seau à champagne. Des résidus de graisse froide arrosèrent Wilder et le chien, mais ni l'un ni l'autre ne réagit. Wilder essuya soigneusement la caméra posée sur une marche près de lui. Les lentilles de l'objectif n'avaient pas résisté aux diverses batailles que Wilder avait dû livrer pour parvenir jusqu'au sommet de la tour. De toute façon, le rôle de la caméra était devenu purement symbolique. Wilder se sentait lié à elle de la même manière qu'au chien. Et encore, en dépit du lien de fidélité qui les unissait, et de l'affection que Wilder portait à l'animal, celui-ci ne tarderait pas à le quitter. Lorsqu'ils auraient atteint la terrasse, ils participeraient tous deux à un dîner pour fêter leur victoire ; mais, songea Wilder avec une pointe d'humour noir, le caniche serait dans la marmite.

Tout en pensant au festin à venir – son premier repas décent depuis des semaines –, Wilder se remit à observer la vieille femme qui grommelait au-dessus de lui. Il s'essuya la barbe, puis, très doucement, se mit debout. Il tira un léger coup sur la laisse du chien – un morceau de fil électrique – et siffla entre ses dents.

Tel un acteur qui entre en scène au signal, le chien monta deux

marches supplémentaires, fit entendre une plainte. Lorsqu'il se trouva bien en vue devant la trouée de la barricade, il se tapit contre les marches, geignit de nouveau. La vieille femme battit vivement en retraite et reparut une seconde plus tard en brandissant un lourd couteau à découper. Ses yeux rusés s'arrêtèrent sur l'animal qui rampait quelques mètres plus bas. Le caniche roula sur le flanc, exposant au regard fasciné de la femme sa panse bien remplie et ses épaules robustes.

Embusqué, l'œil aux aguets, derrière sa barricade, Wilder écouta le chien qui redoublait ses gémissements. Ce moment-là l'amusa toujours. D'ailleurs, plus il grimpait, plus la tour semblait révéler de possibilités humoristiques. Il tenait toujours la laisse du chien, mais avait eu soin de lui laisser du jeu. La vieille femme, incapable de détacher son regard du caniche, se glissa de nouveau dans la trouée ; puis, tout en sifflant à travers la brèche de son dentier, elle encouragea du geste l'animal à avancer.

« Pauvre petit. Tu es perdu, hein, mon tout beau ? Viens, viens par ici... »

Wilder put à peine contenir sa jubilation au spectacle de cette vieille diablesse chauve qui faisait des mines apitoyées jusqu'à l'extravagance devant son caniche. Il se tassa contre la table et gloussa intérieurement. Elle n'allait pas tarder à déchanter, quand il écraserait sa lourde botte sur son cou.

Une deuxième silhouette apparut, de l'autre côté de la barricade et regarda par-dessus l'épaule de la vieille. Une femme aussi, jeune celle-là, une trentaine d'années. Sans doute la fille de l'autre. Son blouson de daim, ouvert, laissait voir une paire de seins crasseux. En revanche, ses cheveux étaient soigneusement enroulés en anglaises, comme si elle avait apprêté certaines parties de son corps en vue d'une soirée de gala où le reste de sa personne n'était pas convié.

Les deux femmes observèrent le chien. Leurs visages n'exprimaient rien. Tandis que la fille demeurait à l'arrière avec le couteau, la mère se risqua sur les marches. Sans cesser de marmonner d'une voix rassurante, elle caressa la tête de l'animal et se pencha pour saisir sa laisse.

Au moment où sa main robuste se refermait autour du fil électrique, Wilder jaillit de sa cachette. Le chien se réveilla soudain, fit un bond et planta ses crocs dans le bras de la vieille. Avec une agilité surprenante, celle-ci s'engouffra dans la trouée de la barricade, entraînant le caniche qui n'avait pas lâché prise. Wilder eut à peine le temps de se glisser à leur suite et de repousser d'un coup de pied le bureau que la fille remettait déjà en place. Il arracha le chien au bras ensanglanté de sa victime, attrapa la vieille par le cou et l'envoya rouler sur le côté, parmi une pile de cartons où elle demeura, hébétée,

telle une duchesse stupéfaite de se découvrir ivre et débraillée lors d'un bal. Wilder, qui se débattait avec le chien, se retourna pour voir la fille foncer sur lui. Elle avait abandonné le couteau à découper ; d'une main, elle tenait son fer à friser, de l'autre un pistolet argenté de dame. Wilder esqua promptement, fit sauter le pistolet de sa main et, d'un coup, renversa la fille sur la barricade.

Tandis que les deux femmes, hors d'haleine, gisaient sur le palier, Wilder considéra le pistolet. Guère plus qu'un jouet étincelant. Il le ramassa, puis se mit en devoir d'inspecter son nouveau domaine. Il se trouvait devant l'entrée de la piscine du trente-cinquième. Les sacs d'ordures empilés sur le sol carrelé se reflétaient dans le bassin d'eau croupie où flottaient toutes sortes de débris. Une petite tanière avait été aménagée à l'intérieur d'un monte-charge dans le hall. Près d'un feu consumé, un homme âgé – un conseiller financier à la retraite, si les souvenirs de Wilder étaient exacts – dormait, apparemment inconscient de la brève scène de violence qui venait de se dérouler. Derrière sa tête, un conduit de cheminée avait été confectionné à l'aide de deux tronçons de descente et sortait par le toit de la cabine.

Revolver en main, Wilder observa les deux femmes. Assise au milieu des cartons, la mère, le plus tranquillement du monde, pensait son bras avec une bande de soie arrachée à sa robe. La fille, accroupie près de la barricade, frottait d'une main ses lèvres enflées et de l'autre caressait la tête du caniche.

Wilder jeta un coup d'œil en direction du trente-sixième niveau. La bagarre l'avait mis en forme. Il fut tenté de pousser une pointe jusqu'à la terrasse. Mais il n'avait pas mangé depuis plus d'une journée, et une odeur de graisse animale flottait dans l'air autour du feu, devant l'entrée de la tanière.

Wilder fit signe à la jeune femme d'approcher. Son visage neutre, un peu bovin, lui était vaguement familier. L'épouse d'un producteur, peut-être, en d'autres temps ? Elle se releva et vint vers lui, considérant d'un œil intéressé les symboles barbouillés sur son torse et ses lourds testicules à découvert. Empochant le pistolet, Wilder attira la femme vers la tanière. Ils enjambèrent le vieil homme, puis pénétrèrent dans le monte-charge. Des rideaux pendaient aux murs, et deux matelas étaient disposés sur le sol. Wilder entoura de son bras les épaules musclées de sa nouvelle compagne. Tous deux s'installèrent contre la paroi du fond. Wilder contempla l'eau jaune de la piscine. Plusieurs cabines de bain avaient été transformées en cases individuelles, abandonnées à présent. Il remarqua que deux cadavres, qu'on distinguait à peine des débris, des ordures ménagères et des fragments de meubles, flottaient à la surface du bassin.

Wilder mangea les restes du petit chat qu'on avait fait cuire en barbecue. Ses dents tiraient sur la viande tendineuse. La graisse encore

tiède le saoula presque lorsqu'il suçait la brochette.

La jeune femme se laissait aller doucement contre lui et semblait heureuse de sentir son bras autour de ses épaules. La fraîcheur de son corps surprit Wilder – plus il montait dans la tour, plus les femmes étaient propres. Il regarda son visage peu marqué, aussi affectueux et ouvert que la gueule d'un animal domestique. Elle paraissait avoir été épargnée par les événements de la tour, comme si elle avait attendu la venue de Wilder dans une chambre parfaitement isolée. Il essaya de lui parler, mais se rendit compte qu'il ne parvenait qu'à émettre des grognements. Ses dents cassées et sa langue couturée ne pouvaient articuler aucun mot.

Agréablement enivré par la viande, il se cala confortablement contre sa compagne et joua un moment avec le pistolet argenté, puis il écarta distraitement le blouson de daim pour découvrir les seins de la fille. Les mains posées sur les petits mamelons, il s'endormit en marmonnant tandis qu'elle caressait les bariolages de son torse et de ses épaules, promenant sans fin ses doigts sur la peau de Wilder comme si elle lui adressait un message.

Wilder passa la première moitié de l'après-midi à se reposer dans ce confortable pavillon lacustre du trente-cinquième niveau. La jeune femme berçait le colosse presque nu au corps peint et à la croupe découverte, qui avait enfoui son visage entre ses seins. Dans le hall, ses parents vaquaient à leurs petites affaires. De temps à autre, la mère prenait au hasard un débris de meuble et le taillait avec le couteau à découper pour en faire du petit bois.

Wilder les ignorait, uniquement préoccupé du corps de la jeune femme et des immenses piliers qui soutenaient tout l'immeuble jusqu'au toit. Par la baie vitrée de la piscine, il apercevait les quatre tours voisines, accrochées au ciel d'après-midi comme des nuages rectilignes. La chaleur qui régnait dans le monte-charge semblait émaner des seins de la jeune femme, Wilder se sentit vidé de toute énergie. Le calme visage de sa compagne était penché sur lui avec une expression rassurante. Elle l'avait accepté, comme elle aurait accepté n'importe quel chasseur en maraude. D'abord elle essayait de le tuer mais, si cela échouait, elle le nourrissait et l'enveloppait de la chaleur de son corps, elle lui donnait le sein jusqu'à le faire retomber en enfance ; peut-être même éprouvait-elle de l'affection pour lui. Et puis, dès qu'il s'était endormi, elle lui tranchait la gorge. Le scénario du mariage idéal.

Reprenant ses esprits, Wilder se ressaisit et flanqua un coup de botte au caniche qui dormait sur un matelas, devant le monte-charge. Le jappement de douleur de la bête le réveilla tout à fait. Il repoussa la jeune femme. Il avait besoin de sommeil mais, d'abord, il fallait trouver une cachette plus sûre, ou la vieille diablesse et sa fille

auraient vite fait de lui régler son compte.

Il se mit debout, inspecta les bariolages de sa poitrine, puis, sans un regard en arrière, il partit en entraînant le chien à sa suite. Pistolet glissé sous la ceinture, caméra au poing, il franchit de nouveau la barricade et se retrouva dans l'escalier, laissant derrière lui le campement tranquille, la jeune femme et son lac jaune.

Rien ne troublait le silence, tandis qu'il poursuivait son ascension. Le tapis qui recouvrait les marches étouffait ses bruits de botte. Wilder était trop distrait par le son de sa respiration pour remarquer que les murs avaient été repeints de frais. Les surfaces blanches luisaient sous le soleil comme l'entrée d'un abattoir.

Wilder monta jusqu'au trente-septième, aspirant l'air glacé qui balayait son corps. Il entendait, plus net qu'auparavant, le cri des goélands. Quand le chien se mit à gémir, refusant d'aller plus loin, il le libéra et le regarda disparaître dans la cage de l'escalier.

Le trente-septième niveau était désert, les portes des appartements s'ouvraient à l'air vif. Trop épuisé pour réfléchir, Wilder entra dans un logement abandonné, se barricada dans la salle de séjour et, allongé sur le sol, sombra dans un sommeil profond.

LE JARDIN DE SANG

TROIS niveaux plus haut, Anthony Royal, lui, était plus réveillé que jamais. Enfin prêt à rejoindre les goélands, il se tenait à la fenêtre de son atelier, contemplant les esplanades de béton du complexe et, plus loin, le coude du fleuve. Lavé par des pluies récentes, le ciel était clair, mais comme figé. Le fleuve s'avavançait hors de la ville, pareil à une coulée de glace. Royal n'avait rien mangé depuis deux jours. Pourtant, loin de l'affaiblir, la privation de nourriture avait stimulé chaque nerf et chaque muscle de son corps. Le cri perçant des goélands emplissait l'air et semblait déchirer les tissus à vif de son cerveau. Les oiseaux s'envolaient des puits d'ascenseurs et des parapets en une fontaine ininterrompue, s'élevaient dans l'air pour former un vortex dont la spirale allait s'élargissant, puis plongeait vers le jardin.

Royal était sûr à présent qu'ils l'appelaient. Les chiens l'avaient abandonné – à peine détachés, ils avaient disparu dans l'escalier et les coursives ; seul le berger alsacien était resté avec lui ; assis devant la baie vitrée aux pieds de Royal, il contemplait, fasciné, les mouvements des oiseaux. Ses blessures étaient complètement guéries, et son pelage avait retrouvé sa blancheur arctique. Les taches rouges manquaient à Royal, de même que les empreintes sanglantes de la saharienne lavée par Mrs Wilder.

Le peu de vivres qu'il avait emporté avant de se murer dans l'atelier, Royal l'avait donné à son chien. Déjà, il sentait que la faim n'était plus son problème. Depuis trois jours il n'avait vu personne, et se trouvait heureux de s'être coupé de sa femme et de ses voisins. Il sut, en observant le tourbillon des goélands, qu'ils étaient les vrais habitants de la tour. C'est pour eux que, sans le savoir à l'époque, il avait créé le jardin.

Royal frissonna. Il portait la saharienne, mais le drap léger ne le protégeait pas du vent qui balayait la terrasse. Sous la lumière éclatante, le vêtement paraissait gris, comparé au teint crayeux de l'architecte. Royal pouvait à peine se maintenir debout. Il se demanda si les cicatrices de son accident n'avaient pas commencé à se rouvrir. Néanmoins, il se glissa hors de l'atelier et s'avança sur la terrasse.

Les goélands se rangèrent autour de lui. Tordant le cou, ils s'arrêtaient pour essuyer leurs becs sur le béton. La surface de la dalle

était marquée de zébrures rouges. Pour la première fois, Royal se rendit compte que les corniches et les parapets étaient également couverts de ces encoches sanglantes, signes d'une calligraphie énigmatique.

Des voix résonnaient à quelque distance, des voix de femmes. Au milieu de la plate-forme d'observation, de l'autre côté du jardin, un groupe d'habitantes s'était réuni pour une sorte de débat public.

Dérangé par cette intrusion dans son paysage privé, qui venait lui rappeler qu'il n'était pas encore seul dans l'immeuble, Royal alla s'abriter derrière le mur du jardin. Le son des voix se déplaçait autour de lui, et leur ton était assez détendu pour laisser supposer que beaucoup d'autres visites semblables avaient précédé celle-ci. Peut-être Royal dormait-il pendant ces excursions, à moins que les femmes, chassées par le temps plus frais, n'eussent décidé de déplacer leur lieu de rendez-vous vers le coin, plus abrité, de son atelier.

Tandis que Royal faisait demi-tour dans cette direction, le vortex de goélands commença de se défaire et les oiseaux piquèrent au loin, le long de la façade de l'immeuble. Poussant le berger alsacien devant lui, Royal émergea de sa cachette. Deux femmes se trouvaient dans l'atelier, l'une d'elles avait posé sa main sur l'exerciseur. Le plus étonnant pour Royal était leur allure décontractée. On eût dit qu'elles s'apprêtaient à s'installer dans une villa louée pour les vacances.

Royal se réfugia derrière un puits d'ascenseur. Après tout ce temps passé seul avec le chien blanc et les oiseaux, l'intrusion des humains le bouleversait. Il attira le berger alsacien contre ses jambes. Il avait décidé d'attendre dans le jardin le départ du commando féminin.

Il poussa la grille et s'avança parmi les formes géométriques des sculptures peintes. Les goélands l'entourèrent par douzaines, groupés sur les allées carrelées. Ils le suivaient d'une façon insistante, presque comme s'ils attendaient de sa part un présent.

Royal glissa sur les carreaux mouillés. Il se pencha, découvrit un bout de cartilage collé sous une de ses semelles. Afin de s'en débarrasser, il s'appuya contre une des sculptures de béton, une sphère qui lui arrivait à la taille, et qu'on avait peinte en rouge vif.

Il regarda sa main. Elle était poisseuse de sang. Les oiseaux qui se dandinaient devant lui ménagèrent un espace libre. Royal put alors constater que toute la surface du jardin était gorgée de sang. Le carrelage luisait d'un gras mucilagineux.

Le berger alsacien reniflait avidement. Il happa un lambeau de chair qu'il venait de découvrir sur le bord du petit bassin. Atterré, Royal contempla ses mains rutilantes, les carreaux éclaboussés de sang, les ossements blanchis que les oiseaux avaient nettoyés.

Wilder se réveilla en fin d'après-midi. Le courant d'air froid qui s'engouffrait dans la pièce agita un journal abandonné sur le sol. L'appartement n'offrait pas le moindre coin d'ombre. Wilder écouta souffler le vent dans les conduits d'aération. Les criailleries des goélands avait cessé, comme si les oiseaux s'étaient envolés pour toujours. Wilder s'assit par terre dans un coin du salon, au lieu exact où se rejoignaient les arêtes de ce cube inhabité. Lorsqu'il sentit la pression du mur contre son dos, il put presque se croire le premier et le dernier habitant de l'immeuble.

Il se releva, traversa la pièce, passa sur le balcon. Tout en bas, les milliers de voitures étaient voilées d'une légère brume qui semblait se trouver là pour confirmer l'existence d'un monde différent.

Wilder suçsa ses doigts poisseux de graisse animale. Il pénétra dans la cuisine. Le réfrigérateur et les placards étaient vides. Il pensa au corps chaud de la jeune femme dans le monte-charge, à côté de la piscine, et se demanda s'il ne devrait pas retourner auprès d'elle. Il se rappela ses caresses. Il sentait encore la pression de ses mains sur la peau de son torse et de ses épaules.

Toujours occupé à nettoyer ses doigts, il sortit de l'appartement. Il songeait à sa condition de naufragé solitaire dans l'énorme édifice. La course était silencieuse, le vent froid poussait les résidus répandus sur le sol. Wilder tenait la caméra dans sa main gauche, mais il ne savait plus très bien à quoi servait cet appareil, ni pourquoi il l'avait gardé si longtemps.

En revanche, il reconnut tout de suite le pistolet. Il le prit dans sa main droite et s'amusa à viser les portes, espérant un peu que quelqu'un se montrerait pour entrer dans le jeu. Le ciel avait en partie envahi les derniers niveaux de l'immeuble. En grimpant vers le quarantième étage, Wilder aperçut, à travers une cage d'ascenseur, des nuages blancs qui se profilaient derrière le vitrage de l'escalier.

Parvenu au quarantième palier, Wilder fonça dans le hall des ascenseurs en brandissant son pistolet. Quelqu'un s'était efforcé récemment de faire le ménage. Les sacs de détritus avaient disparu, on avait démantelé les barricades et le mobilier du hall était de nouveau en place. Sur les murs bien frottés, il ne restait plus trace de graffiti ou d'horaires d'embarquement à bord des cabines.

Le vent fit claquer une porte dans son dos, coupant l'une des bandes de lumière de la course. Wilder s'amusait de ce petit jeu solitaire dans l'immeuble abandonné et ne doutait pas de l'apparition prochaine d'un partenaire. Il se laissa tomber sur un genou, braquant simultanément le pistolet sur un attaquant imaginaire, puis il se releva, se précipita dans le couloir, ouvrit la porte suspecte d'un coup de pied et bondit dans l'entrée.

C'était le logement le plus vaste qu'il eût vu dans la tour,

beaucoup plus spacieux que n'importe quel autre appartement des niveaux supérieurs. De même que le hall et la cour, les pièces avaient été soigneusement nettoyées. Les tapis étaient en place, les rideaux pendaient de chaque côté des baies vitrées. Sur la table de bois verni, il remarqua deux chandeliers d'argent.

Impressionné par le spectacle, Wilder fit le tour de la table étincelante. Il éprouva confusément la sensation d'être déjà venu ici, bien avant de s'installer dans la tour. Le plafond haut et le mobilier, lequel reflétait un goût masculin, lui rappelèrent une maison où on l'avait emmené dans sa petite enfance. Il erra dans les pièces regarnies, s'attendant presque à y retrouver ses propres jouets, ainsi que son petit lit et son parc, disposés en vue de son arrivée.

Il y avait deux chambres à coucher, et un escalier privé situé entre elles permettait d'accéder à une troisième, elle-même suivie d'une enfilade de petites pièces qui donnaient sur la terrasse. Excité par l'élément de mystère et de défi qui se dégageait de cet escalier secret, Wilder acheva de se lécher les doigts et poussa de joyeux barrissements.

Il commença de grimper les marches qui allaient le mener à l'air libre. Il était parvenu à mi-hauteur lorsqu'un obstacle se dressa sur sa route. La silhouette efflanquée d'un homme de haute taille aux cheveux blancs venait de se détacher de l'ombre. Beaucoup plus âgé que Wilder, le nouveau venu se tenait en haut des marches, décoiffé par le vent, et contemplait silencieusement l'intrus au-dessous de lui. La lumière éclatante masquait en partie son visage, mais les cicatrices de son front osseux se détachaient nettement, de même que les empreintes fraîches de mains sur sa saharienne blanche.

Wilder reconnut vaguement ce vieil errant de la terrasse. Il fit halte, ne sachant si Royal était venu jouer avec lui ou le réprimander. À son attitude nerveuse, à son aspect misérable, Wilder devina qu'il était resté caché quelque part, mais qu'il ne s'agissait pas d'un jeu.

Néanmoins, il ne désespérait pas d'obtenir son concours, et agita joyeusement le pistolet en direction de Royal. À sa surprise, l'architecte recula, comme s'il faisait semblant d'avoir peur. Lorsque Wilder se remit à monter vers lui, il leva la béquille chromée qu'il tenait à la main et la lança dans l'escalier.

Le tube de métal heurta la rampe, fouettant le bras gauche de Wilder. Celui-ci, sous l'effet de la douleur cuisante, lâcha sa caméra. Le bras engourdi, il se sentit pendant un moment réduit à l'impuissance, pareil à un enfant qu'on moleste. Lorsque l'architecte s'avança vers lui, Wilder leva le pistolet argenté et lui tira une balle dans la poitrine.

Quand les échos de la détonation se furent perdus dans l'air froid,

Wilder grimpa les dernières marches. Le corps de l'architecte était maladroitement couché en travers de l'escalier, simulant la rigidité cadavérique. Le visage balafré, vidé de tout son sang, s'était détourné de Wilder. Mais Royal vivait encore, il observait par les fenêtres ouvertes l'envol des derniers goélands que la détonation avait mis en fuite.

Wilder, que le tour inattendu pris par son jeu emplissait de confusion, enjamba le corps de l'architecte. La caméra gisait toujours au bas de l'escalier, mais il décida de l'y laisser. Il jeta le pistolet qui avait tout à l'heure secoué sa main de façon si désagréable, puis franchit la porte-fenêtre de l'atelier en massant son bras meurtri.

Dans le jardin, à une vingtaine de mètres de lui, des enfants jouaient. Les portes, si longtemps cadenassées afin de les exclure, étaient maintenant grandes ouvertes. Wilder apercevait les formes géométriques des sculptures, dont les vives couleurs se détachaient avec netteté sur les murs blancs. Tout avait été fraîchement repeint, et le toit paraissait émettre des vibrations lumineuses.

Wilder agita la main en direction des enfants, mais personne ne le vit. La présence des enfants le revigora. Il éprouva un sentiment de triomphe à avoir pu monter jusqu'ici pour les retrouver. L'homme étrange aux balafres et à la saharienne ensanglantée était toujours étendu sur les marches derrière lui. Il n'avait rien compris au jeu de Wilder.

L'un des enfants, qui pouvait avoir deux ans, courait nu parmi les sculptures. Wilder défit promptement son pantalon en lambeaux et le laissa choir sur ses talons. Titubant un peu, comme s'il avait oublié l'usage de ses jambes, il courut à la rencontre de ses amis.

Au centre du jardin, à côté du bassin vide, une femme s'occupait à allumer un feu de meubles. De ses mains puissantes, elle installa une lourde broche montée à l'aide des tubes chromés d'un grand exerciceur, puis elle s'accroupit près du feu et se mit à empiler les pieds de chaises tandis qu'autour d'elle les enfants continuaient à jouer.

Wilder s'avança, espérant timidement que la femme remarquerait les motifs peints sur son torse. Pendant qu'il attendait d'être invité à se joindre aux jeux des enfants, il aperçut, à trois mètres sur sa gauche, une autre femme. Par-dessus une robe qui lui arrivait aux chevilles, elle portait un long tablier de guingan ; ses cheveux étaient tirés en arrière, accentuant la sévérité du visage, et ramassés en chignon.

Wilder fit halte au milieu des statues, gêné qu'on l'ignorât. Deux femmes, vêtues du même uniforme, venaient d'apparaître à la grille ; d'autres s'avançaient à présent parmi les sculptures, formant autour de Wilder un cercle plus ou moins précis. Elles semblaient appartenir à un autre siècle, à un autre paysage, mais il y avait leurs lunettes

noires, qui se détachaient sur le béton criblé d'encoches sanguinolentes de la terrasse.

Wilder attendait qu'elles lui adressent la parole. Il était heureux de sa nudité, heureux d'exhiber son corps bariolé. La femme accroupie près du feu lui jeta un regard par-dessus son épaule. Malgré les changements vestimentaires, il reconnut son épouse, Helen. Il était sur le point de se précipiter vers elle, mais fut arrêté par l'indifférence qu'il lut dans ses yeux, la froideur avec laquelle, peu impressionnée, elle considérait ses flancs lourds.

Il se rendit compte qu'il connaissait toutes les femmes qui l'entouraient. Comme dans un brouillard, il identifia Charlotte Melville, un foulard noué autour de sa gorge meurtrie. Elle l'observait sans hostilité. À côté de Jane Sheridan se tenait la jeune épouse de Royal, gouvernante chargée de veiller sur les enfants les plus jeunes. La veuve du bijoutier, en manteau de fourrure, avait le visage maquillé de rouge comme son propre corps. Comme pour s'assurer que toute retraite lui était coupée, Wilder regarda par-dessus son épaule et aperçut la silhouette imposante de l'auteur de livres pour enfants installée à la fenêtre de l'atelier, telle une reine en son belvédère. Dans une dernière lueur d'espoir, Wilder pensa qu'elle allait peut-être lui lire un conte.

Sous ses yeux, les enfants du jardin jouaient avec des ossements.

Le cercle des femmes se resserra. Les premières flammes montèrent du foyer. Le vernis des chaises anciennes crépitait allègrement. Derrière leurs verres teintés, les femmes regardaient intensément Wilder, elles semblaient se rappeler soudain que leur dur labeur les avait mises en appétit. Ensemble, elles tirèrent un objet des poches profondes de leurs tabliers.

Dans leurs mains rouges de sang, elles tenaient des couteaux aux lames effilées. Intimidé, mais heureux à présent, Wilder s'avança en titubant vers ses nouvelles mères.

JEUX DE NUIT

LE dîner serait bientôt servi. Assis sur son balcon au vingt-cinquième étage, le docteur Robert Laing remua les braises du feu qu'il avait allumé à l'aide des pages d'un annuaire. Les flammes illuminèrent les belles épaules et le thorax du berger alsacien qui tournait sur la broche. Laing attisa le foyer. Il comptait bien qu'Alice et Eleanor, couchées ensemble dans le lit de sa sœur, sauraient apprécier tout le mal qu'il s'était donné. Il arrosa soigneusement de sa graisse la peau craquante et noircie du chien, dont il avait farci la carcasse à l'ail et aux fines herbes.

« Une seule règle dans l'existence, murmura-t-il pour lui-même, si ça sent l'ail, c'est que tout va bien. »

Pour l'instant du moins, les choses se présentaient de façon fort satisfaisante. Le berger alsacien était presque à point. Un repas copieux ferait du bien à ses compagnes. Par suite du manque de vivres, les deux femmes étaient devenues de plus en plus bougonnes récemment, et, trop fatiguées, elles n'avaient pas rendu hommage à l'adresse et au courage manifestés par Laing dans la capture du chien – pour ne rien dire de la tâche épuisante qui avait consisté à dépouiller et vider l'énorme bête. Elles s'étaient même plaintes de l'entendre gémir, tandis que Laing tournait les pages d'un livre de recettes trouvé dans un appartement voisin. Il avait fallu du temps pour décider de la préparation la plus convenable. Les hésitations de Laing avaient semblé se communiquer au berger alsacien, lequel, avec force plaintes et tremblements, paraissait affirmer sa conscience d'être un des derniers animaux de la tour, et exiger pour cette seule raison un traitement gastronomique digne de lui.

La pensée des semaines de famine en perspective vint un instant déranger Laing, qui rajouta quelques feuilles d'annuaire à son feu. Peut-être trouvait-on du gibier dans les niveaux inférieurs, mais Laing ne s'aventurerait jamais plus bas que le vingtième. La puanteur de la piscine du dixième étage n'était pas tolérable. Elle s'insinuait dans chaque conduit d'aération et dans chaque cage d'ascenseur. Laing n'avait accompli qu'une descente, le mois précédent, lorsqu'il avait pour un court moment joué le bon samaritain avec Anthony Royal.

C'est en allant couper du bois dans le hall du vingt-cinquième que Laing avait découvert l'architecte agonisant. Royal était tombé dans la

brèche créée dans la barricade abandonnée quand Laing, que le choc faillit renverser, en avait retiré une coiffeuse de style. Le sang qui coulait du petit trou de la poitrine de Royal avait couvert le devant de sa saharienne blanche d'énormes taches qui épousaient la forme de ses mains, comme si le blessé avait voulu désigner son identité par ces empreintes de sa mort future. Il n'en avait manifestement plus pour longtemps. Son regard se voilait, son os frontal perçait presque la peau tendue à l'extrême. D'une manière ou d'une autre, il était parvenu à accomplir la longue descente depuis le quarantième niveau. Il délirait continuellement. En partie soutenu par Laing, il tituba dans l'escalier jusqu'au dixième étage. Ils pénétrèrent alors tous deux dans la galerie commerciale. Une puanteur de chair pourrie flottait au-dessus des comptoirs déserts du supermarché. Laing crut d'abord que la viande d'une cachette ouverte de force avait commencé à se putréfier. L'appétit aiguisé, il fut sur le point d'abandonner Royal pour se mettre en quête de nourriture.

Mais l'architecte, les yeux presque fermés, une main serrant l'épaule de Laing, avait fait un geste en direction de la piscine.

La lumière jaune qui se reflétait sur le carrelage graisseux baignait toute l'étendue du charnier devant eux. Le bassin était à sec depuis longtemps. Sur le sol s'empilaient les crânes, les ossements et les membres amputés de douzaines de cadavres, jetés là pêle-mêle comme les estivants d'une plage surpeuplée soudain offerts en holocauste.

C'était moins la vue des cadavres mutilés – des occupants morts de vieillesse ou de maladie et attaqués par les chiens errants, voulut-il croire – qui troublait Laing, que leur puanteur. Il dut se détourner. Royal, qui s'était accroché si férocement à son bras pendant leur descente, n'avait plus besoin de lui, à présent. Il se traîna sur le carrelage, devant les cabines. Quand Laing l'aperçut pour la dernière fois, il progressait vers les marches en haut du petit bain, espérant sans doute se faire une place sur cette pente terminale.

Accroupi près du feu, Laing vérifia la cuisson du berger alsacien à l'aide d'une brochette. L'air froid qui fuyait le long de la façade vers le haut de l'immeuble le fit frissonner. Laing s'efforça de ne plus penser au charnier. Il soupçonnait parfois certains habitants d'être revenus au cannibalisme – la chair avait été découpée sur de nombreux cadavres avec une précision toute chirurgicale. Victimes de la ségrégation et d'un harcèlement constant, ceux d'en bas avaient sans doute cédé à la nécessité.

« Robert ! Qu'est-ce que tu fais ? » La voix plaintive d'Alice le tira de ses pensées. Il s'essuya les mains sur son tablier et gagna rapidement la chambre à coucher.

« Tout va bien – le dîner est presque prêt. »

Il parlait du même ton rassurant et puéril qu'il avait employé, durant ses années d'internat, avec les plus lents parmi les enfants qui étaient ses patients. Un ton qui contrastait avec le regard perspicace et blasé des deux femmes.

« Tu mets de la fumée partout, dit Eleanor. Tu es encore en train d'envoyer des signaux ? »

« Non... c'est l'annuaire. Le papier devait être plastifié. »

Alice secoua la tête avec circonspection. « Et les piles d'Eleanor ? Tu avais promis de lui en trouver. Il faut qu'elle reprenne ses critiques. »

« Oui, je sais... » Laing baissa les yeux vers l'écran vide du téléviseur portatif posé sur le sol à côté d'Eleanor. Il ne savait que répondre. Les dernières piles étaient mortes, et ses efforts pour en trouver des neuves étaient restés vains.

Eleanor le regardait sévèrement. Elle avait rouvert la blessure de son poignet et la montrait timidement au chat qui, du fond de la pièce, l'observait avec intérêt. « Nous avons envisagé ton installation dans un autre appartement. »

« Comment ? » Ne sachant si la comédie avait viré au drame, Laing éclata d'un rire gai. Son excitation était d'autant plus grande que cette fois, Eleanor réprima le lent sourire qui passait d'habitude sur ses lèvres. Les deux femmes étaient allongées si près l'une de l'autre qu'elles semblaient se confondre. À certaines heures de la journée, Laing leur apportait de la nourriture. Il ne savait jamais exactement de quel organisme il venait apaiser les besoins. Elles s'étaient installées dans le même lit pour trouver chaleur et sécurité, mais Laing soupçonnait qu'en réalité, elles avaient agi de manière à pouvoir exercer en parfait accord leur surveillance sur ses activités. Elles dépendaient entièrement de lui, et elles le savaient. En dépit de la « comédie », tout leur comportement ne visait qu'à satisfaire les besoins particuliers de Laing, lequel veillait de son côté à assurer matériellement la survie de ses compagnes. L'arrangement convenait parfaitement à Laing, comme cela lui convenait de les avoir toutes deux dans un même lit – ainsi, il ne devait affronter qu'une série de réclamations geignardes, un répertoire de jeux névrotiques.

Il était content de voir Eleanor retrouver sa fougue d'antan. Les deux femmes souffraient de malnutrition, et Laing se sentait encouragé lorsqu'elles avaient repris suffisamment de forces pour tenir leurs rôles dans cette comédie dont l'intrigue déroulait son fil sans beaucoup de rigueur, lorsqu'elles le traitaient comme un enfant capricieux et introverti, telles deux gouvernantes attachées au service de la famille d'un millionnaire. Laing aimait parfois mener le jeu à sa conclusion logique, s'imaginer que ses compagnes étaient réellement aux commandes et qu'elles le méprisaient. Cela lui avait été fort utile

à une occasion : un commando féminin mené par Mrs Wilder avait investi l'appartement, mais s'était retiré après avoir vu Laing humilié, persuadé qu'il était le prisonnier d'Alice et d'Eleanor. Peut-être, à la réflexion, n'avaient-elles que trop bien compris ce qui se passait en réalité.

Quoi qu'il en fût, Laing se trouvait libre, pour l'instant, de vivre au sein de ce petit cercle de famille, le premier qu'il eût connu depuis son enfance. Le fort élément d'imprévu qui entraînait dans leur situation maintenant tout le monde en éveil. Laing pouvait donner l'impression de pleurnicher dans le giron de ses compagnes, mais il pouvait aussi montrer les dents. Elles l'admiraient pour cela. Il restait suffisamment d'ampoules de morphine, et Laing comptait bien faire connaître aux deux femmes cet élixir capiteux. Leur intoxication ferait de nouveau pencher la balance du pouvoir de son côté, en les plaçant encore un peu plus sous sa dépendance. Non sans ironie, c'est ici, dans la tour, qu'il avait trouvé ses premières patientes.

Plus tard, après avoir découpé le chien et servi des portions généreuses, mais sans excès, aux deux femmes, Laing s'assit sur le balcon, le dos à la balustrade, et réfléchit sur sa bonne fortune. Désormais, son comportement n'avait plus d'importance. Il pouvait obéir à ses instincts les plus dépravés, suivre les voies les plus perverses. Il regrettait la disparition de Royal, car il devait beaucoup à l'architecte, qui avait participé à la conception de l'immeuble et rendu possibles toutes ces choses. Étrange, de penser que Royal eût éprouvé un sentiment de culpabilité avant sa mort.

Laing adressa un signe rassurant de la main aux deux femmes installées sur le lit, avec le plateau sur les genoux. Elles mangeaient à la même assiette. Laing acheva sa part de viande sombre et imprégnée d'ail. Il leva la tête vers la façade de la tour. Tous les étages étaient plongés dans l'obscurité. Laing en éprouva du contentement. L'affection qu'il portait à ses compagnes était authentique, de même que sa fierté d'avoir su les garder en vie, mais cela n'empiétait pas sur la conscience nouvelle de sa liberté.

D'une manière générale, Laing n'avait pas eu à se plaindre de la vie dans l'immeuble. De plus en plus, la situation tendait à redevenir normale. Laing songeait de nouveau à la faculté de médecine. Peut-être irait-il le lendemain faire un tour au département de physiologie, peut-être même dirigerait-il une séance de travaux pratiques. Mais d'abord, il fallait faire le ménage. Il avait remarqué deux voisines qui balayaient la cursive. Et si l'on parvenait à remettre un ascenseur en service ? Laing pourrait éventuellement prendre un second appartement, démanteler une barricade afin de le meubler. Il songea à la menace de bannissement proférée par Eleanor. Il joua avec cette idée, qui lui procura le délicieux frisson de l'interdit. Il devrait trouver

autre chose pour regagner la faveur des deux femmes.

Mais tout cela, comme les doses de plus en plus fortes de morphine qu'il comptait leur donner, n'était qu'un début, un avant-goût bien timide des vrais plaisirs à venir. Ceux-là, Laing les pressentait dans son corps. Il s'étira contre la balustrade.

Le soir était venu, et les braises du feu de Laing rougeoyaient dans l'ombre. La silhouette du grand chien sur la broche évoquait l'image d'un mutilé volant, planant dans le ciel nocturne, tandis que les charbons ardents jetaient sur sa peau des lueurs de pierres précieuses.

Laing dirigea son regard vers la tour voisine. Une panne de courant venait de se produire, et le septième niveau était privé de la lumière. Déjà, les faisceaux des torches électriques dansaient dans le noir, les habitants cherchaient confusément leur chemin pour la première fois. Laing les contempla avec satisfaction, prêt à les accueillir dans leur nouveau monde.

FIN

